

h o p a l a !

débats de bretagne et d'ailleurs

Poésie bretonne

Autour d'Alan Botrel, Annaïg Renault, Lan Tangi et Bernez Tangi

Résultats du deuxième
concours de haïku
d'hopala !

Nouvelles

H. Bellec ;
C. de Lacour

Essais

A. Penrhyn Jones ;
G. Prémel

Témoignages

Danièle Prungnaud ;
Gabriel Quéré

La Flandre

Culture invitée

(L. V. Doorslaer, P. Gillaerts)

Catherine Denis

Artiste invitée

n° 10
mars - juin 2002

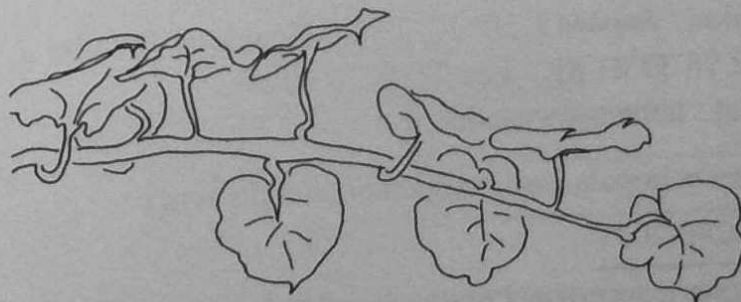
hopala!

débats de bretagne et d'ailleurs

n° 10

mars - juin 2002

"La pire des choses est l'indifférence." Ned Thomas



Librairies partenaires

Vous trouverez **hopala !** dans les librairies dont les noms suivent :

- Ar Bed Keltiek (Brest, Quimper)
- Dialogues (Brest)
- Ar Vro (Douarnenez)
- CapLan & Co (Guimaec)
- Gwalarn (Lannion)
- Librairie-papeterie du Conquet (Le Conquet)
- Librairie Saint-Christophe (Lesneven)
- Coop Breizh (Lorient)
- Librairie L'Imaginaire (Lorient)
- Librairie André (Morlaix)
- La Nuit Bleu Marine (Morlaix)
- Vent d'Ouest (Nantes)
- Coop Breizh (Paris)
- Le Champ des livres (Plougastel-Daoulas)
- Espace culturel (Quimper)
- Penn du Benn (Quimper)
- Coop Breizh (Rennes)
- Librairie Lenn ha Dilenn (Vannes)

Cette liste n'est pas définitive. Toutes les librairies qui souhaitent nous rejoindre sont naturellement les bienvenues.



Qui fait quoi ?



Directeur de la publication / Rédacteur en chef : Jean-Yves Le Disez

COMITÉ DE RÉDACTION

Didier Caraës : Paris, diaspora, cinéma
 Mary-Ann Constantine : pays de Galles, monde anglophone, littérature orale
 Manuel Cortella : maquettiste, rédacteur en chef-adjoint et illustrateur
 Alain Kervern : haïku
 Alain-Gabriel Monot : recensions, littérature
 Gérard Prémel : directeur adjoint, poésie, sociologie
 Danièle Prungnaud : reportages

COMITÉ DE LECTURE

Jean-Yves Bauge, Gary German, Anne Guillou, Jean Heurtel, Philippe Jarnoux, Brigitte Kloareg, Roland Michon, Fañch Morvannou, Yann Orveillon, Joseph Rio, Thierry Sellin, Annette Vazel, Colette Vlérick

hopala ! - débats de Bretagne et d'ailleurs paraît trois fois l'an.

Éditée par l'Association HOPALA !

Rédaction : **hopala !**, BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas

Tél. 02 98 37 81 88 - Fax 02 98 30 60 30

Courriel : hopala@wanadoo.fr

Site : www.hopala.asso.fr (opérationnel fin avril)

ISSN 1296-2031

Publiée avec le soutien du Conseil régional de Bretagne, du Conseil général du Finistère, des Conseils généraux des Côtes-d'Armor et du Morbihan et de la Ville de Rennes.

Nos remerciements à l'Association Focale Iroise Élorn pour son aimable participation.

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés.

© Association HOPALA ! pour la traduction des textes en français.

© Les auteurs pour les textes.

Merci aux auteurs de nous faire parvenir leurs textes sur papier et disquette.
 La revue se réserve le droit de refuser les articles qui lui seront soumis.
 Les auteurs ne seront pas rémunérés.

hopala !

Sommaire

La langue dans tous ses états	5
RÉSULTATS DU 2^e CONCOURS DE HAÏKU D'HOPALA !	6
Gérard Prémel, De la singularité comme clé de l'universalité	11
Angharad Penrhyn Jones, La mondialisation ou la mise à mort de la diversité	25
Hervé Bellec, Mutations	35
Danièle Prungnaud, Chroniques de l'air du temps	39
Catherine Denis, Calligraphies	44
SITUATION DE LA POÉSIE EN LANGUE BRETONNE	
Autour d'Alan Botrel, Annaïg Renault, Lan et Bernez Tangi	
Entretiens	48
Poèmes	52
Christian de Lacour, Le polyglotte	63
Gabriel Quéré, À propos d'une photo (2)	68
FLANDRE	70
Paul Gillaerts, Identité et standardisation en Flandre	71
Luc Van Doorslaer, Grandeur des petits, petitesse des grands	80
IMPRESSIONS	
Lu et relu par les Voleurs de Feu	85
Pêle-mêle, la revue d'Alain-Gabriel Monot	88
Autres impressions	89
Vu, entendu	93
À venir	94

Ont également participé à ce n° : Cyril Amoureux, Gilles Commault, Bernard Van Huffel, et Annabelle Lehre.

ÉDITORIAL

HAÏKU

IDENTITÉ(S)

ÉCOLOGIE

NOUVELLE

IN MEMORIAM

ARTISTE INVITÉE

POÉSIE BRETONNE

ENTRETIENS

POÉSIE

NOUVELLE

PAROLE D'IMAGE

CULTURE INVITÉE

HISTOIRE

INTERCULTURALITÉ

COMPTE-RENDUS

À VENIR

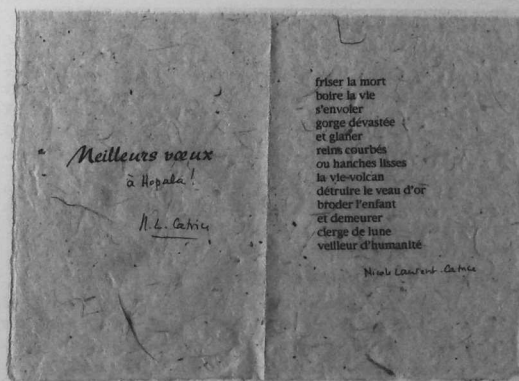
La langue dans tous ses états

En filigrane de ce numéro, la langue, les langues. Sans le savoir, et après des débats passionnants, voire houleux – débats bien ordonnés commencent par soi-même ! –, la rédaction de la revue a sélectionné des textes qui, sous leur grande diversité, concernent tous de près ou de loin la langue... dans tous ses états.

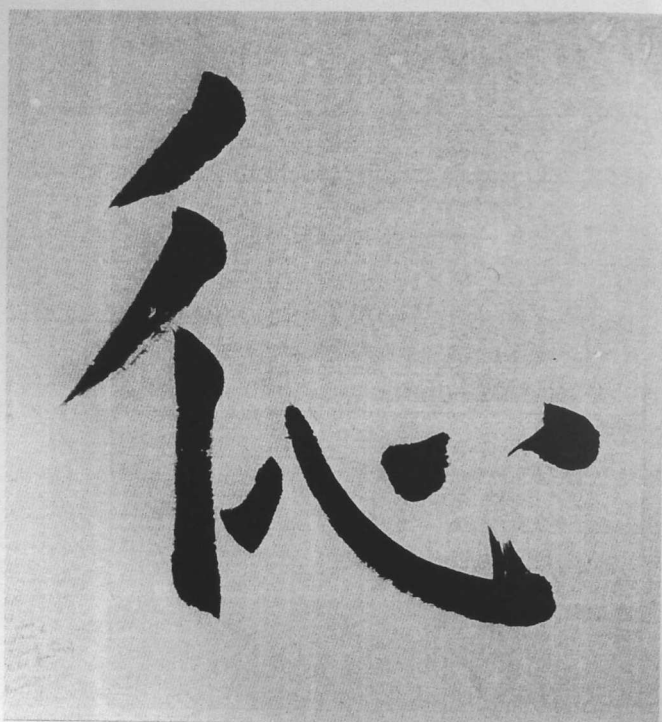
La langue comme réserve inépuisable, mais menacée, de savoirs patiemment accumulés au fil des siècles (A. Penrhyn Jones), la langue comme vecteur d'identité (G. Prémel ; "Situation de la poésie en langue bretonne"), comme enjeu géopolitique (dossier Flandre), comme moyen d'expression artistique (C. Denis), comme support du discours (D. Prungnaud), comme outil de création, d'invention (haïku, nouvelles)... La langue qui célèbre ou dérange. La langue domptée, indomptable. La langue en liberté, qu'on ne veut couper à personne. Et la langue bientôt en fête, avec *hopala* !, le 1^{er} juin à Brest*. La langue qui aura, espérons-le, toujours le dernier mot.

Jean-Yves Le Dizé

* Voir la rubrique
À venir p 94.



Nos abonnés ont du talent ! Merci à N. Laurent-Catrice de ces vœux poétiques.



Résultats du deuxième concours de haïku d'hopala !

Pour ce deuxième concours de haïku consacré cette année au thème de l'eau, c'est une fois de plus votre enthousiasme et votre participation qui ont créé la surprise. Cette fois-ci, le nombre de participants a doublé, par rapport à l'an dernier ! Vous êtes 221 à avoir participé à ce concours, contre 127 l'an passé. La qualité aussi a fait un bond en avant, puisque pour ce deuxième concours, toutes les catégories sont représentées au palmarès final. Mais pour faire les choix, les débats ont été vifs, et les décisions difficiles à prendre !

Mais ce succès, outre l'indéniable qualité de vos envois, est aussi venu de la mobilisation qu'a provoquée ce concours. Beaucoup d'amis du haïku ont contribué à le faire connaître. Merci à vous tous, en particulier à Serge Tomé, Jean-Yves Bauge, Rozenn Milin, Pierre Tanguy, Fanny Chauffin, du Festival Taol Kurun, et notre président du jury, Ban'ya Natsuishi, qui, malgré des problèmes de santé, a énormément œuvré pour la réussite de cette entreprise. Il faut saluer aussi la mobilisation des enseignants, qui ont su donner aux élèves le goût d'écrire et de découvrir la richesse des langues dans lesquelles ils leur font découvrir le monde.

Vos haïku sont venus de nombreux pays. Une majorité nous est parvenue de Bretagne, mais aussi de tout l'Hexagone, de Marseille, de Mende, de Limoges, d'Aix-en-Provence, de la région parisienne (où les Bretons sont nombreux à avoir concouru !), mais aussi de Belgique, de Roumanie, d'Allemagne, du Québec, de Yougoslavie, et même du Japon !

Place maintenant au palmarès du cru 2002 !

Haïku en gallo

La sélection commentée de ces haïku a été réalisée par Jean-Yves Bauge, membre du jury pour la catégorie "haïku en gallo".

Catégorie enfants

1. Premier prix enfants, Magalie Le Vexier, 6^e-B Collège des Livaudières, Loudéac

L'iao d'hiver gerouante	Eau d'hiver glaciale
L'iao d'automne ateinante	Eau d'automne éternante
L'iao de printemps net benése	Eau de printemps toute contente

Un haïku sobre et plein de fraîcheur avec ses 17 syllabes de règle.

2. Deuxième prix enfants, Marie Giboire, 6^e-2 Collège René Cassin, Cancale

A s'égâller dan l'iao	Tout en se dispersant dans l'eau
les margates jouissent à qhute	les seiches jouent à cache-cache
o mes qhetes e les petits paissons	avec mes jambes et les petits poissons

C'est encore la fraîcheur qui caractérise cette originale scène marine d'une jeune cancalaise.

3. Troisième prix enfants ex-aequo, Guillaume Brouazin, 3^e Collège Louis de Chappedelaine, Plenée-Jugon, Damien Marlier, 4^e-A Collège François Brune, Pleine-Fougères

Le toc-toc de la pyé	Le toc-toc de la pluie
s'casse su lé carraouse	brise sur les carreaux
et j'en sê tout erferdi	et j'en suis tout refroidi
(Guillaume)	

Beaucoup de sobriété ici encore pour évoquer l'aspect obsédant de la pluie.

Pllée de basse séson	Pluie d'automne
su le chemin une fome versée	sur le chemin une femme trempée
come si qu'o sortiroet d'un put	comme si elle sortait d'un puits
(Damien)	

Une vision plus sombre de l'eau avec tout le fantastique lié en Haute Bretagne aux histoires de puits et de lavoirs...

Prix spécial enfants, pour le travail collectif réalisé par Élodie Étienne, Mathilde Heuveline, Amélie Jouchet, Anne-Solène Le Borgne, élèves de 3^e-A, Collège des Livaudières, Loudéac

Dan la coqhète carottes qi dansent	Dans la cocotte carottes qui dansent
Patasses qi s'afondrent naviaos qi montent	pommes de terre qui tombent au fond
Pévr e sé, ça boué	navets qui surmagent, poivre et sel, / ça bout

Ce haïku a été conçu sur le modèle d'une comptine galloise, avec en prime le côté culinaire de l'eau, du rythme et de l'humour : "Dans la fontaine de Gourousson / y en a qui viennent / y en a qui vont / y en a qui perdent lous cotillons".

Catégorie adultes

1 Premier prix adultes, André Le Coq, Loudéac

La ouissey erpile d'aca	L'ondée redouble d'intensité
o ses biaux brins	avec ses jolies gouttes
qe qhesent lés ardeises	que cuisent les ardoises

Un tableau peint sur le vif d'une pluie d'orage avec les sonorités en guise de couleurs.

Haïku e brezhoneg

Daou rummad zo bet kinniget deoc'h ar bloaz-mañ, da lared eo heni "ar vugale", hag heni "ar re deuet". Trugarekaad a reomp an oll re o deus kasset deomp barzhonegoù ken plijus da lenn ! Trugarez iwe d'ar gelennerien o deus labouret gant o skolidi ewid kemer perzh er genstrivadeg-mañ.

Haïku ar vugale

1. Ar pris kentañ zo bet roet da Hélène Cadalen, deus Skolaj Sant-Josef, e Gwitalmeze.

**O teverañ
emañ an dour
ha me staget gant al labour**

2. An eil pris zo bet roet da Anne-Claire Lenaff, deus Skolaj Sant-Josef iwe.

**O vageal war ar mor
emañ an deñved
hag a darzh ouzh ar roc'h**

3. An trede pris zo bet roet da Elodie Pellen, deus ar memes skolaj.

**An eon gwenn
en em astenn
evel kleiz**

Gweltaz Duval-Guennoc, eus Skolaj Sant-Frañses e Lesneven, en deus skrivet, siwazh, haïku heb dour enno, med fentus ha dedennus memestra !

Haïku ar re deuet

1. Diviset eo bet gant ar jury, a-unvouezh, reiñ ar pris kentañ da Philippe Babilotte, eus Brest

**Avel a-benn
izel eo ar mor
huchal a ra an den kozh**

2. An eil pris zo bet roet da Annaïg Kervella, eus Roazhon

**E melezour ar feunteun
skeud ar sant
en aour hag en arc'hant**

3. An trede pris zo ewid Goual Belz, eus Pondi

**Saotradur mab-den
Ar ar mor hag en aer
El Niño fachet**

Hor gwellañ gourc'hemennoù ewid ar re eo aet ar maout ganto !

Haïku en français

Catégorie enfants

Cette fois encore, les enfants nous ont étonnés par l'audace et la force de leurs compositions.

1. Premier prix, Mehdi Laqunanbi (à l'unanimité), de la classe de 6^e-III du Collège de la Villeneuve, Saint-André-les Vergers

**Je suis l'eau
j'accepte
tout le monde**

Ce haïku a été apprécié pour son caractère si ouvert, inattendu et généreux.

2. Deuxième prix, Klervi Stéphan, Collège Diwan, Quimper

**Dans quel endroit
il y eut de l'eau
pour la première fois ?**

Voici une composition pleine du mystère du monde...

3. Troisième prix ex-aequo, Claire Garcia, Billère, et Rémi Blancheton, École de Pédiatrie de l'Hôpital de Limoges

**Dans l'éternité bleue
de la mer un marin
a perdu la vue**
(Claire)

**Sur la haute colline
le château d'eau
m'observe**
(Rémi)

Le président du jury, Ban'ya Natsuishi, a conclu en qualifiant ce concours catégorie "enfants" d'"événement merveilleux".

Catégorie adultes

1. Premier prix, Frédéric Brayard, Bordeaux

**Flaque
la marée n'a pas emporté
la lune**

Un haïku remarquable de concision et de musicalité.

2. Deuxième prix ex-aequo, Reï Hatano, Japon, et Micheline Beaudry, Québec

Sur tes côtes
ma paume errante écoute
la mer du fond de ton corps
(Reï)

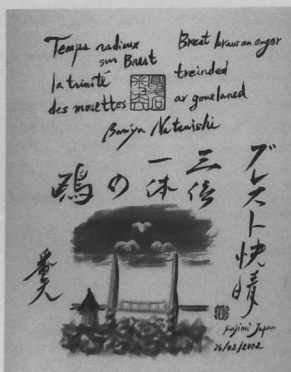
La lune
arrondit la nuit d'eau
au détour du fleuve
(Micheline)

3. Troisième prix, Yves-Marie Labat, Guimiliau

Dernière goutte
bue au bidon
fin d'une certitude

Un prix du haïku humoristique a été décerné à Christine Allo, de Quimper

Vieux granit enfoui
Fontaine vénérée
L'onde quête l'euro



Haïga,
Ban'ya Natsuishi,
2002

De la singularité comme clé de l'universalité (notes pour un débat)

Gérard Prémel

1. La question du concept

Les mots et les concepts

Si la philosophie a été, durant sa longue histoire, le champ privilégié de production des concepts, on sait qu'elle perd cet apanage au cours de la seconde moitié du 19^e siècle : les sciences humaines, qui prennent alors leur essor, deviennent de nouveaux champs de connaissance au sein desquels s'avère nécessaire la production d'outils conceptuels propres. La philosophie, qui poursuit sa vocation de compréhension de l'être au monde, va désormais être interrogée, parfois de façon critique, par les questions que lui adressent les sciences humaines dans la logique de ces nouveaux champs de recherche, ainsi que par les sciences dites "dures", qui ne seront pas en reste dans cette interpellation de la philosophie. En retour, la philosophie reste le lieu d'où peuvent être questionnés, de façon avisée et critique, le développement de ces grandes familles scientifiques, et, au-delà, leur fondement.

Le statut du concept dans les sciences humaines ne souffre donc guère d'ambiguïté. C'est celui d'outil : outil de compréhension, outil d'intelligibilité. Étymologiquement, *concept*, c'est : *prendre avec*, autrement dit saisir (*concipere* provient de *cum capere*). Le concept est ce qui permet de *saisir*, au sens de comprendre : saisir le sens (de tel énoncé qui m'est proposé, de tel événement qui vient d'avoir lieu). C'est l'outil qui me permet de *saisir* ce qui me restait obscur dans ce que je considérais. Il est ce qui *rend possible* un raisonnement. Extraits de la galaxie du vocabulaire, des mots voient ainsi leur sens revisité, affiné, étayé jusqu'à faire l'objet de constructions sémantiques spécifiques, les transformant en cet outil-là de compréhension et d'intelligibilité, autrement dit d'analyse.

Dans le champ sociologique, le concept d'anomie de Durkheim, le concept d'aliénation de Marx, le concept de conflit chez Simmel, ou beaucoup plus près de nous le concept d'habitus, de Pierre Bourdieu¹ sont de classiques archétypes de ces termes qui, issus du langage courant (par ex. le conflit), ou d'une langue savante (le latin *habitus*, le grec *anomia*), voient leur charge sémantique orientée de façon à rendre compte de façon analytique et cognitive de situations ou de phénomènes posés comme objets de recherche.

Cependant, parallèlement à cette visée, l'immense corpus des mots conti-

Depuis ses débuts, *hopala /* interroge les notions d'identité, l'articulation du particulier et de l'universel. L'article ci-après, développant une réflexion sur quelques concepts clés, n'a pas pour but de clore un débat aussi complexe que nécessaire. Il propose au contraire de le situer dans le champ des recherches actuelles, et par là de le contextualiser pour mieux le poursuivre.

¹ Que Bourdieu affine après l'avoir emprunté à Aristote (*L'Éthique à Nicomaque*).

nue à faire l'objet d'usages multiples dans l'écheveau des relations humaines, y compris ceux dont la science en général, les sciences humaines en particulier, se sont emparé pour les transformer en concepts. De tous ces usages le plus redoutable est évidemment l'usage idéologique, sachant que le champ de l'idéologie, quelle que soit la légitimité propre et l'aspiration à la rigueur dont toute idéologie se targue, constitue une rupture avec le champ scientifique. L'idéologie est par essence orientée aux fins de justification de groupes engagés dans des actions pratiques sur la base d'intérêts et d'objectifs qui leur sont propres, ce qui requiert de l'adhésion, de l'engagement, de l'unité de vue, de l'unité d'action, etc. L'idéologie est donc le champ par excellence des affrontements partisans et de la polémique (*polemikos* : qui a trait à la guerre) ; alors que le champ des sciences humaines est le lieu de compréhension des relations entre les hommes, du comportement des personnes au fonctionnement des sociétés. Certes la production de connaissances dans un tel champ met inévitablement en lumière des enjeux : le conflit est l'un des modes essentiels de la relation entre les hommes. Le champ des sciences humaines sera donc aussi celui du débat, sauf que dans ce débat, aussi vif soit-il, les acteurs des sciences humaines ne peuvent avoir d'autres visées que la production de connaissance. Pour autant, rien ne peut empêcher ces acteurs d'être, en tant que personnes, engagés politiquement, donc idéologiquement ; de se situer en tant que citoyens dans un débat politique, relevant de choix idéologiques. Le risque est grand alors de les voir utiliser, pour étayer la rigueur de leur propos et la justesse de leur position, les outils conceptuels de leurs disciplines respectives. Nul n'est à l'abri de ce danger (pas plus l'auteur de ces lignes que quiconque). Jacques Bouveresse (1998), dans sa défense de Wittgenstein nous rappelle les constantes mises en garde de celui-ci "contre ce qu'il peut y avoir d'occulte dans l'usage que l'on fait des concepts...". Ajoutons à cela que l'usage banalisé d'un concept ne peut manquer d'entraîner son usure. Il y a là pour les sciences humaines, au-delà des questions d'orientation, un péril sournois de perte de sens. C'est un péril qu'a exploré de façon magistrale Philippe Besnard (1996) dans son analyse de "l'érosion" du concept d'anomie. Enfin au cours des trente dernières années, la tendance à la banalisation des concepts s'est accompagnée au sein des sciences humaines par l'importation souvent hasardeuse sinon abusive de concepts "nobles", empruntés aux sciences exactes ou celles du vivant. Sokal et Bricmont (1995) ont suscité la colère de nombreux auteurs, spécialement en France, où ce phénomène d'emprunt est assez répandu, en critiquant de façon très vive une telle démarche, motivée selon eux par une double aspiration à la distinction et à l'autorité scientifique, autrement dit à une certaine idée de l'universalité. Ce que dévoilaient là Sokal et Bricmont, c'est, en fait, le flou de la frontière entre idéologie et théorie...

Idéologie et concepts, un voisinage dangereux

La proximité des constructions idéologiques est donc sans doute un des risques majeurs qu'encourt toute analyse dans le champ des sciences humaines ; c'est en tout cas un risque encouru par la sociologie. Du début des

années cinquante à la fin des années soixante-dix, la problématique des affrontements sociaux, que ce soit à l'intérieur des pays développés ou sur le plan mondial, avec l'émergence des mouvements de libération au sein des Sociétés dominées, dévoilait des contradictions dont l'ampleur se traduisait par la violence du choc des idées en présence. Ce fut une époque de redoutables effets de contamination des sciences humaines par l'idéologie. Certes la critique des perversions de plus en plus visibles des sociétés se réclamant du marxisme induisait une plus grande rigueur dans les débats d'idées², mais les pesantes divergences idéologiques liées au projet "de transformation sociale de la société" grevaient lourdement la réflexion, et rares sont ceux qui, comme le Hongrois Lukacs, l'Américain Marcuse, les Allemands de l'École de Francfort ou les Français Castoriadis et Althusser ont échappé à cette contamination, au confinement dans la sphère de l'idéologie. Ce fut par la suite (c'est toujours) un véritable travail d'archéologie que de rechercher et de repérer ce qui, dans les analyses de cette époque présentait une rigueur scientifique, afin de le préserver et le rapatrier dans le champ des sciences humaines, la grande question étant alors celle de la sauvegarde du bébé après la vidange des bassines dans lesquelles il a trempé.

Dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix, les problématiques marxistes de transformation révolutionnaire de la société, parce qu'elles ont cessé d'inspirer un discours crédible et /ou mobilisateur, deviennent littéralement invisibles aux yeux de l'intelligentsia (acteurs des sciences humaines inclus, tout au moins dans leur majorité). C'est alors qu'une donnée historique largement occultée jusqu'aux années soixante-dix s'est imposée sur le terrain des conflits symboliques tout autant que sur celui de la violence physique, jusqu'à occuper une place de plus en plus importante à la fois dans le champ des sciences humaines et dans celui du débat idéologique : la question des minorités culturelles dominées, des identités culturelles bafouées ou mutilées lors des processus historiques de constitution des grands États fortement centralisés (Empires, Royaumes, Républiques, Fédérations...).

L'analyse du pouvoir, de sa toute-puissance et des modalités de sa domination est ainsi passée de la critique des appareils d'états des pays capitalistes dans une perspective de changement radical des rapports de production (avec tous les thèmes qui en découlaient : lutte des classes, renversement de la bourgeoisie, prise du pouvoir par le prolétariat, etc.), à la critique des États-Nations en tant que systèmes d'hégémonie culturelle (lutte des minorités dominées pour l'autonomie et la reconnaissance de droits jugés fondamentaux : linguistiques, religieux, etc.), et la question des rapports de production passe au second plan... En bref, même si les conflits sociaux perdurent – et parfois même s'avivent – un basculement s'opère dans le champ des sciences humaines (sociologie, psychosociologie, géographie...), comme dans celui de l'actualité, du côté de la question de la reconnaissance des singularités culturelles et de la traduction de ces singularités sur le plan politique. Dans ce basculement, attesté ces quinze dernières années par de nombreux travaux, certains auteurs comprennent l'intérêt de revisiter un siècle de travaux ethnologiques, l'ethnologie étant par définition la discipline chargée d'aborder la

² Rigueur partisane dont Althusser est, en France, l'un des meilleurs exemples (cf. notamment son analyse magistrale *Les appareils idéologiques d'État*).

question des *ethnos* (peuples) par le biais de leurs singularités culturelles. Peu nombreux malheureusement sont ceux qui iront jusqu'à appliquer à eux-mêmes les mises en garde d'un Louis Dumont (1975)³ ou d'un Ballandier (1969) contre l'ethnocentrisme de l'observateur (ethnologue, sociologue, etc.).

C'est ainsi que les bouleversements géopolitiques de ces vingt dernières années, qui ont entraîné de nouveaux lieux d'affrontement sur la planète – mouvements de revendication identitaire ou indépendantistes en Europe, au Moyen-Orient, en Asie du Sud-Est, sur le continent américain – ont dévoilé un nouveau stade de contamination des sciences humaines par l'idéologie. Nombreux sont les acteurs des sciences humaines qui, institutionnellement liés aux appareils centraux (universités, grandes écoles, recherche institutionnelle...) de leurs États-Nations respectifs, se sentent ébranlés, sinon remis en question, par les séismes que provoque ce retour du refoulé (revendications ethno-linguistiques, combats culturels et proclamations identitaires n'étant en effet rien d'autre que le retour en force de ce qui longtemps fut dénié, contraint au silence, obliéré). L'analyse scientifique du phénomène sera ainsi altérée par une approche polémique d'autant plus vive qu'elle cache, sous couvert de discours rationaliste, une peur provoquée par le phénomène lui-même. La polémique remplacera alors la production de connaissances socialement utiles sur le phénomène considéré et permettra d'en récuser la réalité pour ne pas avoir à la considérer comme conséquence de causes sur lesquelles on ne souhaite pas s'interroger. Nous donnons plus loin des exemples précis de ce type de discours : une lecture attentive s'impose pour repérer l'ampleur de la contamination idéologique sous le vernis théorique. La complaisance dans la violence discursive est l'une des caractéristiques du discours idéologique ; celle-ci se manifeste entre autres par la pratique langagière de la disqualification des arguments de l'autre, le mode stylistique le plus courant de cette disqualification étant la péjoration, dont on examinera le fonctionnement. On verra ainsi comment le principe de *singularité* se trouve éliminé d'un discours qui prétend au statut scientifique et par là entend occuper le point de vue universaliste, au profit de péjorations telles que "localisme", "communautarisme", "ethno-centrisme", "identitarisme", etc. Ou comment l'usage du concept d'*identité culturelle* est éludé au profit d'un foisonnement d'expressions péjoratives du type "repli identitaire", "communauté des mêmes", "particularisme local", "néo-nationalismes"... Bien entendu, ce discours de la stigmatisation trouve sa légitimité dans les "excès" idéologiques et pratiques de mouvements nationalistes, auxquels on impute, après extrapolation, d'irréremédiables dommages. Mais il est significatif que jamais, dans ce discours, le nationalisme n'est présenté comme perversion idéologique d'une conscience nationale, d'un sentiment légitime d'appartenance, tant il est vrai que ce sont cette conscience et ce sentiment qui sont visés par le discours en question.

2. De l'urgence de la clarification théorique

La question de l'identité culturelle (sommairement réduite au seul terme d'*identité* par de nombreux auteurs des sciences humaines) est donc aujourd'hui une question théorique essentielle, d'autant plus brûlante qu'elle reflète, par la place même qu'elle prend dans le débat théorique, l'ampleur de la réalité du processus centrifuge actuel au sein des sociétés constituées. C'est une question qui prend tout son sens dès lors qu'on la situe dans le champ d'interaction, dont Castoriadis (1975) a bien montré la portée, entre société instituant et société instituée. L'institué ne prend sens et forme – et relative stabilité – que dans une relation d'interactions équitables avec ses instituant, identifiés comme tels dans leur complexité. Le constitué ne trouve durabilité que dans une dynamique d'entente avec ses constituants, ce qui suppose que l'identité de ceux-ci ait été respectée. Toute constitution – quelle que soit la forme d'État qu'elle régit – qui ne se fonde pas sur ce respect, est inmanquablement, tôt ou tard, remise en question. Qui s'en étonnerait ?

Il serait donc bon de revenir sur le sens du terme identité, premièrement tel qu'il se dégage de la littérature produite à ce sujet dans les sciences humaines ; deuxièmement en évoquant rapidement le rapport entre identité, singularité et territoire ; troisièmement en passant au crible le discours politique sur l'universalité.

Sur le concept d'identité

Erik Erikson (1968), psychosociologue et psychanalyste, est l'un des premiers à avoir travaillé sur le concept d'identité. Partant des rapports de psychiatres qui avaient travaillé sur les traumatismes et détresses engendrés par la Seconde Guerre mondiale, il pose le principe d'identité comme attribut de la personne, et définit les contours de l'identité (qui est alors une notion encore floue) en montrant que les patients de ces psychiatres du point de vue des psychiatres eux-mêmes avaient "perdu le sens de leur identité personnelle (personnal sameness) et de leur continuité historique". Lorsque Erikson évoque par ailleurs les "effondrements (...) qui exposent le sujet à toutes les applications malignes d'un diagnostic pessimiste", l'effondrement dont il s'agit est bien celui de l'identité ; et lorsqu'il introduit la notion de sujet dans cet effondrement (car c'est bien un sujet qui subit ce processus) il indexe la notion de sujet au concept d'identité. C'est dans la logique de cette démarche qu'il s'interroge sur les causes et les conséquences des situations de crise des adolescents américains dans les années soixante. Les deux termes sont donc corrélés dans son approche. Il n'y a pas de problème d'identité pour le sujet (et par extension pour tout groupe sujet d'un devenir collectif) dès lors que ce sujet ou ce groupe ne sont pas en situation de crise, ni ne subissent d'agression extérieure. Le problème de l'identité ne se posant pas, le vocable n'est pas utilisé, puisque nul n'en a l'usage – excepté à l'occasion de formalités administratives (et c'est souvent là, par ce biais-là que le problème va faire irruption). C'est la crise ou plus exactement la conscience de la crise, l'agres-

³ Dans sa préface du livre d'Evans-Pritchard *Les Nuer*, "L'anthropologue développe toutes les subtilités du monde, mais il n'a pas quitté son ancrage personnel (...) la conception de l'homme de sa propre société".

sion et la conscience de l'agression qui imposent au sujet de s'interroger sur son identité (donc sur sa place en tant que sujet) pour pouvoir faire face à l'agression, à l'assujettissement, et être "à la hauteur" de la crise. La question de l'identité, comme en suspens, devient alors dit Erikson, "un processus fondateur au cœur de l'individu ainsi qu'au cœur de sa communauté". Et dit-il, "les conditions internes et les circonstances externes se combinent pour renforcer une conscience d'identité douloureuse ou exaltée"; de sorte que toute "discussion sur l'identité ne peut séparer la croissance personnelle des changements sociaux (...) On ne peut dissocier la crise d'identité au sein de l'existence personnelle des crises contemporaines inhérentes aux mutations historiques". Erikson pose alors que l'identité prend forme dans l'interaction complexe entre le social et le psychologique, entre la croissance et l'histoire. C'est ainsi que dans son analyse de ces interactions, Erikson décrit l'identité à travers les "tâches du moi (et peut-être le moi lui-même) en reconnaissant en lui un de ces trois processus indispensables et incessants [biologique, psychologique et social] grâce auxquels l'existence de l'homme devient et demeure continue dans le temps et organisée dans la forme", ce qui lui permet de définir ce concept comme "le processus du moi", autrement dit "le principe d'organisation par lequel l'individu se maintient en tant que personnalité cohérente avec une ipséité (sameness) et une continuité à la fois dans son expérience de soi et dans sa réalité pour autrui".

À peu près dans le même temps, Luscian Pye (1967) formule l'idée que toute proclamation identitaire est liée de façon consubstantielle à une situation de crise : il n'y a pas, dit-il, de raison de proclamer son identité lorsque celle-ci n'est pas ébranlée ou menacée. L'identité n'est donc pas pour lui un objet substantiel, mais un système de potentiels. C'est de la même manière que Berque considère l'identité comme un processus d'interaction jamais achevé, le jeu des interactions étant l'horizon sans cesse reculant de ce processus. Un peu comme un polyèdre "enraciné dans une portion de nature", l'identité peut montrer différentes facettes, et diffracter des éclairages différents.

Il est bon de rappeler que trente-sept ans avant eux, Marcel Mauss (1950) problématisait, sans jamais la nommer, la question de l'identité, dans son essai "Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de 'moi'". Que ce soit dans sa réflexion sur le "personnage" et la place de la "personne" chez les Amérindiens, son analyse de la "persona" et de la personne comme "fait moral", puis comme "être psychologique", la question dont il ébauche le dessin (en laissant à d'autres le soin de le poursuivre) est : "qui est cette personne qui dit 'moi', et comment, pour autant que ce moi ait assez de consistance, trouve-t-il sa place dans la multiplicité des rôles sociaux qui le sollicitent ?"

Au cours des années soixante-dix la question de l'identité a pris suffisamment de visibilité en France pour que Lévi-Strauss (1977) lui consacre un séminaire, une dizaine d'années après le travail d'Erikson. Toutefois, la

déception est grande de voir l'auteur de *La pensée sauvage* rester bien loin sur cette question cruciale de la rigueur d'Erikson. Déjà l'idéologie est à l'œuvre : Lévi-Strauss récusé en effet de façon polémique la pertinence de la crise dans l'approche du concept d'identité, de même que l'approche psychologique qualifiée par lui sans discussion de "psychologie de bon marché". L'identité ne sera donc pas un concept opératoire comme chez Erikson et ses collègues, mais plutôt une notion (le problème de l'identité) dont le séminaire qu'il va diriger présentera des facettes. En amalgamant les conceptions que les sociétés exotiques se font de leur identité avec le rapport que firent de ces représentations quelques anthropologues au cours de ce séminaire, il constate, à partir d'un échantillon très restreint et fortuit de ces sociétés dites par lui "exotiques", qu'aucune ne semble tenir pour acquise une idée substantielle de son identité, de sorte, dit-il, que morcelée en une multitude d'éléments, cette identité pose pour chaque culture un problème. Question intéressante que malheureusement il forçât en même temps qu'il l'énonce, en concluant "que le contenu de la notion d'identité peut être mis en doute et peut même faire parfois l'objet d'une très sévère critique". On voit apparaître alors, à travers le bilan assez léger qu'il donne de son propre séminaire, l'une des premières contaminations idéologiques dont la question de l'identité ait fait l'objet en France : "(...) la foi que nous mettons en elle [l'identité] pourrait n'être que le reflet de la civilisation dont la durée aura été limitée à quelques siècles (...) Mais alors la fameuse crise dont on nous rebat les oreilles aurait une autre signification. Elle apparaîtrait comme un indice attendrissant et puéril (...)". Cependant, on trouve dans les pages des actes du séminaire des apports qui contrebattent (ou ignorent) les attendus d'un tel jugement de valeur. Françoise Zonabend (1977) en particulier infirme les propos de Lévi-Strauss sur le flou de la notion d'identité par les résultats précis de sa recherche sur une communauté bourguignonne. Après avoir mis en relief quel pivot constituait l'identité de l'individu dans son rapport aux multiples dénominations dont il pouvait faire l'objet en référence à son territoire, elle montre : "qu'appellations toponymiques et appellations individuelles relèvent d'un même système et qu'il y a similarité entre catégories spatiales et catégories nominales. La même pensée organisatrice semble avoir ordonné l'un et l'autre (...) Un continuum existe entre espace nommé et société dénommée". En phase avec l'intuition socratique de l'identité ("Un nom est un instrument qui permet de distinguer les essences..."), elle corrobore par ce travail sur une micro-société européenne certaines observations ethnologiques, et étaye a contrario l'affirmation de Todorov (1985) suivant laquelle "toute situation... composant une nette séparation entre l'individu et le climat culturel qui l'alimente, conduit dans des mesures variables à l'incohérence mentale, au clivage, à la schizophrénie". On est loin de "l'indice attendrissant et puéril"...

Plus près de nous, dans l'ouvrage qu'elle consacre au hiatus entre les pétrifications actuelles de l'État-Nation français et la vitalité des identités culturelles périphériques, Dominique Schnaper (1990) aborde le fonctionnement et la fonction même de l'identité culturelle à travers une métaphore. Elle sup-

pose qu'à la manière d'un corps micro-biologique, l'identité culturelle d'une personne serait composée d'un noyau dur et d'une frange, et que c'est la porosité et la plasticité de cette frange qui permet la socialisation de l'exogène, jusqu'au point de dualité culturelle impliqué par le projet d'acculturation. Le travail d'acculturation, rendu possible par cette frange poreuse, serait alors idéalement l'adéquation entre les normes culturelles (familial, sociétal, etc.) du noyau dur de l'identité culturelle de la personne, et les normes sociales du monde ambiant dans lequel elle est plongée. Dominique Schnaper rejoint alors Todorov en montrant que cette dualité idéale est rarement atteinte sans dommage, et quel traumatisme peut constituer, pour ce noyau identitaire de l'étranger, le référentiel obligé et unilatéral de l'acculturation : la Nation Française, les Valeurs Républicaines, le Modèle français d'intégration, etc. S'appuyant sur les travaux de Ladrière (1990), de Pharo (1991), Taylor (1992) et l'analyse comparative, elle montre que le nationalisme républicain français, dont la forme jacobine est l'expression la plus achevée, n'est en fait que la dénégation d'une philosophie politique de la réciprocité. Ainsi l'impératif catégorique de l'intégration à la française a-t-il fonctionné jusqu'à un passé très récent – et encore aujourd'hui – sur le mode suivant : tu peux nous parler de tes origines lorsque cela nous intéresse, mais à condition d'être devenu semblable à nous, ayant reconnu l'universalité de notre culture désormais la tienne, et à condition que l'on ne t'entende plus parler la langue de tes ancêtres. Schnaper aurait pu poursuivre en montrant comment l'univocité et l'unilatéralité de la pensée nationaliste républicaine française fonctionne en miroir avec toute pensée nationaliste – y compris de celle qui s'est construite contre elle. Dans un discours fameux du 7 septembre 2001, le national-jacobin Jean-Pierre Chevènement se faisait applaudir en martelant ces mots : "Nous ne sommes ni de gauche ni de droite, nous sommes par-dessus tout des Républicains", le républicanisme dont il est question ici étant synonyme d'une idée étatique et isomorphe de la citoyenneté française, telle que les conventionnels de la Terreur l'ont façonnée. Dans les années trente, le mot d'ordre favori des nationalistes bretons était : "na ruz na gwenn, Vretonned hepken" (ni rouges ni blancs, seulement Bretons). Plus aucun Breton, à quelques extrémistes près, ne songerait à tenir de tels propos aujourd'hui...

La proclamation identitaire de l'homme politique Chevènement n'est pas illégitime. Elle se fonde, elle aussi, sur un récit identitaire originel, lequel comme tout récit des origines, produit du sens, fonde de la communauté, et légitime de l'organisation. Ce qui, du point de vue de l'éthique, est illégitime, c'est que cette proclamation est un discours de pouvoir et de dénégation de la différence. C'est le propos du dominant qui prétend occuper la place de l'universalité. On est bien là dans cette absence de réciprocité dont parle D. Schnaper⁴.

Enfin c'est beaucoup plus tard que Pierre Tapp (1987) et Alex Mucchielli (1986-94) abordent le concept d'identité en termes de définition de situations et de substantialités d'être. Ils montrent que l'identité se construit (ou se laisse

⁴ L'annulation par le Conseil d'État de l'accord contractuel d'intégration passé entre le ministre de l'éducation et l'école Diwan est une magnifique illustration du potentiel de toute singularité que recèle un pouvoir politique à prétention universaliste.

énoncer) à travers les diverses médiations de l'héritage symbolique, de l'avoir, du statut, de l'appartenance... Ils apportent ainsi leur contribution au façonnage de cet outil précieux, notamment en le corrélant au concept de territoire. Ce qui élargit la perspective.

3. Singularité et territoire

La sociologie française entreprend au cours des années 80 un important travail d'exploration et de clarification de la question de la singularité, saisie comme expression de territoires significatifs, comme manifestation de sociétés territorialement situées. Elle y est incitée par l'Institution – en particulier le ministère de l'Équipement – qui, confrontée aux conséquences (coût social, protestations de grande ampleur) de ses programmations d'aménagements et d'équipements, s'interroge sur ses stratégies. Une triade conceptuelle s'impose alors – société locale / développement / territoire – à travers une grande variété de travaux (entre autres Yves Barrel, Michel Marié, Jean Viard, Michel Godbout, Michèle Salmona...). Ces travaux montrent que la question de la singularité des sociétés locales ou régionales peut être un puissant analyseur de la sphère de l'aménagement du territoire. Celle-ci met en effet en lumière la capacité des sociétés locales à opposer ses intérêts propres et ses propres vues à une dynamique de standardisation que tend à imposer l'autorité centrale (standardisation des équipements collectifs, standardisation des infrastructures, standardisation des modes de production...).

Dans la grande époque aménagiste des années soixante à quatre-vingts, cette dynamique de standardisation (on disait alors *modernisation*), portée par une multitude d'agents et posée comme incarnation de la rationalité et de l'universalité, se trouvait confrontée à "l'irrationalité" des "intérêts locaux" et des "particularismes". Parmi les grands universaux de la techno-structure centralitaire, destinés à soutenir les impératifs d'aménagements du territoire, on trouvait les notions de *bien public*, d', qui généraient un corps d'arguments déployés pour légitimer ces impératifs. Le grand mérite des travaux cités plus haut aura été de montrer comment cette rationalité dominante pouvait être récusée en doute, et critiquée politiquement, symboliquement et physiquement par le *local*. Entre autres exemples, la critique pratique radicale d'un projet nucléaire de l'EDF par la population du Cap Sizun à la fin des années soixante-dix (et la solidarité nationale qui a entouré cette critique) est dans toutes les mémoires, en Bretagne comme dans le reste de la France. Ce qui aura été mis en lumière durant les vingt-cinq dernières années du siècle écoulé, c'est que toute techno-structure centralitaire est par nature étrangère au fonctionnement démocratique (c'est une caractéristique qu'elle partage avec les grands groupes privés d'intérêt économique) et que les sociétés locales n'ont d'autre alternative que de forcer la techno-structure à compter avec leur singularité, autrement dit leur mémoire collective, leur propre représentation du territoire, et l'autonomie de leur dynamisme. Ce n'est pas un hasard si c'est au cours de ces années qu'est apparue et que s'est

généralisée l'expression *contre-pouvoir*. Ce n'est sans doute pas un hasard non plus si le basculement que nous évoquons plus haut (l'émergence, dans les deux champs enchevêtrés de l'idéologie et des sciences humaines, de la revendication culturelle), a lieu en France durant cette période.

4 Singularité versus universalité

La face visible de l'idéologie dominante...

Et c'est à ce détour que l'on retrouve l'orthodoxie dominante en matière d'universalité. À travers toutes les formes de ses énoncés, de l'article théorique de fond et des actes de colloque à la prise de position journalistique la plus factuelle, cette orthodoxie imbibe littéralement par d'innombrables capillarités la réflexion sur la question de l'identité. On a évoqué plus haut les automatismes langagiers et les clauses de styles obligées par lesquelles se manifeste cette orthodoxie. Ainsi par exemple, Denis-Constant Martin, dans l'ouvrage collectif (acte du colloque *Carte d'identité ou comment dit-on "nous" en politique*, 1994), écrit "on ne peut accepter que les inégalités sociales soient masquées par des péroraisons communautaristes". Il aurait pu compléter sa pensée par une proposition réciproque. Dire par exemple : ...pas plus qu'on ne peut accepter que le mépris culturel de l'autre, et les conséquences de l'acculturation forcée soient masquées par des péroraisons égalitaires. Bien entendu, il n'en fait rien. Cependant, derrière l'idéologue de mauvaise foi que vient de révéler sa phrase, il reste un honnête anthropologue. Il concèdera donc que "toutefois, la richesse culturelle que glorifient certains récits identitaires, le souci de préserver des manières particulières de dire, de faire, de penser, de vivre – qui sont autant de contributions à la naissance et à la maîtrise de l'univers – que clament ces récits, cela doit être entendu".

Pour un peu, on se jetterait aux pieds d'un homme si généreux : sous réserve que nous taisions tout ce qui nous constitue en tant que groupe culturel distinct et que nous ne cassions pas les oreilles des ordonnanceurs de la pensée dominante avec nos "péroraisons communautaristes", on nous fera l'honneur d'admettre que nous pouvons avoir des manières particulières de dire, de faire, de penser, de vivre et que ces manières que "clament nos récits identitaires" peuvent être considérées comme des contributions à la connaissance et à la maîtrise de l'univers. Cet homme généreux ne va pas jusqu'à considérer que ses manières de vivre peuvent être de l'ordre de la pratique vécue aujourd'hui, ni donner lieu à une expression singulière, encore moins avoir droit aux moyens politiques permettant cette expression. Il nous range, moi et les miens, dans les vitrines de la contribution à la connaissance et à la maîtrise de l'univers dans un temps passé, dépassé, là où nous ne ferons pas de bruit. Ce faisant, il ne trahit pas la lettre du propos de Ricœur disant que "l'altérité est constitutive du Soi" (Ricœur, 1990) : il constitue son égo à partir de la réduction, la réification de mon altérité : il reconnaît mon altérité comme objet honorable de son intérêt (éventuellement de ses recherches) et

fonde son égo entre autres sur cet intérêt qu'il me porte. Dans l'assemblée égalitaire des individus rassemblés par une ipsité proclamée (la République, la Nation...), la présence d'individus autres (ethniquement, culturellement, historiquement) sera tolérée à condition que cette altérité soit minimale, et ne puisse à aucun moment, ni en fait ni en droit, constituer une communauté *différente*. Encore est-il bon de dire que c'est là un discours savant mesuré, empreint de valeurs démocratiques. Le politologue François Thual (1995) est nettement moins nuancé. Il commence son livre *Les conflits identitaires* par la constatation tout à fait juste que de tels conflits "...touchent au fondement des sociétés". Puis il oublie cette question (qui est celle de l'origine des conflits), pour en arriver, au terme d'un long procès stigmatisant toute minorité qui à un moment ou un autre a été amenée à se soulever, à cette conclusion : "Entre le délire et la raison, l'identitaire [sic] choisit... le délire de la haine".

Il est parfois douloureux de voir cette perversion idéologique à l'œuvre chez des gens que l'on respecte. Dans son ouvrage le plus récent, *Le rapport Lugano*, l'estimable et courageuse Suzan George (2000) développe l'idée que l'un des facteurs de régression civilisationnelle les plus efficaces de la fin du 20^e siècle, et que devrait encourager les grands groupes capitalistiques prédateurs du monde, c'est la revendication culturelle des minorités. Il est vrai que Suzan George se place désormais de plus en plus sur le terrain d'une écologie comprise comme universalité totalisante...

...et sa face cachée

Cette imprégnation de l'orthodoxie dominante, aucun des acteurs sociaux aussi honnêtes, éclairés et bien intentionnés soient-ils n'y échappent. Dans la revue *hopala !*, un responsable culturel d'une grande ville finistérienne, non-originnaire de la région (Michel Rostain, 2000), relate avec honnêteté et brio l'expérience de son immersion dans un milieu humain différent de ceux qu'il a connus dans son expérience d'animateur culturel, et qui, par ses multiples facettes, ne cesse de lui renvoyer l'image d'une différence. Il contourne alors l'intéressante question qui intitule son exposé "Comment puis-je être breton ?" en s'appuyant sur l'hypothèse développée par Le Coadic (1998), suivant laquelle "ce qui compte, c'est ce qu'il y a dans les esprits". Et là, dit-il en substance, on trouve une volonté d'être breton. "C'est donc la volonté d'être breton qui constitue l'identité bretonne" dit Rostain. Mais il ne s'interroge pas sur l'étrangeté d'une situation où, vivant dans un pays qui s'appelle la Bretagne, il est nécessaire de mobiliser sa volonté pour être breton ; il ne peut donc s'interroger sur la portée de ce constat. Il est vrai qu'on peut caractériser tout être – individuel (la personne) ou collectif (la famille, le groupe, la région) – comme volonté d'être soi, sachant que toute perte de soi est de l'ordre de la destruction physique ou symbolique, ou de l'ordre de l'**aliénation**. Faute de s'interroger sur l'intérêt et la portée de cette constatation, Rostain rapproche le propos de Le Coadic de celui de l'un de ses amis disant

Bibliographie :

- Balandier G. (1969) : *Anthropologie politique*, Paris, PUF
- Blanquart P. (1998) : *Une histoire de la ville, pour repenser la société*, Paris, la Découverte
- Blanquart P. (2002) : *L'avenir du local : se singulariser pour exister*, Paris, Anim Magazine, n° 93-94
- Besnard P. (1987) : *L'anomie ; ses usages et ses fonctions...*, Paris, PUF
- Bouveresse J. (1998) : *Le philosophe et le réel*, Paris, Hachette
- Castoriadis C. : *L'institution imaginaire de la société*, Paris, éd. du Seuil, 1975
- Dumont L. (1997) : *Groupe de filiation et alliance de mariage...*, Paris, Gallimard
- Erikson E. (1970) : *Adolescence et crise - La quête de l'identité*, (trad. de l'américain), Paris, Champ Flammarion
- George S. (2000) : *Le rapport Lugano*, Paris, éd. Fayard
- Le Coadic R. (1998) : *L'identité bretonne*, Rennes, Terre de Brume
- Lévi-Strauss C. (1983) : *L'identité (avant-propos)*, Paris, PUF
- Marié M. (1987) : "Penser son territoire ; pour une épistémologie de l'espace local". Dossier des séminaires techniques territoires et société n° 1, Paris, COPEDIT
- Martin D.-C. (1994) : in Collectif : *Cartes d'identité ou comment dit-on "nous"*
- "plus fort que ma volonté d'être breton, je parlerai de ma fantaisie d'être breton". Ces deux termes, volonté d'être et fantaisie d'être, par leur rapprochement même dessinent en creux un mot qui n'est jamais prononcé là : celui de **singularité**. À travers la volonté de l'un, ou la fantaisie de l'autre, on ne peut pas ne pas comprendre "affirmation de ma singularité". On l'a vu plus haut, identité et singularité sont conceptuellement indissociables ; et l'affirmation de ma singularité dans la cité, dans la polis, est nécessairement un acte politique, ne peut être qu'un acte politique. Mais ayant dissocié les deux, Rostain affirme que "toute identité collective n'est d'abord qu'un ensemble de représentations (...) [alors que] c'est la volonté qui constitue l'identité politique".
- Sur la question de l'identité comme représentation collective, la sociologue Anne Guillou se positionne de la même manière dans un très intéressant article où elle évoque les figures de l'identité féminine bretonne (*hopala !* n° 8, 2001). Elle affirme là en substance que l'identité est affaire de représentations et rien d'autre. Ces deux points de vue concordants (celui de Rostain restant plus ouvert par l'introduction de l'idée de volonté politique), éludent une question essentielle à travers cette affirmation : si représentation il y a, cette représentation est nécessairement produite par quelqu'un. Les représentations comme faits de génération spontanée, ça n'existe pas. Qui donc est ce quelqu'un ? Qui sont ces "quelques-uns", ces "êtres-là" qui ont produit, produisent ces représentations ? Poser la question "qui" (*quo-id, quid*) revient bien à construire une problématique d'identité. Mais nos auteurs nous disent que l'identité est une représentation. Si on les suit, on doit donc fournir, à la question "qui produit les représentations ?", la réponse suivante : "les représentations produisent les représentations". Ce qui n'a évidemment aucun sens. Le mot chat est la première représentation de cette réalité biologique objective qu'est un chat. Le mot chat comme représentation va ensuite se décliner de multiples façons : félicé, minou, matou, siamois, etc. Mais aucune de ces représentations ne griffera ni ne ronronnera. Seule la réalité biologique objective du chat mordra, griffera, ronronnera. De la même manière, la question de l'existence objective des personnes et des groupes qui produisent des représentations sur eux-mêmes, sur les autres, sur l'Autre, sur leur façon d'être ou sur leurs façons de faire, reste entière. Et cette réalité biologique, psychique, sociologique, historiquement fondée, géographiquement située, politiquement mouvante, ne cesse d'occuper la scène sociale derrière le rideau du discours savant sur les représentations. Bien entendu, l'analyse des représentations produites par les personnes et par les groupes est nécessaire pour comprendre leur situation réelle ; et la perspective compréhensive, cognitive des sciences humaines constituera le champ irremplaçable de cette analyse. Mais si les représentations que se font de leur identité une personne ou un groupe sont un objet de recherche et doivent être restitués dans un champ de questionnement rigoureux, ces représentations sont incarnées par des personnes réelles. Et la réalité singulière de la personne ou du groupe ne peut être réduite à l'interprétation que font de leur représentation le sociologue, le psychologue, et, d'une façon plus générale le *clerc* qui en débat avec

ses pairs. Outre l'aporie de représentations qui produiraient des représentations, il y a une certaine illusion à croire que l'autre peut être réduit au compte-rendu que l'on fera de ses représentations, à un moment donné. Ces représentations n'ont de sens qu'éclairés par l'observation de situations, par le dénombrement, par l'analyse historique (y compris celle de la situation de l'observateur) et celle des interactions relationnelles. "Pour ma part, dit Paul Blanquart (1998 ; 2002), je propose le concept de singularité parce qu'on n'est singulier que dans le cadre d'une relation, qui elle-même renforce l'originalité de chacun. Socialisation va de pair, aujourd'hui, avec singularisation". Les représentations sont des productions idéelles construites lors de situations qui sont le plus souvent des situations de crise. Et nous savons aujourd'hui que toute situation sociale de crise se traduit par une crise du Sujet...

* * *

Identité ; singularité ; crise du sujet ; crise de la société ; dynamique de confrontation. Nous n'avons fait qu'effleurer le sujet, et tenter de concourir à la poursuite du débat.

Dans le *Gai Savoir*, Nietzsche est extrêmement sévère avec ce qu'il appelle l'homme soluble. L'homme soluble, dit-il en substance, est celui qui, plongé dans un milieu donné (choisi ou obligé) ou une situation donnée (choisie ou obligée) s'y dissout. Dès lors, dit Nietzsche, "les combinaisons entre les hommes n'ont plus guère d'intérêt ; elles ne posent aucun problème. Si problème il y a, c'est de solution à solution [au sens chimique du terme]" et il ajoute que seul, l'homme insoluble donne du sens et de la valeur à ses choix de combinaisons (combinaisons de conflit, de négociation, de coopération) et aux pratiques qui en résultent. Un siècle plus tard, le psychiatre Oliver Sachs ne dit pas autre chose : "chacun de nous est une histoire (...) un récit singulier (...) que nous devons posséder ou dont nous devons reprendre possession (...) pour être nous-même". En très peu de mots, tous deux énoncent l'universalité du principe de singularité tel qu'il est possible d'en observer empiriquement l'émergence ces dernières décennies sur l'ensemble de la planète ; et corrélativement la malfeasance des supposés universalismes qui tendent à précipiter les hommes, à les dissoudre dans de grands ensembles, qui en tant que tels, s'opposent les uns aux autres. Tout le 20^e siècle est une longue illustration de ces confrontations entre "solutions", et du laminage des singularités au nom de leur universalité. On ne peut pas ne pas remarquer alors que ces universalités (la Construction du Socialisme, l'Islamisme, la Mondialisation, le judéo-christianisme, la République une et indivisible, la Constitution, etc) sont toutes, corrélativement à leur fonction structurante, peu ou prou exclusives et génératrices d'horreurs. À titre d'exemple, le discours national-jacobin français qui oppose son universalité et sa conception des droits de l'homme à ses minorités et périphéries suspectées par lui de *communautarisme*, éprouve quelques difficultés à masquer les versants sombres de sa

- en politique, Paris, éd. Fondation des Sciences politiques...
- Mauss M. (1950) : *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF
- Mucchiella A. : *L'identité*, Paris, PUF (Que sais-je) 1986
- Pye L. (1967) : *Aspects of political development*, Boston, Little Brown
- Ricœur P. (1990) : *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil
- Sachs O. (1988) : *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, Paris, Seuil
- Schnaper D. (1991) : *La France de l'intégration en 1990*, Paris, Gallimard
- Simmel G. (1995) : *Le Conflit*, (trad. de l'allemand), Paris, éd. Circé
- Sokal A.-D. (1994) : *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob
- Tap P. (sous la direction de) (1986) : *Identités collectives et changements sociaux*, Colloque de la Fédération Mondiale d'Hygiène Sociale, Paris, Privat
- Tap P. (1985) : *L'identité*, Encyclopédia Universalis
- Thual F. (1995) : *Les conflits identitaires*, Paris, éd. Ellipses
- Zonabend F. (1975) : *Pourquoi nommer in Actes du colloque de Cerisy in Lévi-Strauss : L'Identité*, Paris, PUF

propre histoire, en particulier celle des six dernières décennies du 20^e siècle (guerres coloniales et terrorisme d'état, assujettissement des anciennes colonies, constitutionnalité de l'épisode pétainiste avec ses mortelles ségrégations, banalisation de l'iniquité, etc.).

Poser que chacun puisse jouir du droit naturel et politique de s'épanouir dans sa singularité, c'est poser que **le principe de singularité est universel**, et signifier que c'est dans la reconnaissance de sa singularité que *la personne* pourra exercer pleinement sa liberté de coopérer, de s'associer, de connaître et de reconnaître. A contrario, se prévaloir d'une supposée universalité pour entraver ou laminer cette singularité est une malversation aux conséquences aussi imprévisibles qu'incalculables. Dire cela, c'est appeler à la vigilance face aux localismes dominateurs et destructifs qui se cachent derrière le discours universaliste.



Cyril Amouroux.
Portrait collectif
du village de Ribouisse,
(Aude), état n° 6,
gravure sur cuivre

La mondialisation ou la mise à mort de la diversité

Angharad Penrhyn Jones¹

"...l'uniformité et la diversité ne s'appliquent pas
seulement à l'exploitation des terres, ce sont aussi des
modes de vie et de pensée..."

Vandana Shiva²

"...la langue est la réussite suprême du génie collec-
tif unique dont est capable l'homme, un mystère aussi
divin et énigmatique qu'un organisme vivant."

Michael Krauss

Le mot "détournement" a désormais pour chacun de nous la même connotation sinistre. Cependant, bien avant le 11 septembre, on assistait déjà à un détournement d'un autre genre, aux conséquences désastreuses pour notre planète. Georges Monbiot et John Pilger, journalistes d'investigation, ont effectivement démontré que l'avion de la démocratie a été détourné par les multinationales. Il semble subitement que nous ne contrôlions plus ni la direction que nous prenons, ni la vitesse à laquelle nous allons. En laissant les commandes aux hommes d'affaires, les politiques ont cédé la quasi-totalité de leurs pouvoirs. Dignes héritiers des colonisateurs du 19^e siècle, ces hommes blancs (car il s'agit bien en majorité d'hommes et de Blancs) visent à dominer le monde. Leur stratégie ne consiste pas à envoyer leurs armées aux quatre coins du globe, mais à coopter les gouvernements et à imposer à chaque société un modèle économique "taille unique", ce qui permet aux multinationales d'optimiser leurs profits aux dépens de l'environnement et des populations locales. Ces firmes possèdent par ailleurs de très puissants outils, des institutions faites pour servir leurs intérêts : l'OMC, le FMI et la Banque mondiale.

Bien qu'un vaste mouvement de protestation ait émergé en réaction aux problèmes posés par la mondialisation, les répercussions de ce processus de néo-colonialisme sont rarement débattues dans leur totalité. Les dommages répétés causés à l'écosystème par les multinationales ne sont pourtant plus un secret pour personne. Nous avons tous conscience que le monde des affaires se moque de l'écologie même s'il affirme le contraire à grand renfort de papier glacé. Nous savons par exemple que partout dans le monde des forêts disparaissent au nom du profit (80% des grandes forêts primaires de la planète ont à ce jour été détruites ou dégradées), avec appauvrissement de la biodiversité à la clé. D'après certaines estimations, 60% des espèces biologiques auront disparu dans les cent ans à venir.

¹ Angharad Penrhyn Jones est productrice d'émissions de télévision et militante anti-mondialisation. Depuis longtemps, elle s'intéresse aussi bien aux langues qu'à la politique de l'environnement. Elle essaie plus particulièrement d'établir des liens entre agriculteurs et militants.

² Indienne, V. Shiva est physicienne et épistémologue. On pourra lire son *Éthique et agro-industrie. Main basse sur la vie* (L'Harmattan, 1996) ou encore un article d'elle paru dans *l'Écologiste* (Vol. 2, n°1, printemps 2001, pp.47-51) : "OMC : les paysans en danger"

L'original de cet article, "Globalisation and the Death of Diversity" est d'abord paru dans la revue galloise *Planet, The Welsh Internationalist* (n° 150, déc. 01/Janv. 02, pp. 9-18). Nous tenons à remercier l'auteur et la revue de nous avoir permis gracieusement d'en publier une version française.

Nous sommes également conscients que, partout où elles agissent, les multinationales se rendent coupables de violations des droits de l'Homme ; elles détruisent en effet toute communauté dont la présence est une entrave à l'exploitation de ressources lucratives. Mais alors que l'impact des règles économiques actuelles sur l'extraordinaire diversité linguistique de la planète devrait se trouver au cœur du discours anti-mondialisation, c'est à peine s'il en est question dans nos débats. Les langues sont en train de disparaître à une vitesse sans précédent. Selon le linguiste David Crystal, il meurt une langue dans le monde toutes les deux semaines. Un autre linguiste de renom, Michael Krauss, soutient que 90% des quelque 6 500 langues encore parlées à ce jour seront amenées à disparaître au cours du 21^e siècle. Les conséquences d'un tel phénomène sont catastrophiques. La mort d'une langue est aussi désastreuse pour la planète que la disparition d'une espèce.

Le lien entre les langues et l'écologie

Diversité biologique et diversité culturelle sont intimement liées et les considérer séparément, c'est ignorer la relation complexe qui existe entre langue et écologie. David Harmon révèle dans une étude captivante que les régions du monde qui ont la plus forte concentration d'espèces biologiques sont aussi celles où la diversité linguistique est la plus grande. Dix des douze pays présentant une "méga-biodiversité" figurent aussi parmi les vingt-cinq pays où sont parlées le plus de langues vernaculaires (la Papouasie Nouvelle-Guinée est une exception : bien qu'étant le pays qui possède la plus grande diversité linguistique avec plus de huit cents langues différentes, elle ne se distingue pas particulièrement, contrairement à ce que l'on pourrait penser, par sa diversité biologique).

Peu de linguistes se sont penchés sur cette corrélation, la reléguant sans doute au rang de simple coïncidence. On peut émettre l'hypothèse suivante : les communautés vivant dans les régions à forte diversité ont plus de chances d'être isolées et de vivre en autarcie que celles situées dans les zones où la diversité est moindre. Pour subvenir à leurs besoins dans le cadre de leur écosystème, les populations ont dû développer des connaissances et des savoir-faire spécifiques. Il est dans leur intérêt de protéger leur environnement. Elles sont moins dépendantes de réseaux secondaires et par conséquent moins menacées par la colonisation ou l'assimilation culturelle. Le "progrès" technologique est moins susceptible de les atteindre (on sait que la télévision, par exemple, a pris la place du conteur dans certaines tribus, exposant leurs membres à une langue prédatrice ainsi qu'à un système de valeurs différent). De plus, de telles communautés sont moins vulnérables face à l'introduction d'espèces végétales allogènes. De nombreuses espèces indigènes sont anéanties par l'implantation de ces rivales qui peuvent s'approprier leurs niches ou les expulser indirectement en bouleversant le fragile équilibre de l'écosystème. Les nouvelles venues peuvent aussi introduire des maladies contre lesquelles les espèces indigènes ne sont pas immunisées (de la même manière, les colons blancs, on s'en souvient, ont détruit des peuplades entières en

répandant des maladies allogènes). De sorte que si la niche culturelle et écologique – ce qu'en gallois, nous appelons la *cynefin* – échappe à l'invasion, la diversité végétale et linguistique locale a, elle aussi, de plus grandes chances de survie. Morale de l'histoire : plus la barrière géographique est grande, plus les langues et l'environnement sont préservés.

Le lien entre langue et écologie ne s'arrête pas là. La langue fournit le cadre mental qui permet à l'homme d'appréhender son environnement. Ainsi, plus d'un quart du vocabulaire des Samis, également connus sous le nom de Lapons, fait référence à l'élevage du renne. Ils possèdent une vingtaine de mots pour désigner la neige et des centaines liés à la pêche. Si une langue meurt, c'est aussi le savoir écologique ancré en elle qui disparaît. Contes, rituels, chansons, art et artisanat détiennent la clé non seulement de l'histoire locale, mais aussi de la compréhension et de la sauvegarde de la faune et de la flore. Diversité biologique et diversité linguistique s'épaulent mutuellement et si l'une des deux est menacée, on entre dans un cercle vicieux.

De nombreuses études ont montré que lorsqu'un peuple abandonne sa terre et son mode de vie traditionnel, sa langue est vite en danger. Même si elle survit au déracinement et à la transplantation dans un environnement hostile, la réserve de savoirs qu'elle constitue s'amenuise ou finit par disparaître. Si une Sami s'installe à Stockholm, par exemple, une grande partie du savoir environnemental inscrit dans sa langue risque de perdre de sa pertinence. Par conséquent, même si elle tient à ce savoir, il se peut qu'elle ne le transmette pas à ses enfants. Le simple transfert dans l'autre langue est impossible : le suédois moderne n'est pas fait pour exprimer ce savoir.

Si de nombreux scientifiques considèrent encore les savoirs locaux comme "primitifs" et "pré-scientifiques", d'autres redoutent leur disparition. Dans le monde, 3,5 milliards de personnes dépendent de médicaments à base de plantes pour se soigner. D'après l'Union internationale pour la protection de l'environnement, une espèce végétale sur huit est menacée d'extinction. Ces plantes pourraient sauver des vies, et pourtant moins d'un pour cent des espèces végétales connues ont été analysées. Nombre de langues en voie de disparition contiennent des informations vitales sur les plantes médicinales, transmises oralement de génération en génération au fil des siècles. Ainsi, Katherine Saubel, 81 ans, est la dernière à parler la langue cahuille en Californie du Sud. Elle est ethno-botaniste et travaille actuellement en collaboration avec des scientifiques afin de répertorier les différents noms de plantes médicinales identifiées dans sa langue. C'est une course contre la montre. Bien sûr, il est à craindre que les grands laboratoires pharmaceutiques fassent main basse sur ces matériaux génétiques lucratifs, grâce à la prise de brevets leur garantissant une emprise totale sur nos vies.

Monocultures de l'esprit

Dans son livre intitulé *Monocultures of the Mind*, la militante indienne Vandana Shiva emploie le mot "bio-impérialisme" pour décrire la marchandisation de l'environnement et de ses occupants. Elle y présente une critique irréfutable du modèle agricole dominant, sous l'égide duquel la diversité est bafouée au profit de l'argent. Pour elle, la logique des relations Nord-Sud est entièrement dictée par le souci du Nord de contrôler la biodiversité du tiers-monde à des fins lucratives. Le blé et le riz sont désormais cultivés à partir de souches génétiques très appauvries et l'on assiste à une homogénéisation croissante des races animales. Les pays se voyant obligés de s'ouvrir au marché mondial, leur priorité n'est désormais plus de combler leurs propres besoins ni de protéger leur environnement, mais de produire les cultures les plus rentables et des céréales pour l'exportation. On voit se mettre en place des monocultures à échelle industrielle, extrêmement destructrices, comme celle de l'eucalyptus, qui menacent les espèces locales. Les forêts sont considérées comme des usines, les populations comme quantité négligeable. Selon V. Shiva "la symbiose va faire place à la concurrence, la domination et l'exclusion. Il n'y a aucun espoir de survie pour la forêt et ses occupants à partir du moment où ils deviennent la matière première des industriels". Les écosystèmes les plus résistants sont ceux qui présentent la plus grande diversité. Les monocultures, au contraire, sont particulièrement sensibles à la sécheresse et aux épidémies, mais malheureusement le profit à court terme prime sur la survie à long terme.

Plus qu'un simple moyen de gérer les terres, la monoculture, explique l'auteure indienne, est un mode de vie et de pensée. Réduire notre patrimoine génétique revient à réduire nos esprits : "Les monocultures de l'esprit font disparaître la diversité de notre perception et par conséquent du monde". Elles nous conduisent à oublier que des alternatives existent et nous finissons par croire ces changements inéluctables. Plusieurs linguistes ont parlé de cet emprisonnement des esprits en faisant remarquer que chaque langue constitue une vision spécifique du monde, une façon différente de découper le réel. Chaque langue possède des concepts qui ne peuvent être traduits dans aucune autre. Le fait de parler une langue est plus qu'un simple moyen de communication, c'est une façon d'organiser et de comprendre le monde. En perdant nos langues, nous perdons nos outils conceptuels et nous nous appauvrissons. Comme l'affirme Geoff Pogson, "la fertilisation croisée de la pensée" est la clé de notre survie.

Bien que l'ouvrage date de 1993, les arguments qu'il développe sont encore plus pertinents aujourd'hui, étant donné l'expansion de l'industrie des OGM et le renforcement du lobbying des multinationales auprès des gouvernements. Quatre firmes détiennent à elles seules 80% du commerce mondial des semences. La monoculture engendre d'énormes problèmes démographiques et écologiques. La Chine (quatrième producteur d'OGM derrière les États-Unis, l'Argentine et le Canada) envisage actuellement d'exproprier quelque 250 millions de paysans afin de cultiver des OGM pour l'exportation. Dans l'État d'Andhra Pradesh, en Inde, ils seront 20 millions à subir le même

sort. Des populations entières vont disparaître en même temps que leur habitat, et plusieurs langues vont être sérieusement menacées.

On peut citer des quantités d'exemples de multinationales qui, en collusion avec les gouvernements, sont coupables d'*écocides* et de *linguicides* au nom d'intérêts commerciaux. Ainsi, dans le seul but de construire le barrage d'Illisu, le gouvernement turc (soutenu par la firme britannique Balfour Beatty) va déplacer 25 000 Kurdes. 11 000 autres vont perdre leurs terres et du même coup leur gagne-pain, pour ne rien dire de l'impact sur l'environnement. Cela se produit déjà dans la vallée de Narmada en Inde. Si les forages dans la Réserve naturelle de l'Arctique se poursuivent, des centaines d'espèces d'oiseaux vont perdre leur habitat naturel, de même que 240 autochtones d'Alaska et leurs caribous. Partout dans le monde, des hommes sont déplacés (quand ils ne sont pas tués !) pour que des routes et des pipelines puissent être construits, des mines creusées, des forêts exploitées, et que le bétail puisse paître. Quand les maisons ne sont pas submergées ou rasées, elles s'effondrent peu à peu tandis que leurs anciens occupants convergent vers les villes. Et ce sont des histoires entières, individuelles et collectives, qui sont niées à jamais.

Ces méga-projets sont très juteux pour les multinationales et les gouvernements. L'harmonisation économique est également intéressante pour le monde des affaires dans la mesure où elle permet de réaliser d'énormes économies d'échelle, le but étant de produire et de vendre les mêmes denrées partout dans le monde. L'harmonisation culturelle est un facteur clé. À l'instar des communautés et des habitats qui se dressent sur la route du profit, les langues font également figure d'obstacles. Elles peuvent constituer un inconvénient très onéreux pour les gros marchés. (Rien n'empêche, en théorie, l'OMC de bloquer toute tentative qui serait menée pour contraindre le monde des affaires à reconnaître les langues minoritaires. Elle a déjà réussi à faire abroger certaines lois sur la protection de l'environnement, sous prétexte qu'elles constituaient des "barrières à la libre circulation des marchandises").

La langue n'est utile qu'en tant qu'instrument de contrôle : voilà en substance ce qu'expliqua en 1492 le grammairien espagnol Antonio de Nebrija, lorsqu'il présenta à la Reine Isabelle d'Espagne sa Grammaire espagnole, première du genre en Europe. "La langue, déclara-t-il, a toujours été l'épouse de l'Empire". Bien sûr, dans l'Europe d'aujourd'hui, la langue dominante n'est pas l'espagnol, mais l'anglais, qui se propage comme une invasion d'algues vertes. Grâce à l'hégémonie de la langue anglaise, les multinationales détiennent le moyen d'exercer un contrôle toujours plus grand sur la main d'œuvre et les consommateurs. En partageant les mêmes outils conceptuels, nous devenons plus malléables. L'ouverture des marchés à l'échelle planétaire conduit à l'emprisonnement des esprits.

"La terre bénie de la diversité" : l'exemple de l'Éthiopie.

Plusieurs tentatives de libéralisation de l'économie éthiopienne (troisième pays le plus pauvre de la planète) ont été entravées par le conflit avec l'Érythrée. Toutefois, même si les multinationales n'ont pas encore investi tous les



Le Parc National Nechisar (photos de l'auteur)

recoins du pays, l'idéologie les y précédées (de la même façon qu'au 19^e siècle, les maladies précédaient parfois les colons). La diversité est d'ores et déjà en danger.

L'Éthiopie "se vend" comme "la terre bénie de la diversité". En effet, c'est un pays extrêmement varié, doté d'environ 90 langues et d'un large éventail d'écosystèmes. Où que vous alliez dans ce pays fascinant, vous y trouverez non seulement une multiplicité de peuples, de langues et de paysages, mais aussi une faune et une flore, des styles architecturaux, des pratiques alimentaires et des styles musicaux très divers. Le Sud-Ouest se distingue par une concentration particulièrement élevée de langues et d'espèces : la profondeur des vallées, la densité des forêts et l'absence de routes rendent ce territoire hostile même pour le voyageur le plus aguerri. Pendant la saison des pluies, il est quasiment impossible de se rendre d'un village à l'autre, ce qui explique que ces territoires aient en général été préservés des invasions. "Une langue ne traverse pas une rivière", dit le proverbe amharique : de fait, chaque fois que vous voulez traverser une rivière, il vous faut apprendre une nouvelle langue.

Ailleurs, toutefois, le programme de construction de routes relie de plus en plus de villages les uns aux autres. Les stations Shell avec leurs enseignes monolingues en anglais envahissent déjà le paysage, bientôt suivies de petites boutiques et de postes de police. La langue en usage dans l'administration est l'amharique, langue officielle. C'est la "langue assassine" de l'Éthiopie.

Le gouvernement, qui en apparence soutient les cultures minoritaires, a organisé le pays selon des critères ethniques laissant à chaque région la possibilité de mettre en place son propre système éducatif dans sa langue. Mais la réalité est beaucoup moins rose. En 1999, le gouvernement tenta de mêler quatre langues similaires afin d'en créer une nouvelle, le wogagoda. Ainsi pensait-on faire économiser beaucoup de temps et d'argent à tous, notamment en ce qui concerne la production d'outils pédagogiques. Les utilisateurs de ces langues réagirent avec fureur. Certains d'entre eux sont toujours en prison pour avoir participé aux violentes émeutes qui s'ensuivirent. J'ai également rencontré un certain nombre de professeurs du sud du pays qui se plaignaient, faute de disposer de manuels scolaires dans d'autres langues, de devoir donner tous leurs cours en anglais, langue que leurs élèves ne comprenaient que très imparfaitement. La préservation des langues est une entreprise très onéreuse et la motivation faiblit lorsque la priorité est donnée à la recherche d'investisseurs étrangers. Quand l'objectif premier est le profit, toute notion du sacré disparaît. Des langues parlées sur le territoire éthiopien, une a disparu à jamais, une bonne douzaine sont en voie d'extinction et d'autres pourraient bientôt se retrouver dans le couloir de la mort.

Le dépeuplement des campagnes est un facteur clé de la mort des langues. À l'instar de Stockholm ou Londres, Addis-Abeba agit comme une sangsue pour le pays tout entier. Les jeunes, séduits par les emplois salariés, délaissent l'économie de subsistance. Ils migrent vers les villes à la recherche de nouveaux emplois, de nouvelles identités. Dans certains cas, ils laissent également leur langue derrière eux. Je fais la connaissance d'un jeune vétérinaire qui a récemment quitté la région de Welceta pour s'installer à Addis et qui parle l'anglais à la perfection. Il est sur le point de se marier. Je lui demande quelle langue il a l'intention de parler à ses enfants.

— L'amharique ou l'anglais, me dit-il. Peut-être les deux.

Le comble de l'ironie est que le welceta, l'une des langues minoritaires les plus parlées, est elle-même une langue dominante. Mais le jeune homme sait pertinemment que sa langue maternelle n'a aucun poids sur le marché. Le professeur Richard Hayward, qui a étudié toutes les langues d'Éthiopie, m'explique que l'attitude de ce jeune homme est monnaie courante.

— Les gens me posent souvent la question : "Quel peut être l'intérêt de parler ma langue ? Elle ne sert à rien". Lorsque les étrangers se penchent sur leur langue, ils réalisent qu'elle a de la valeur. Il ne leur était jamais venu à l'idée qu'elle puisse avoir une quelconque importance. De la même manière, les savoir-faire requis pour survivre sont peu à peu reniés.

L'Éthiopie a un long passé de problèmes liés à l'environnement, qu'il s'agisse de déforestation ou d'érosion des sols. De nombreuses espèces sont menacées. La population éthiopienne a quadruplé au cours des soixante-cinq dernières années, entraînant une surexploitation du sol et de ses ressources. De nos jours, l'environnement est confronté à une autre menace : la tyrannie du néolibéralisme. Dans la périphérie de la capitale, de nombreux indices montrent que l'industrie agroalimentaire s'est implantée. Après des années de communisme, on privatise les fermes d'État ainsi que les hôtels, les commerces et les usines. Avec ces privatisations massives, les investissements étrangers sont fortement encouragés. À mesure que les services publics tombent entre les mains de sociétés privées, des emplois sont supprimés au détriment de l'esprit communautaire. Le problème du dépeuplement des campagnes va inévitablement s'aggraver.

Dans la jolie ville d'Arba Minch, je rencontre une surprenante jeune fille de treize ans, Edlamit. Elle a une telle soif d'apprendre qu'elle en devient presque agressive. Elle parle l'amharique et possède quelques notions d'anglais, de français, d'italien et d'espagnol (ils ont une radio à la maison). En revanche, elle ne parle aucune des langues minoritaires du pays. Je lui



Une famille devant son habitation à Jinka, dans le Sud de l'Éthiopie

apprends quelques mots de gallois qu'elle savoure en les faisant rouler dans sa bouche comme des bonbons. Ces langues européennes représentent le mode de vie *glamour* auquel elle aspire. Cependant elle sait reconnaître la plus importante de toutes. Brusquement, elle se lève et s'exclame : "Je dois absolument apprendre l'anglais ! C'est la langue de la terre et de la lune".

Edlamit porte un maillot de foot jaune vif. Je vois des gens vêtus du même genre de maillot dans toute l'Éthiopie. Si je n'arrive pas à communiquer avec quelqu'un, il me suffit de mentionner le nom d'un footballeur célèbre pour que le contact soit aussitôt établi. Le football crée un lien avec un monde brièvement rencontré par le truchement de la radio ou de la télévision. Au sommet des montagnes ou au fin fond des forêts, il n'est pas rare de voir des vêtements usés jusqu'à la corde arborant le nom écorché de marques ultra-célèbres telles que "Naïke", "Reboke" ou "Adibas". Ces noms sont les nouveaux marqueurs culturels qui permettent d'unir les Éthiopiens au reste du monde. Si vous portez un sweat-shirt de marque et que vous tenez une bouteille de Coca à la main, vous êtes entré dans le 21^e siècle.

Si l'on excepte une occupation italienne de cinq ans, l'Éthiopie a échappé à toute forme de colonisation. Elle pourra s'estimer heureuse si elle parvient à éviter cette nouvelle forme d'impérialisme.

Dès que je monte à bord de l'avion de la compagnie Ethiopian Airlines, je laisse derrière moi cette "terre de diversités". L'appareil devient un territoire culturellement neutre. Bien que l'hôtesse en classe affaires porte le costume traditionnel, ses collègues en classe éco sont vêtus de l'uniforme occidental. Ces dernières ont les cheveux défrisés et leur peau est la plus claire qu'il m'ait été donné de voir en Éthiopie. Elles vont et viennent dans l'allée centrale avec des cannettes de Coca et des bouteilles de vin de Bordeaux, distribuant des plateaux de nourriture paneuropéenne.

Je pense alors à ces centaines, à ces milliers de voyageurs dans les airs au même moment, du Pérou à la Papouasie-Nouvelle-Guinée à la Pologne. Nous mangeons la même nourriture, nous écoutons la même musique, nous voyons les mêmes célébrités sur les écrans de nos mini-télé et ce, quel que soit l'endroit d'où nous venons, quelle que soit notre destination.

Un jeune garçon chasse les oiseaux du champ familial à l'aide d'un lance-pierre



hopala / n° 10 mars - juin 2002

Plus près de chez nous

Chez moi aussi, au nord du Pays de Galles, je me rends compte que le mode de vie rural est, lui aussi, en danger, que le lien entre langue et territoire se distend. Aujourd'hui, il n'y a plus de place pour le petit exploitant, car il a été chassé par des prédateurs plus forts que lui. Au supermarché du coin, acheter de l'agneau de Nouvelle-Zélande en basse saison revient moins cher que d'acheter de l'agneau du Snowdon en pleine saison. Ceci est en partie dû au fait que le carbu-

rant est si bon marché (le kérosène continue à échapper aux taxes sur les carburants), et en partie au fait que les producteurs ne peuvent pas réaliser des économies d'échelle comme les géants de l'agro-business contre qui ils sont obligés de se battre. Aussi longtemps que les coûts de l'agriculture intensive pour l'environnement comme pour l'homme ne seront pas pris en compte, aussi longtemps que les règles du jeu seront dictées par les seuls intérêts des gros producteurs (80% des subventions agricoles allant à 20% des agriculteurs), les jours du petit exploitant seront comptés. Comme me l'a dit un agriculteur pratiquant l'élevage de montagne : "Le gouvernement veut simplement qu'on disparaisse sans broncher. Nous dérangeons. Nous sommes devenus une espèce en voie de disparition, traquée comme du gibier". Plusieurs espèces sont ainsi menacées : la Soil Association estime que plus d'une centaine d'entre elles ont déjà disparu en Grande-Bretagne à cause de l'agriculture intensive.

Les pressions subies par le monde paysan sont en train de mettre en danger le gallois à mesure que les jeunes quittent la région afin de trouver du travail. Lord Haskins, coordinateur de la Rural Recovery – il se trouve qu'il est également à la tête de la Northern Food, société de produits alimentaires dont les bénéfices se comptent par millions –, a tenté de justifier le manque d'enthousiasme pour l'agriculture chez les jeunes : "Que voulez-vous, a-t-il expliqué, les jeunes d'aujourd'hui n'ont aucune envie de passer leur vie à traire les vaches". Il a toutefois omis de mentionner le fait que le métier d'agriculteur a cessé d'être rentable à cause d'entreprises comme la sienne. Cependant, d'un certain point de vue, il a raison. Au pays de Galles, comme en Éthiopie, les enfants du pays se rendent compte que leur mode de vie n'est plus valorisé et déclarent forfait. C'est ainsi que se perdront le savoir écologique jadis transmis de génération en génération, les traditions et les savoir-faire ancestraux, et jusqu'à la langue pour les dire.

La marche en avant

Il est peut-être encore trop tôt pour évaluer les retombées à long terme du 11 septembre sur le capitalisme mondial. Certains observateurs parlent déjà de la "fin de la mondialisation". En réalité, il n'est pas interdit de penser que nous n'en sommes qu'au tout début. Les hommes d'affaires ont saisi l'occasion pour rappeler qu'une nouvelle phase de libéralisation du commerce était nécessaire pour rétablir la confiance du consommateur et promouvoir la paix dans le monde. N'oublions pas que le Mc Donald's du quartier martyr de Manhattan a été reconstruit en quelques jours, assez vite en tout cas pour servir des "Big Mac" aux pompiers. Il ne faut pas sous-estimer la capacité de résilience du néolibéralisme.



Un groupe d'enfants dans la forêt d'Arba Minch

hopala / n° 10 mars - juin 2002



Une femme compte son argent sur un étalage de marché

Tant que l'on continuera de se plier au diktat à courte vue de l'économie de marché, des populations entières de par le monde continueront à perdre leurs terres, leurs moyens de subsistance et leurs langues. La tyrannie du capitalisme industriel est telle qu'elle ne laisse aucune place à la diversité. Elle est en train de détruire l'essence même de la vie. Il nous faut réagir sans attendre.

De la même façon que David Crystal voudrait voir plus de "linguistes écologistes", j'aimerais, pour ma part, voir plus d'"écologistes de la culture". On assiste à la désertification du paysage tant physique que culturel : une approche plus globale est donc nécessaire. Le militant écologiste gallois qui refuse de produire de la documentation bilingue se trompe aussi lourdement que le militant des langues qui va manger au Mc Donald's.

Les communautés humaines, ainsi que les écosystèmes, sont des structures fragiles qu'il faut absolument protéger. Nous ne pouvons pas compter sur les grands patrons pour qu'ils utilisent les langues minoritaires, pas plus que nous pouvons compter sur eux pour s'imposer des règles de bonne conduite en matière d'environnement. La valeur de l'argent est la seule qu'ils comprennent. Ce qu'il nous faut, ce sont des mesures en faveur des langues ainsi qu'une réglementation sur l'environnement ayant force de loi. Avant tout, il nous faut commencer à reconstruire l'économie locale et aider les communautés autochtones dans leur lutte pour recouvrer leurs droits sur leurs terres et leur autodétermination. Il ne saurait y avoir décolonisation de nos terres et de nos esprits que lorsque nous aurons tous voix au chapitre. Seule la démocratie est garante de la diversité.

Diversité et travail de terrain obligent, ce texte est le produit d'une traduction collective réalisée dans le cadre du cours de Traductologie de la maîtrise d'Anglais de la Faculté Victor Segalen (U.B.O., Brest). Y ont participé : Justin Aglin Anatole, Alexandra Beaupeil, Gwénola Bescond, Aurélie Billiard, Lénaig Bizouarn, Abdelkader Boudarene, Flora Bouteiller, Patrick Coroller, Sanela Didic, Marie Fabre, Anaïs Gloaguen, Caroline Hélias, Yvette Jaouen, Delphine Lamot, Carole Le Boulch, Virginie Le Gall, Chantal Le Goff, Gwénaëlle Le Goff, Sylvianne Mager, Morgane Manach, Morgane Péricot, Gaëlle Phuez, Angélique Polidori, Sabrina Ratinaud, Erwan Simon, Sandra Verrier.

Mutations

Hervé Bellec

Evit Izabel

Vois-tu, ma chérie, je ne vois absolument aucun inconvénient à ce que tu te mettes au breton, c'est un passe-temps comme un autre, n'est-ce pas, quoique l'expression même "se mettre au breton" comme on dirait "se mettre au régime" a de quoi faire sourire, reconnais-le, mais après tout, rien ne t'en empêche, tu as parfaitement le droit de te distraire comme tu l'entends, ceci dit je préférerais qu'on en parle plus tard, si tu le veux bien, je viens d'avoir une journée harassante, le directeur régional est venu nous exposer les stratégies commerciales pour le lancement de la nouvelle gamme et j'ai une tête comme ça, ce soir. Tu n'aurais pas vu mes chaussons, par hasard ?

Oui, bien sûr que je t'écoute. Tu as raison, il me semble tout à fait légitime de s'intéresser à sa culture, aux traditions locales bien qu'à mon avis - c'est un jugement personnel, ne le prends pas mal - il y ait aujourd'hui d'autres priorités mais passons, j'ai une faim de loup. Dis-moi, c'est quoi ce qu'on entend, là ? Tu n'as rien de plus gai à mettre ? On dirait une corne de brume enrhumée. Non, je plaisantais, tu me connais. Je n'ai rien contre la musique bretonne, bien au contraire, à condition toutefois, nous sommes bien d'accord, que ça reste dans le domaine de l'audible. D'ailleurs tu serais surprise de savoir que Didier Squiban est une relation de longue date. Si, je t'assure, je lui ai vendu une très bonne occasion il y a quelques mois, un coupé sport, il en est très content, mais son compère, là, comment s'appelle-t-il déjà, ah oui, Jean-François Quémeneur - pardon ? Yann-Fanch, si tu y tiens, ne me coupe pas la parole, je t'en prie - ce Yann-Fanch, comme tu dis, on se croirait à l'enterrement d'un Mormon. Enfin, les goûts et les couleurs... Tiens, à propos, ça ne sent pas mauvais, ici ! Attends, laisse-moi deviner... Un bœuf aux carottes ou je me trompe ? Sais-tu que tu es une femme merveilleuse ? Ça ne te dérange pas si j'éteins la radio ?

N'empêche que, puisque qu'on est en train de parler de ça, tu m'as mis dans un bel embarras l'autre jour quand Kerdreux est venu boire l'apéro. Je ne sais pas si tu t'en souviens et j'ignore si c'était volontaire ou non mais je t'assure qu'on a flôlé la catastrophe. Vraiment ? Ça ne te dit rien ? Au départ, je pensais que ce n'était qu'un petit bouquin inoffensif, genre roman, que tu avais laissé sur la table du salon, négligemment comme à ton habitude, et puis au moment même où je servais le pastis, je suis tombé sur le titre. Permetts-moi de te dire que j'ai failli me trouver mal. Fort heureusement, j'ai eu le réflexe assez vif de dissimuler la couverture sous l'assiette de cacahuètes parce que Kerdreux, les breizh atao et compagnie, faut plus lui en parler

Après avoir été musicien et bistrotier, Hervé Bellec est aujourd'hui professeur d'histoire-géographie à Brest. Son troisième livre, *Le beurre et l'argent du beurre* vient de paraître aux éditions Blanc-Silex.

depuis que sa femme est partie vivre dans les Monts d'Arrée avec une espèce de druide chevelu qui fait dans la chansonnette et les plantes aromatiques, bref, je peux te garantir qu'on l'a échappé belle, n'oublie pas que Kerdreux est numéro 2 dans l'entreprise, enfin ceci pour te dire sans te vexer que j'aimerais à l'avenir que tu fasses un peu plus attention à ce que tu laisses traîner. D'ailleurs, c'était quoi ce bouquin ? Pardon ? La grammaire de qui ? Roparz Hémon ! Celui qui fricotait avec les Allemands pendant la guerre. Je vois. De mieux en mieux. Non mais est-ce que tu as conscience de ce que tu as fait ? Je lis les journaux, moi aussi, ne me prends pas pour un imbécile, s'il te plaît ! Tu veux me mettre au chômage, hein, c'est ça que tu veux ? Me mettre sur la paille ! Et les enfants avec.

Écoute, je te l'ai déjà dit mille fois, apprendre une langue, fût-elle enracinée dans notre culture, comme tu te plais à le dire si bien, c'est parfait, je dis bravo, et encore une fois je te félicite pour ta détermination mais excuse-moi ma pauvre chérie si tu me vois dans l'obligation de te mettre en face du contexte géopolitique qui est le nôtre. Il me semble fort regrettable que ce formidable processus de mondialisation que connaît notre planète à l'aube du troisième millénaire soit freiné par ce type de... oui, disons-le franchement, n'ayons pas peur des mots, ce type de repli identitaire, parfaitement, tu m'as bien entendu et cesse de m'interrompre tout le temps, s'il te plaît, c'est très désagréable, oui, j'ai bien dit "repli identitaire", et si tu veux bien m'autoriser une petite suggestion, mon trésor, que ça te plaise ou non, je crains que tu ne perdes ton temps. Enfin, sois réaliste, c'est bien gentil tout ça mais on ne peut rien contre la marche du siècle. Rien. Mets-toi bien ça dans le crâne une fois pour toutes.

Quoi ? Comment ça, leurs racines, leur épanouissement ? Ah, pour l'amour du ciel, ne mêle pas les enfants à ce débat, on en a déjà que trop parlé, tu entends ! De plus, il n'y a pas une seule école Diwan ou même bilingue dans un rayon de vingt kilomètres, de ce côté-là, on est tranquille, il est inutile de revenir sur la question. Ils ont déjà assez de mal comme ça avec l'anglais et Dieu sait combien l'anglais est essentiel pour leur avenir, dois-je te le rappeler (au cas où tu te sentirais encore concernée par l'avenir de nos enfants). Si tu savais le nombre de touristes d'outre-Manche qui passent chaque été au garage ! Peut-être un arrière goût de brûlé ton bœuf aux carottes, qu'en penses-tu ? D'habitude, tu le réussis mieux, non ?

S'il te plaît, ne fais pas cette tête, tu sais bien que j'ai horreur de ça. Je te fais remarquer que je garde mon calme, moi, et je te répète que je ne suis pas du tout opposé au développement des cultures minoritaires, d'ailleurs j'ai des relations de tous bords. Je suis ouvert à toutes les sensibilités, tu le sais très bien. Alan Stivell est client au garage depuis des années (Kerdreux lui a offert deux places pour le Rennes-Guingamp, tu parles s'il était heureux !), le petit-fils de Pierre-Jakez Hélias également, et s'ils veulent parler breton entre eux, si toutefois, ceci dit en passant, ils arrivent à se comprendre car tu n'es pas sans savoir qu'il y a trente-six mille dialectes dans ce pays, du trégorrois au cornouaillais une vache n'y retrouverait pas son veau, je suis désolé mais en France, qu'on habite Strasbourg ou Marseille, un chat, c'est un chat, une

bagnole, c'est une bagnole, point final, bref s'ils veulent, passe-moi l'expression, baragouiner ensemble, grand bien leur fasse mais enfin, ma chérie, sois raisonnable, tu es quelqu'un de sensé, pense un peu aux enfants, tu as sans doute mieux à faire, non ? À propos, as-tu appelé madame Lebranchu au sujet des ventes de fleurs en pot pour la kermesse ? Elle est passée me voir au garage cette après-midi pour vérifier son allumage - elle s'imagine encore que je suis mécano - et elle m'a bassiné sur cette foutue kermesse pendant plus d'une heure. Comme si je n'avais que ça à faire ! Mécano, pfff !

Très bien, si tu veux faire un concours de soupe à la grimace, on sera deux - mangez les enfants, ne faites pas attention, Maman a ses nerfs ! J'ose simplement espérer que tu n'as pas oublié, à moins que tu aies la mémoire courte, que c'est moi qui ai eu l'idée de t'offrir le dernier Dan Ar Braz pour la fête des mères. C'est pas vrai, les enfants ? Allons, pense un peu à moi ! À nous ! Si tu crois que ça m'amuse de te voir dilapider l'argent du ménage dans des dictionnaires et des cédéroms qui valent la peau des fesses, de t'entendre réciter par cœur des strophes entières de l'autre poétesse, là, Anjela Duval - Duval, dis-moi, c'est pas un nom breton, ça ? - de te voir du matin au soir devant MON ordinateur taper du Brezhoneg point com et d'accebler à tout bout de champ ces pauvres gosses qui n'y sont pour rien de *da zrebi* et de *da gousket* ou je ne sais quoi - comment ça, vous n'êtes pas encore au lit, vous ? - alors que je me tue au travail pour ramener un salaire décent à la maison. Laisse-moi parler, veux-tu ! J'ai le droit de m'exprimer, je suis chez moi, tu entends ! Chez moi ! Si tu crois que ça m'est agréable de te voir arperter l'appartement comme une... comme une... bref, de te voir radoter du vocabulaire qui ne cesse de gesticuler d'une phrase à l'autre, oui, des mutations comme tu dis - d'ailleurs, excuse-moi mais il n'y a pas que les mots qui mutent dans cette maison, ah, ah ! - et pendant ce temps-là, arrête-moi si je me trompe, on oublie le feu sous la marmite et la viande a un goût de cramé. Parfaitement. Permetts-moi de te dire que le type qui a inventé cette putain de langue devait avoir pour le moins de sérieux troubles mentaux si ce n'est des perversions douteuses, si tu vois ce que je veux dire.

Hein ? Pardon ? Si je ne suis pas heureux, je quoi ? Je n'ai qu'à me faire à bouffer moi-même !

Allons, allons, mon canard, calme-toi, tu ne vas pas te mettre à pleurer, tu sais bien que je ne supporte pas de voir dans un état pareil. Je plaisantais, bien sûr, tu prends la mouche pour un rien, je te taquinai un peu. Ton bœuf aux carottes était excellent, moins bon que la dernière fois, peut-être, encore que... Oui, tu as raison, il est peut-être temps d'aller nous coucher, tu sembles épuisée, la maison, les enfants, je sais ce que c'est. Sais-tu que tu es ravissante dans cet ensemble marin ! Rappelle-toi, je te l'avais offert à l'occasion de Brest 2000, Rozenn Milin portait le même quand elle est venue nous acheter l'été dernier un monospace toutes options. Depuis, c'est devenue une copine, je l'appelle Rozenn, tout simplement. On se dit tu, à la bonne franquette. Vois-tu j'ai des amis bretonnants, moi aussi, et même britophonnes, je t'assure. S'il y a un point sur lequel tu n'as rien à me reprocher, excuse-moi, ma chérie mais c'est bien la tolérance, sur ce point-là, tu me connais. Ravis-

sant, vraiment désirable, j'aime bien ces bretelles fines, là, sur tes épaules, attends, laisse-moi faire, tu as la peau si douce. Mais laisse, je te dis, je ne vais pas te manger !

Pardon ? Tu veux bien répéter, j'ai mal entendu. Un stage ? Tu t'es inscrite à un stage ? Ah, bon. Un stage de six mois ! Bien. Où ça, tu as dit ? Dans les Monts d'Arrée. Tu en es certaine ? Et tu commencerais quand ? Le mois prochain ! Ah, bon. Le mois prochain. Un stage de quoi, si je peux me permettre ?

Bien, très bien, nous en reparlerons demain.

Chroniques de l'air du temps

La version du comble

Danièle Prunnaud

"Plus que la colère (...) Plus que le sanglot..."
Pablo Neruda, cité par Ingrid Betancourt
dans *La rage au cœur*¹

¹ Pocket, déc. 2001

"Anomie : Absence de normes et d'organisation
stable, désarroi qui en résulte chez l'individu."²

² Trésors de la langue
française, Éd. CNRS,
1974

Mon père n'est plus. Achevée, bouclée, on dit, sa vie.

Puis, quelques semaines après, est mort mon père symbolique.

L'un qui détourne.

Et celui, irritant de nous confronter au réel, qui assume la connaissance ; il ôte, tenace, ces lambeaux de masques que nous aimerions titiller en évitant les vrais affrontements et le risque de solitude.

La même époustouflante intelligence ; dans un usage différent.
Un deuil *dévastateur*.

Recul. Chambre carrelée et claire, d'où l'on aperçoit de hauts chênes à travers la porte-fenêtre ; un censeur, au rapport, tranche : "Vous ne vous entendez pas, c'est manifeste..."

Elle reste sans voix. Que répondre à un constat aussi sommaire, et hélas probablement vrai.

Le vieillard acquiesce, sans un mot, s'adossant au fauteuil. Tout est dit.

À un autre fragment de là, j'ai été stoppée net par une odeur inattendue de cyprès et d'épis. Une odeur de bord de champ, l'été ; souvenir d'une halte peut-être dans le cours d'un voyage. Pour ne pas perdre pied, je cherchai à me remémorer leur nom de céréales. Trop lâches épis pour du blé ; ni du seigle ; ces épis pendant : ce doit être de l'orge. Après seulement j'ai pu penser à toi. D'immenses étendues d'une mer brûlée. Un pique-nique à l'ombre de cyprès, dans la suffocation de fin juin en Vieille Castille, avant la moisson. J'ouvrais les gros bourgeons fendus des coquelicots, dépliant leurs pétales soyeux et pourpres.

Arrivée en vacances ; après dîner tu laissais dans cette maison retrouvée

la mère, la sœur, la femme, la fille ; tu parlais marcher seul, en silence, bras croisés dans le dos, observant les façades, les vignes, le lointain, de tes gros yeux noirs. J'accourais, tirais la manche, prenais ta main ; je ne sais plus qui, de nous deux, pointait du doigt le ciel ; tu me nommais les étoiles.

D'autres dimanches, c'étaient tous trois que nous allions par des sentiers à mi-côteaux, œufs de salamandre, têtards ; tu désignais les schistes, les grans et les grès, maman se lançant dans un discours sur les roches métamorphiques.

Il y avait au printemps des iris d'eau, en automne des lapins entre les cistes ; les cailloux roulaient dans les chemins. On s'arrêtait devant un scarabée reculant, pattes arrière sur sa volumineuse boule ocrée. Je trouvais aux choses presque inertes des ressources insoupçonnées.

On ne s'entendrait pas ?

Ces deux qui marchaient sur la route le soir ; ces trois par les collines ; en halte au bord d'un champ, étaient-ce donc d'autres que nous ?

M'as-tu seulement tolérée, tant d'années ?

Au seuil de la mort – elle ac...court, lui do...nnant la main, tend...re, inqui...ète – il fulmine en silence, dardant ses yeux. Pas un mot. Il ne veut pas s'en aller seul.

Je nage, je nage, me hisse sur le bord de la piscine. On dirait que cette marge de pierre claire c'est un champ. C'est, père symbolique, par d'autres champs que tu me sors de l'eau ; non pas un jeu de mots ; un champ : si juste image ; comme habitus, qui, sans aller jusqu'au latin ressemble à une habitude habitée avouant ses hiatus !

La tendresse avec laquelle certains parlent de toi, me fait du bien... Pierre Bourdieu "était le sociologue, ou le philosophe (...) le plus cité dans le monde (7000 pages sur le Web !), on allait jusqu'à le comparer à Freud ou à Marx – ce dont il eût souri – pour avoir fait dans la sociologie une "révolution" comparable à la leur." (Robert Maggiori, journaliste). Mais combien d'ennemis, aussi... On apprend ta disparition. Je téléphone aux radios, et aux chaînes, pour connaître les horaires des hommages attendus. À TF1 on répond sans états d'âme :

"Monsieur Bourdieu ?" (déjà le "Monsieur", d'une "distinction" particulière), "vous savez, il n'aimait pas les média ; non, nous n'envisageons rien." Le ton est sec, suffisant.

Quel traitement mesquin, aberrant. Quel aveu de la terreur que les dévoilements que tu opères, inspirent. Tu "n'existes" pas. Par cette opération magique on espère passer à travers.

N'avait-on pas depuis quelques années d'ailleurs inventé la formule : "le-cas-Bourdieu" pour mieux t'envelopper d'opprobre, du genre "ne pas toucher" sauf à ne plus faire partie de l'intelligentsia à la mode !

Et je comprends mieux quand tu commences à être abscons, quand tu t'entoures de périphrases et de digressions – tant de précautions. Tu déploies sans ellipse ton raisonnement, il n'y manque pas une racine carrée ni tous les filets ruisselants d'eau et brillants des poissons amassés par l'expérience des savants antérieurs qui t'ont porté. Je suis émue de sentir – ce qui rend ton raisonnement un peu lourd – cette crainte de tes détracteurs à l'affût ; et tu sais qu'ils vont encore se multiplier, mais tu avances. Tu sais que ce que tu dis ne peut que déplaire. Quand tu écris *La domination masculine*, dans le même temps tu te mets les féministes à dos ; un comble !

Pire, tu t'auto-analyses en tant que sociologue, donnant toutes armes pour te battre.

Tu as peut-être oublié quelque chose, c'est de nous prévenir que pour lire tes textes il faut avoir une capacité respiratoire hors du commun : lire un paragraphe de toi, c'est le déclamer tout entier, tenir la longueur, avoir de l'endurance.

Tes phrases parfois s'alambiquent, emplies à la fois de réminiscences subtiles, et des mots précis ou précisément inventés et justifiés, nécessaires à ton raisonnement, dans l'enchaînement rigoureux où t'entraîne la démonstration, à la manière complète dont Proust, que tu admirais, tenait en même temps les dizaines de fils d'un complexe écheveau.

On entre dans cette apparence d'inintelligibilité (on ne connaît ni le grec, ni tel auteur que tu cites), on va perdre le fil, mais non, en parallèle tu donnes et le surf et la vague, on te suit encore, on renoue, on exulte : on est amené au bandeau qui nous aveuglait. Et tu ajoutes (est-ce de l'humour ?) qu'il n'est pas suffisant de comprendre pour être délivrés !...

Toi qui bouleverses notre analyse du monde, pointant les marchés symboliques, tu nous donnes à découvrir ce jeu où ne pas être dupes demande une ascèse et une relation de rivaux chatoyants, difficile, l'apprentissage d'une autre forme vivifiée de la démocratie.

Comme le soi-disant "trop" médiatique Bové, tu dis aussi trop tôt des choses vraies. Détesté de celles et ceux dont tu relativises les espoirs, tu recontres douloureusement les enjeux :

"Il est encore temps de secouer les gouvernements sociaux-démocrates, pour lesquels les intellectuels ont les yeux de Chimène, surtout quand ils en reçoivent des avantages sociaux de toutes sortes..."

"Nous sommes confrontés à une politique de mondialisation. (Je dis bien une "politique de mondialisation", je ne parle pas de "mondialisation" comme



Illustration,
Annabelle Lehre

s'il s'agissait d'un processus naturel.) (...) c'est déjà tout un travail de recherche qui est nécessaire pour la découvrir (...) La question étant de savoir si ceux qui anticipent à partir de leur savoir scientifique les conséquences funestes de cette politique peuvent et doivent rester silencieux. (...)»

"Le chercheur n'a pas le choix : s'il a la conviction qu'il y a une corrélation entre les politiques néolibérales et les taux de délinquance, une corrélation entre les politiques néolibérales et les taux de criminalité, une corrélation entre les politiques néolibérales et tous les signes de ce que Durkheim aurait appelé l'anomie, comment pourrait-il ne pas le dire ? (...) Il faut appeler les choses par leur nom."

Mais "Le mouvement de résistance à la politique néolibérale est globalement très faible, et il est affaibli par ses divisions : c'est un moteur qui dépense 80% de son énergie en chaleur, c'est-à-dire sous forme de tensions, de frictions, de conflits..." Pierre Bourdieu.³

Tu es imparfait d'être si intellectuellement honnête : "Les bourdieusiens ne disent pas comment on passera la journée..." (J.-C. Cambadélis, député).

C'est dans cette tension – de nous aussi qui allons mourir – en cela, que tu es aimable.

Imaginons que tu m'entendes ; respectueuse, je viendrais te parler du pays :

"... Enta ha bèro, que cau ? Sabé-s facha
Se sab facha-s, même un pèc qu'en hara."

Victor Maumen

Pour faire des vers, que faut-il ? Savoir se fâcher
S'il sait se fâcher, même un sot en fera.

Vois aussi comme ces peuples se répondent : là, dans un village pyrénéen cette vieille femme dévote dit à son curé médusé : "Ath darrèr deth clòt arreu" (après, il n'y a rien), et ici un jeune homme :

"Deus ar bed-mañ 'chomo netra
'Blamour da se am eus joa !"

Dans ce monde-ci ne restera plus rien
C'est pour cela que je suis heureux.

Toi qui est de la génération qui a vu s'éradiquer le béarnais, cette langue subtile que Montaigne trouvait plus riche et expressive que le français, me dirais-tu pourquoi à St-Engrâce on écluse plus que de raison, pourquoi les jeunes gens font des courses poursuites, la nuit, à reculons dans les départementales escarpées, au macadam troué ; on y compte "un suicidé par famille, les femmes se noient, les hommes se pendent" ; j'entends la mère d'Emmanuel murmurer : "Qu'opposer, individuellement, à un irrespect collectif ?"

Te parlerai-je de la Colombie, d'Ingrid qu'"on" a enlevée à quelques semaines d'un scrutin présidentiel. Les dépêches des agences de presse occidentales recopient machinalement la désinformation : "Elle n'avait, dans les sondages, que 2% d'intention de vote". C'est ce qu'on disait aussi en 1998

avant son score inouï au Sénat.

Au Brésil, Celso Daniel, maire de San Andre, près de Sao Paulo a été kidnappé le 21 janvier et assassiné. Il œuvrait pour la participation citoyenne dans la gestion publique, et se représentait aux élections. En un an, c'est le deuxième maire progressiste supprimé.

Ce matin, guettant de voir si les nuages allaient enfin se dissiper, ne sachant si je pourrais aller tailler des pommiers à Ricc, il y a eu, après le café pris, 6h58 sur Radio Neptune, un air.

Écoutant démarrer ce morceau, transfigurée sans transition par l'atmosphère qu'impulsent les harmonies et les timbres de ce jazz désuet, je ferme les yeux, accoudée mollement au dossier de la chaise à côté. Ma bouche, alanguie, va s'entrouvrir... ! Je te revois, amaigri, t'endormant, bouche ouverte... Cette peau si fine, qui va de l'aile du nez à la mâchoire inférieure, c'est elle qui a dû céder la première, devenue cassante comme du parchemin. Le bourrelet durci de la lèvre a duré davantage, puis ça a dû casser, quelque part au menton, aussi sous la narine translucide.

Je t'en veux d'être mort, de m'avoir trop promis ; et combien tu me haïssais, déclinant, de me voir te survivre et même, m'épanouissant de ton emprise qui – les côtes aussi claquent, il n'y a plus de chair entre, la vermine sans doute – se fissurait par pans entiers. Je suis là, sous la terre, te tenant compagnie, me réchauffant à tes os froids, comme toujours. Et toi, indifférent, apeuré, versatile.

Remerciements
à Georgette Cassagne,
militante associative et
à Patricia Heimiger-
Casteret, Maître de
Conférences
à l'Université de Pau et
des Pays de l'Adour

³ Inédit publié par
Le Monde
Diplomatique
de Février 2002

⁴ Denez Prigent, extrait
de "E trou ar gêr" du
CD Me 'Zalc'h Ennon
Ur Fulemn Aour

Ci-contre : *Garde à l'ham*, (eçon), 1994, Catherine Denis, 80 x 94,5 cm

Page de droite, en haut : *I laid beau*, Rennes, 1990, Catherine Denis, collection de Lan Hu (Chine), 63,5 x 94,5 cm

Page de droite, en bas : *Au loin son*, Rennes, 1991, Catherine Denis, 48 x 54,5 cm

Expositions et réalisations :

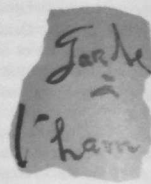
Nov-déc. 2001 : "Contrepoint", exposition avec Maya Mémín à la galerie Ségalen, Saint Malo
 Mai 2001 : "Du caractère à la lettre". Exposition personnelle au Palais des Congrès de Loudéac dans le cadre de la Fête du Livre
 Décembre 2000 : Exposition internationale de calligraphie chinoise au Musée National des Beaux-Arts de Taichung, à Taïwan
 Octobre 2000 : "Traits et autres". Exposition personnelle au Théâtre des Sources de Fontenay-aux-Roses (Paris)
 Juin 2000 : Exposition personnelle au Théâtre de Vire en Normandie
 Août 1999 : Exposition internationale de calligraphie chinoise à la Galerie Nationale Meishuguan à Shanghai
 Mars 1999 : Exposition de calligraphies chinoises accompagnant le spectacle de la Malle-Théâtre "Tao, pêcheur de lune" au Musée des Beaux-Arts de Tourcoing
 Mai 1998 : Exposition personnelle au Château Jean de Beaumanoir en Evran (Bretagne)
 Janvier 1997 : Exposition personnelle à la M.J.C. Le Grand Cordel à Rennes
 Juillet 1996 : Exposition personnelle au Château d'Harcourt (Normandie)
 Octobre 1995 : Exposition internationale de calligraphie chinoise contemporaine en Chine (Hangzhou)
 Août 1995 : Exposition internationale de calligraphie chinoise au Japon (Tokyo), Catalogue

Ouvres éditées :

- *Zhongguo shufa*, Pékin, octobre 1989 (revue mensuelle de calligraphie)
 - *Césure*, premier numéro d'une collection de livrets d'artistes éditée par la galerie Ombre et Lumière à Rennes, printemps 1994
 - *L'atelier vivant*, par Daniel Lacomme, éditions Bordas, Paris, décembre 1995
 - *Approche sémiotique de Maurice Blanchot*, par Wang Lunyue, éditions L'Harmattan, 1998
 - *Passage d'encre*, revue internationale de littérature, Paris, décembre 1998
 - *Treize poèmes*, de José Angel Valente, éditions Dana, 2001

Catherine Denis, 6 rue de la Parcheminerie,
35000 Rennes - tél. 02 99 79 09 02

Catherine Denis



À l'origine était le son.

J'écoutais les notes qui s'échappaient du piano, je les savais appartenant à une mesure, un morceau, mais chacune d'elle se révélait à moi comme une vie entière. Quand je jouais moi-même ces notes, toutes ces vies renouvelées m'amenaient à une perception existentielle, profonde et lointaine. Et lorsque les notes me parvenaient alors que j'étais à l'étage, dans ma chambre, à rêver ou à étudier, elles me faisaient percevoir l'espace du silence qui les recevait.

À l'origine étaient donc le son et le silence.

Silence d'avant le début, d'après la fin et consécutif des césures exigées par le morceau, ou d'événements extérieurs s'installant dans le temps d'exécution par un effet de rupture. Ecoute des notes, écoute du silence. Tout n'était que musique et en cela j'étais.

Lorsque bien des années plus tard, je pris le pinceau chinois pour tracer mes premiers traits calligraphiques, je retrouvai cette succession similaire de "pleins" et de "vides", et la sensation d'"être" qu'elle me procurait.

Trois années d'étude à l'École Nationale des Beaux-Arts de Hangzhou, en Chine continentale, ne m'ont pas rendue chinoise...! Elles m'ont permis de retrouver ce que la musique avait fait naître et grandir en moi : la perception du Temps, et le fait d'"être" grâce à elle.

Apprendre la calligraphie chinoise, c'est d'abord copier des modèles (œuvres des grands maîtres des dynasties passées) : déchiffrer ces derniers, construire trait par trait le caractère, reproduire l'agencement proposé des caractères. Grande similitude, n'est-ce pas, avec l'étude de la pratique musicale ? Et de la même façon que l'on peut rester interprète de morceaux composés par d'autres, en calligraphie chinoise, il est possible de copier, sans ressentir le besoin de créer une œuvre nouvelle.

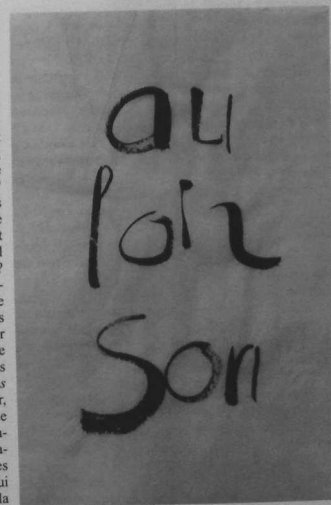
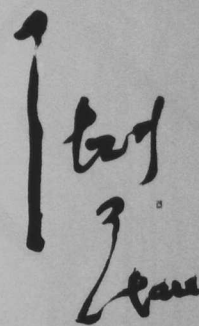
Je dois avouer que pour ma part, dès la fin de ma deuxième année d'étude, il me fut tentant de m'aventurer au-delà des modèles proposés. Je ne savais pas ce qui m'attendait, mais je sentais qu'il me fallait "sortir quelque chose de moi-même". Je restais sur la

trame du caractère chinois, certes, mais cherchais à y mettre mon propre rythme, ma propre respiration, à faire apparaître mes propres rapports de traits.

En troisième et dernière année, je fus sur le point de tout abandonner. Je ne comprenais plus pourquoi je passais tant de temps à copier les œuvres des grands maîtres de la calligraphie chinoise, et à créer dans une langue qui n'était pas la mienne. Je me sentais étrangère à mon œuvre. Il me fallait arriver à l'écriture au pinceau de la langue qui m'avait formée, et avec laquelle je n'avais jusque là de relation que sur un plan sonore, en la parlant et la chantant.

Timbre de la voix, noir de l'écriture.

Si le caractère chinois est une entité sémantique, sonore et graphique, la lettre alphabétique n'est devenue qu'une "réduction de signe" à la simple fonction de décalque de la parole. La calligraphie latine, par l'enluminure et les entrelacs, n'aurait-elle pas cherché à apporter une compensation colorée et sophistiquée à une telle simplicité formelle ? "Regarde comme tes lettres occidentales sont pauvres face à nos caractères chinois", me disait Zhu Suizhi, professeur aux Beaux-Arts et remarquable calligraphe (il fut le secrétaire particulier du grand calligraphe Sha Menghai, décédé en octobre 1992). Je l'avais invité à venir voir mes premiers travaux d'écriture au pinceau de textes en français. Son regard et ses commentaires m'importaient beaucoup. Mais je dois avouer que cette réflexion-là m'avait franchement agacée ! Comment lui, le "Maître des Signes", qui connaissait parfaitement les cinq genres calligraphiques (sigillaire, chancellerie, régulière, semi-cursive et cursive) et savait rendre la forme cursive des caractères si présente, alors que réduite à une simplification formelle extrême, ne retrouvait-il pas dans mes "simples" lettres construisant des mots dont il ne pouvait pas comprendre le sens, des traits propres à la calligraphie chinoise, et ne se manifestait-il que par ce qui pouvait paraître être de l'ordre d'un ethnocentrisme culturel réducteur ? Mais que voulais-je lui montrer au juste ? Que j'étais capable d'"écrire du français en calligraphie chinoise" ? Cela n'avait aucun sens. Il n'y a de calligraphie chinoise que parce qu'il y a des caractères chinois. Mon professeur restait cependant à regarder les calligraphies accrochées aux murs : des textes de Léo Ferré et les premiers vers d'un poème écrit dans ma vingtième année ("*Passe mais ne repasse, le temps s'enfuit*"). Il s'arrêta longuement devant ce dernier, pour me dire finalement : "Si, continue dans cette voie, mais n'abandonne pas la pratique de la calligraphie chinoise". Je regardais à nouveau seule mon travail et compris qu'il n'était, pour la plupart des tableaux, que le résultat d'un débordement gestuel qui n'apportait aucune qualité plastique en référence à la



Détail du caractère "cheval", 1990, Catherine Denis, 50 x 46 cm



calligraphie chinoise, débordement que j'expliquais d'une part par l'excitation que j'avais eue à faire "vivre" des mots écrits en français et, d'autre part, par ma connaissance insuffisante de la calligraphie chinoise. Seul ce petit tableau qui avait su retenir le regard de mon professeur offrait une écriture qui ne se voulait pas une "cursive à la chinoise". La succession verticale des mots, leur mise en place dans l'espace choisi, la force des traits, oui, tout cela avait sans aucun doute une qualité proche de l'expression esthétique de la calligraphie chinoise : exprimer force et détermination, avec discrétion !

Écrire les mots en français, et non les caractères chinois, en continuant à vivre ce qui m'a toujours fascinée dans la calligraphie chinoise : le temps de l'écriture ; qu'elle soit lente ou rapide, elle absorbe tout sur son passage. L'écriture est simple mais pleine. Elle ne cherche pas le Beau, elle cherche à être pleinement, qu'importe l'épaisseur du trait. Je n'ai jamais voulu quitter ces précieux outils que sont l'encre, le pinceau et le papier chinois, j'ai encore tant à faire avec eux.

En juillet 1989, je rentrai en France, quittai Paris pour m'installer en Bretagne.

Mes premiers tableaux furent des caractères chinois réalisés intégralement, puis disloqués : il me fallait saisir chaque trait du caractère pour en faire à lui seul une œuvre entière. Quelques années plus tard, en 97, j'allai saisir des "fragments de vide et de plein", au rythme cohérent. Parallèlement à cela, je continuai ce que j'avais amorcé en Chine, dans l'écriture en fran-

çais. Contrairement à Degottex³ et Dotremont⁴, je ne cherche pas l'illisible. Ce qui m'importe, c'est de faire vivre le mot autrement qu'en l'utilisant comme vecteur de message, lui donner une présence autre.

J'ai commencé par écrire des phrases, chaque phrase devenant une œuvre plastique déterminée par l'espace qu'elle occupe, le rythme qui la dynamise, donné par les traits qui la forment, à l'épaisseur changeante et au noir instable.

Puis, j'ai cherché à saisir quelques mots seulement, les excluant de tout contexte et leur attribuant une parfaite autonomie plastique. Progressivement, je me suis approchée du mot, par amour de son sens (*Toi*) ou par respect de son rôle dans la phrase (*Eti*), souhaitant là aussi le faire vivre plastiquement de façon que l'on puisse oublier son sens en le regardant.

J'en arrivai à m'intéresser de plus en plus à la lettre même, pour la parcourir dans son expression monumentale, prenant comme outil d'écriture un pinceau chinois de presque un mètre. Comparé à certains caractères chinois, le tracé en est simple, mais je voulais en donner la richesse formelle : arrêts sur image qui laissent apparaître les rapports des traits, l'absence d'encre, la verticalité sereine, la courbe chaleureuse, l'espace entre les lettres. Ces lettres, je les ai créées pour elles-mêmes. Mises ensemble (comme ce fut le cas au Château d'Harcourt en Normandie), elles constituent un espace dynamique qui annonce l'émergence du mot.

Mon travail de création a toujours été accompa-

Trois verticalités (détail), Catherine Denis, encre, papier (blanc) et pinceau chinois, 95 x 141,5 cm (x3)

gné d'une pratique, la plus régulière possible, de la calligraphie chinoise. Les gammes calligraphiques (comparables aux gammes du pianiste) sont devenues plus qu'un simple "exercice d'entretien". Progressivement, j'y ai vu à la fois des mesures du temps et l'apparition de la couleur dans mon travail. L'effacement provoqué par l'alignement lent et régulier des traits, sur le papier journal, laisse apparaître des détails lettristes. Isolement du sens, enchantement de la couleur, paysages toujours différents d'une planche à l'autre. En 1994, j'ai commencé à les collectionner. Lorsque le Grand Cordel m'a invitée à exposer, j'ai proposé une ré-écriture à partir des mes gammes calligraphiques : "partition de musique", que j'allais structurer en jouant d'un paradoxe calligraphique : les traits composant les deux conjonctions de coordination, ET et OÙ, ne seraient pas réalisés d'un geste unique, comme le sont les gammes, mais à partir d'une re-composition du trait, par juxtaposition de ces gammes.

Depuis 1998, je m'intéresse plus particulièrement à ce geste, si simple et si terrible, de dresser sur papier chinois et papier journal, un trait vertical, "entre Ciel et Terre", comme se dresse l'être humain. Un trait vertical ou presque vertical, continu ou fracturé. Fragilité de l'humain. Le trait mesuré par une attaque, un développement et une conclusion, a fait place tout dernièrement à quelques "griffes" apposées au peigne de bambou sur les gravures de Maya Mémin (exposition Contrepoint, à la galerie Ségalen à Saint-Malo, en novembre-décembre 2001).

Le signe d'écriture n'apparaît plus, mais il est là, prêt à émerger.

Notes :

¹ "Je ne marche pas dans les pas des Anciens et c'est justement cela qui me réjouit tant", disait Su Dingpo, dans *L'ami qui venait de l'An Mil*, Claude Roy aux éd. Gallimard, L'un et L'autre.

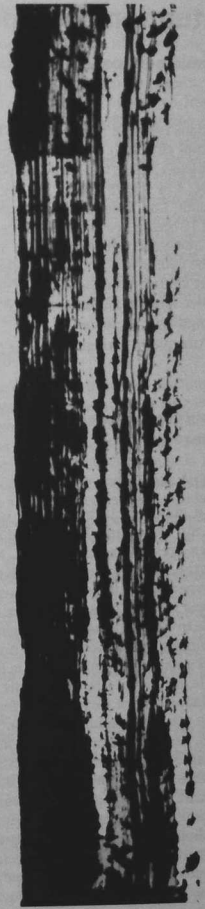
² Dite également "écriture des fonctionnaires".

³ Peintre français né en 1918 (cf. Jean Frémont, *Degottex*, éditions du Regard, 1986).

⁴ Écrivain belge né en 1922.

⁵ Il s'agit, pour être franche, d'une tapette à moustique, achetée à Suzhou en 1999 ! J'y avais vu un magnifique outil d'écriture, et je ne m'étais pas trompée.

⁶ S'il apparaît encore dans mon travail sur plexiglass, c'est par l'absence des traits qui ont été évidés, la transparence du matériau agissant alors mystérieusement sur l'absence de la lettre.



Situation de la poésie en langue bretonne

Première étape

Sans renoncer à publier, dans la succession des numéros, et au gré des coups de cœur, des poèmes en breton, avec ou sans traduction, il nous a paru nécessaire de permettre aux lecteurs de *hopala !* de se faire une idée plus précise de la situation actuelle de la poésie de langue bretonne. Les quatre poètes qui ont accepté de jouer le jeu avec nous : Alan Botrel, Annaïg Renault, Lan Tangi et Bernez Tangi ont tous en commun d'être biphones, soit qu'ils aient reçu le breton comme langue première d'expression, soit qu'ils l'aient choisie comme telle. Les quelques pages qui suivent n'épuisent pas le sujet, tant s'en faut, et d'autres écrivains de même nature, avec d'autres poètes, devront continuer à attester la vitalité de ce précieux et singulier héritage linguistique qui est le nôtre. Ceci est donc une première étape. Un prochain dossier sera par ailleurs consacré à la vitalité de la poésie de langue galloise, autre héritage de la singularité bretonne.

Aux quatre écrivains, *hopala !* a posé quelques questions délibérément "naïves".

1 Pourquoi écrire en breton aujourd'hui ?

Alan Botrel

Le choix de la langue est non-réfléchi. Cela me vient ainsi. Le besoin d'écrire apparaît en breton, pas en français. Mais il vrai qu'écrire en breton, c'est contribuer au développement de la langue. C'est aussi un choix qui peut sembler paradoxal : l'écrivain en breton se trouve en situation de diglossie et non de bilinguisme : même si le breton est sa langue première, même si c'est la langue de sa famille, de son métier, de ses amis... la société dans laquelle il vit s'exprime en français... De là peut venir une certaine "douleur" à écrire en breton. Le breton peut n'être pas aussi souple, car employé moins fréquemment dans tous les domaines. L'écrivain breton est donc un animal bizarre qui accepte une plus grande difficulté, soit pour défendre sa langue (très souvent choisie et non première), participer à sa "résurrection", soit parce que cela lui vient ainsi, soit les deux. C'est quelqu'un qui, de plus, ne peut rêver de "notoriété"...

Annaïg Renault

Entre autres motivations au fait d'écrire en breton, je ne peux faire l'impasse sur les raisons militantes qui m'ont poussée à prendre la plume dans cette langue. Mais aujourd'hui, si, en tant que lectrice, je dois convenir qu'écrire en breton participe d'une démarche politique au sens large, l'acte de création ne prend plus cela en compte. La langue bretonne est devenue le truchement de ma parole. L'écriture vient, sans raisonnement, utilisant le breton comme la terre triturée par le potier... Et puis, ce travail en breton, c'est aussi l'envie d'une autre écriture que celle pratiquée en français depuis la petite enfance, à laquelle je demeure fidèle sans publier pour autant. Le breton, c'est, pour moi, un laboratoire pour une autre expression de la pensée, du ressenti. Expression offerte par mes parents mais que j'ai dû m'approprier. L'écriture en breton, c'est une autre fenêtre ouverte sur le monde, c'est la découverte perpétuellement étonnante d'une autre couleur, d'une autre musique... C'est le lieu d'exil qui m'oblige à voir le monde autrement.

Lan Tangi

Pour Lan Tangi, la question "pourquoi écrivez-vous en breton ?" n'est pas une bonne question. "À quoi sert en effet d'argumenter alors que la réponse est évidente. On ne demande pas à un Français pourquoi il écrit en français ou à un Albanais, un Marocain ou un Russe pourquoi ils écrivent dans leur langue. Si cette question à priori dénuée de sens est si souvent posée, c'est peut-être qu'elle recèle un sens caché. Ne chercherait-on pas à suggérer : si vous écriviez en français, vous toucheriez davantage de lecteurs. Si c'était cela, il vaudrait mieux écrire en anglais, le nombre de lecteurs serait bien plus vaste. Par contre, il serait peut-être intéressant de demander à certains étrangers pourquoi ils choisissent d'écrire en français. S'agit-il d'une allégeance idéologique aux valeurs républicaines censées s'incarner dans la langue ? La question sous-tendue pourrait être aussi : cela relève-t-il d'un choix politique ? À l'inverse de ceux qui choisissent d'écrire en français alors que ce n'est pas leur langue maternelle, la réponse est : oui, bien évidemment. Donner la possibilité aux bretonnants d'utiliser leur langue dans leur vie publique autant que privée est une préoccupation. Mais ce n'est pas la raison principale. J'écris en breton parce que le breton est ma langue maternelle et que je suis un écrivain de langue bretonne.

2 Y a-t-il une expressivité et une musicalité propre à la langue bretonne ?

Alan Botrel

Une poésie bretonne ? D'expression bretonne ? Peut-être, mais du seul fait qu'elle est en breton... Une grande poésie ? Il y a déjà quelques "grands" poèmes en breton, ce qui donne la réponse, à condition que la langue perdure, et que des poètes l'emploient !

Annaïg Renault

L'outil sonore du breton n'est bien sûr pas indifférent au choix d'écrire dans cette langue. Quelques mots discrets qui résonnent, qui viennent et reviennent à l'esprit, se frayent finalement un chemin jusqu'au poème... La limite entre le poème et la musique est souvent indiscernable. Comme dans toutes les langues accentuées. Lorsque je lis certains auteurs, il me semble évident que sens du mot et musique de la langue sont intimement tissés ; que les rimes internes traditionnelles dont usent encore certains poètes comme Alan Botrel servent le texte, structurent son propos. Le travail sur le son dépasse largement le jeu conventionnel.

Lan Tangi

Il y a une musicalité propre et une singularité de la richesse expressive de la langue bretonne comme dans toute langue. La souplesse de la langue bretonne peut faciliter une tendance à jouer des assonances comme la tradition de la poésie savante (rimes internes) l'atteste. De là à dire que ces aspects produisent une poésie bretonne et peuvent étayer une grande poésie, je n'en sais rien. Je ne pense pas que ce soit le génie propre d'une langue qui fait la poésie mais plutôt la puissance personnelle de ceux qui s'expriment dans cette langue. Dire que l'allemand est guttural et sied aux hymnes militaires, que l'italien, musical, convient aux livrets d'opéras, c'est un terrain sur lequel je ne m'engagerai pas.

3 La poésie de langue bretonne est-elle faite pour être déclamée, lue publiquement ou est-elle une question de tête-à-tête entre le lecteur et le poète ?

Alan Botrel

Le poème lu à haute voix peut aussi être une affaire privée. Silencieux ou dit, cela peut

dépendre du poème. Les miens, je pense – j'espère – qu'ils passent bien, dits à haute voix

Annaïg Renault

Il me paraît impossible d'affirmer que la poésie de langue bretonne serait mieux servie par une lecture silencieuse que par une à haute voix. L'une comme l'autre sont indispensables. La lecture en public donne le "la", le son, l'atmosphère mais peut masquer un sens plus intime. Elle peut séduire sans réussir à tout donner. Il est des textes... sur lesquels la lecture à haute voix ne fait qu'ouvrir une porte. De l'esthétique sonore comme leurre ou comme évitement...

Lan Tangi

Difficile encore de faire sur ce point une distinction entre poésie de différentes langues. La poésie à ses débuts était faite pour être déclamée et je crois qu'aujourd'hui c'est toujours ce qui lui convient le mieux. Mais je n'irai pas jusqu'à suivre ceux qui maintiennent qu'elle est uniquement faite pour être entendue. Avoir un poème entre les mains et pouvoir le lire et le relire, en évaluer tous les niveaux en toute intimité est une expérience également agréable...

4 Comment sortir de la marginalité la poésie en général, la poésie bretonne en particulier ?

Alan Botrel

Depuis trois ans, à Rennes 2, sont organisées des lectures publiques qui attirent du monde (jusqu'à 150 personnes). Des poèmes sont lus dans les langues enseignées, dont le breton. C'est moi qui suis chargé de lire les poèmes en breton, avec leur traduction. Les gens sont en général surpris à la fois qu'il y ait des poèmes en breton, et par la sonorité de la langue.

Annaïg Renault

La poésie connaît un statut très marginal dans l'hexagone, comme toute littérature de qualité. On peut le regretter... Cela n'arrêtera jamais la plume du poète. L'acte d'écrire le dépasse, le met debout, lui donne vie... Quand il écrit, il ne songe pas au nombre d'exemplaires qu'il vendra. Ce n'est pas là son propos. En quelque langue que ce soit. Le fait d'écrire en breton est une occasion d'échanges. Nombreux sont en effet les auteurs invités à traduire d'une autre langue en breton, et vice-versa. Relativement nombreux sont-ils aussi à être invités à des rencontres avec des poètes d'autres pays. Pourquoi ne pas imaginer des journées avec les auteurs gallois ou corniques – sur le modèle de ce qui se fait entre Écossais et Irlandais ? Il existe déjà en Bretagne des soirées proposant des lectures de poètes d'expressions française et bretonne. C'est un début...

Lan Tangi

Il est vrai qu'en France, la poésie est confinée à un stade subalterne. Je laisse le soin à d'autres d'en analyser les raisons. Peut-être est-ce là encore une retombée néfaste du système éducatif français. Si la poésie est peu prisée en Bretagne, c'est tout simplement que les Bretons ont subi ce même moule éducatif. Il n'y a pas encore si longtemps, les habitants des campagnes éprouvaient du plaisir à écouter et à composer des chansons dont la force poétique est indéniable. La poésie, sujet d'étude à l'école, est devenue un domaine réservé à l'élite. Dans d'autres pays, comme au Pays de Galles, en Euskadi, on peut voir des ouvriers ou des paysans se mesurant à des joutes poétiques oratoires pour le plus grand plaisir du public. Sans parler de nombreux pays d'Afrique ou d'Orient où des mendiants récitent des pans entiers d'œuvres de poètes respectés dans leurs sociétés. Comme l'était le poète dans l'ancienne société celtique. Que faire pour sortir la poésie de son

confinement ? Peut-être comme cela se fait dans les îles britanniques ou en Amérique du Nord : la réciter en public dans les bars et les clubs. Ce n'est pas les lieux qui manquent maintenant en Bretagne où ce type d'activité pourrait faire sortir la poésie des livres. Une idée originale entre autres, vue en Catalogne : l'opération "Poésie pour Salle d'attente". Imprimer des petits dépliants avec des poèmes en catalan et les expédier à tous les médecins du pays pour être mis dans leurs salles d'attente. Succès de l'opération auprès des patients. Cela marcherait-il avec les Bretons ?... Un poème avant d'affronter le médecin, au lieu des inévitables Marie-Claire ou Valeurs Actuelles. Je suis, quant à moi, prêt à me joindre à ceux qui voudraient y réfléchir.

5 Une plus grande diffusion de la traduction n'aiderait-elle pas au rayonnement de la poésie bretonne ?

Alan Botrel

Traduire, bien sûr, est la première chose. Et lire en public (bien annoncées, ces lectures attirent plus de monde qu'on ne pourrait croire). Quant à la vitalité de la langue... Wait and see.

Lan Tangi

Quand des Bretons non-bretonnants déploieraient ne pas pouvoir lire mes poèmes et me conseillaient de les traduire en français, je leur répondais, il y a quelques années, qu'il n'en était pas question : à eux d'apprendre le breton pour pouvoir le lire. Ma position est peut-être moins rigide maintenant, je ne suis plus hostile à une traduction en français, tout comme en anglais et en catalan. J'ai pu constater l'an dernier au colloque de Montpellier sur la littérature des langues minoritaires, que les traductions des poètes présents avaient été appréciées et avaient permis de connaître la poésie bretonne actuelle et de dissiper certains clichés ou idées reçues sur la poésie

régionaliste. D'accord donc pour toute traduction.

Annaïg Renault

Il me semble évident que la traduction du breton en quelque langue que ce soit est indispensable, régulièrement, pour faire connaître cette littérature. Les traductions me sont vitales pour lire la poésie des langues que je ne connais pas. Il me semblerait, de même, parfaitement normal qu'un poète de langue bretonne choisisse – parfois – d'écrire certains textes en français, parce que ce dernier les servirait mieux. Les écrivains bretonnants sont tous au moins bilingues. Ils disposent donc de deux outils qu'ils sont libres d'utiliser à leur gré. Il s'agirait là plus d'une richesse que d'une trahison ! Le poète est, par essence, un insoumis. Pourquoi devrait-il s'assujettir à quelque langue que ce soit, fût-ce le breton ? Mais ce dernier peut, bien sûr, être une voie royale de liberté.

Bernez Tangi, quant à lui, a préféré ne pas répondre à nos questions : "Le breton est ma langue maternelle, un point c'est tout". Toutefois, on peut estimer qu'il y a répondu pratiquement, et globalement par son acte du 16 décembre 2001 : invité par FR3 Bretagne à recevoir le Prix du livre de l'année (prix créé il y a quelques années par la chaîne), il s'est rendu au studio pour refuser le Prix en direct au motif qu'il lui paraissait impensable qu'une chaîne régionale qui accorde si peu de temps à la langue bretonne se permette de couronner un ouvrage en breton... Trugare an aotrou Tangi evit hemañ respont-se.

hopala !

KIPREZENN

Alan Botrel

Né en 1954, enseignant de breton à l'UHB Rennes 2. Publications : *Barzhonegoù* (poèmes), 1983. *Orea* (nouvelles), 1999. Poèmes, nouvelles, traductions, critique littéraire, etc., dans diverses revues. Traductions en breton du grec moderne : Y. Seferis, *Mithistorima, Teir Barzhoneg Kuzh*, 1994 (poèmes). Y. C'Himonas, *Ma beajou-me, Enebour ar barzh*, 1995 (récits). K. Kavafis, *Barzhonegoù 1897-1933*, 1997 (poèmes). D. Sotiriou, *Douarou gwad*, 2000 (roman), etc.

KIPREZENN

Flammen c'hlas – kreiz Hellaz gor –
a zideñv 'vel bir en eñvor
pe hen viz un douar gouiziek
'tiskouez froud an neñvoù teg.

Serzh-diziraez, ar giprezenn ;
diouz ar roc'h, lusk diloc'h-tenn
dan kreisteiz un heol grizias
evel had ur peurbad kras.

He skeud krin a ved, blin-lor,
du e glezeñv, troñ an eñvor

bet d'ur skrilh o vrezilhat,
hep ket stir, dihuniñ 'r glad.

CYPRÈS

Flamme verte – centre ardent de la Grèce –
s'élançant comme flèche dans le souvenir
ou bien vieux doigt d'une terre savante
montrant le flot des belles nuées.

Vertical, inatteignable, le cyprès ;
de la roche, élan immobile, tendu,
sous le midi d'un soleil brûlant,
semence d'une éternité parcheminée.

Son ombre sèche moissonne, épuisée,
épée noire, le bourdonnement du souvenir

jusqu'à ce qu'un grillon, battant des pau-
pières,
sans effort, réveille l'espace.

AR BLEIS

Maro brud ar bleiz dre dan – ar brogon.
Diouzh brug an noz, ur vran
A zibrad da breizhañ rann
A'l loen, o vreinañ breman.

Na mui ne roy ar mil aon – meur o naon,
Merion a ner, en gronn,
Ha kelion bet e kalon
Ar spes, kent a ros spouron.

Ne oar, war poull e lagad, – bout kevnid,
Skñv o neud, o wiad'
Rouedig tanav e donkad
Dan skleud an noz 'n he loariad.

IRHAEMA' INRI

Komz an dar e tav ar bez.
Pe henour ennañ o c'hourvez ?
Skeud, na roud, na hirvoud hez.

Tra ne van e kleuz an arc'h
eus kedern un hen diernac'h
Nag a'r ri, n'e veli arc'h.

Pe da goun, ar gerioù noazh,
'vel dargan yezh wan hon annoash ?
kavell. Bac'h. Ha bez arc'hoazh.

C'hwezh an netra, gleb, er c'havell,
hun an hoal en teñval trel ;
had un hekleb, don, en tevel.

LE LOUP

Morte, la gloire du loup, sous le feu
– des éclairs.

De la bruyère nocturne, un corbeau
s'élève pour piller sa part
de la bête, pourrissant déjà.

Plus ne fera la bête peur. Affamée,
la vermine pullule, le recouvre,
et les mouches, jusque dans le cœur
du spectre qui naguère terrifiait.

Il ne sait que sur le trou de son œil,
– les araignées
au fil léger tissent
le fin filet de son destin
sous la clarté de la nuit lunaire.

IRHAEMA' INRI

Parole de pierre dans le silence de la tombe.
Quel ancien y reposait ?
Ombre, ni trace, ni murmure apaisé.

Rien ne reste au creux de l'arche
Des braves d'une ancienne lignée,
Ni du roi, ni de son pouvoir.

Pour quel souvenir, ces mots nus,
Prophétie malheureuse de notre pauvre
langue ?
Berceau. Prison. Et tombeau de demain.

Le souffle du rien, humide, dans le berceau,
Le sommeil du temps dans l'obscur ébloui ;
La semence d'un écho, profond, dans le
silence.

¹ Premiers mots connus en breton, gravés dans une tombe, fin 7^e siècle : "Glorieux repose le roi".

Annaïg Renault

Bibliographie : *Barzhonegoù* (poèmes) Éd. Skrid, 1985. *Planedennoù* (Destins), nouvelles, Éd. Skrid, 1989. *Dec'h 'zo re bell dija* (Hier est déjà trop loin), roman. Éd. Skrid, 1995. *Prof nedeleg Lommig* (Le cadeau de Noël de Lommig), conte. Éd. An Here, 1999. Nouvelles dans la revue *Al Liamm*, dont deux traduites en gallois par Rhisiart Hincks dans la revue *Taliesin*. Poèmes dans l'anthologie américaine *Writing the Wind* publiée par Gwendal Denez et Tom Hubbard aux New Native Press (USA) en 1997.

FOLLENTEZ

Roget he doa he yaouankiz
a-hed an noz da evañ glizh
Adkroget 'doa bep noz ha deiz
War ribl he soñj da goll he reiz...
N'he doa ket lakaet, evel Bizmeud,
Meinigoù gwenn en he chakoù
Kollet he deus penn he buhez
Pas save just ar goulou-deiz.

AN NOZ

An noz a resevas 'n he c'horf
Bolotenn foll an treñ
Stlapet war-du'n amzer da zont,
Amañ-ahont,
Buanoc'h-buanañ
Bepred dialan
Bepred ponneroc'h-ponnerañ
Diouzh brishuñvreoù mab-den.

An noz a lonkas
Diskiantegezh ur paotr mezh-dall
Gant hoaluster ar galloud ;
Skuizhder ur vamm,
Trist he c'halon ;
Peurrest un amourousted
War he zermenvan.

An noz maget gant poezoniou an denelzh
A walc'h skevent ar Bed.

FOLIE

Elle avait déchiré sa jeunesse
Tout au long de la nuit à boire la rosée.
Elle avait recommencé chaque nuit
et chaque jour
Sur la rive de sa pensée à perdre la raison
Elle n'avait pas mis comme Petit Poucet
Des cailloux blancs dedans sa poche.
Elle a perdu le bout de sa vie
Juste comme se levait l'aurore.

LA NUIT

La nuit reçut dans le ventre
La balle folle du train
Lancé vers l'avenir,
Ici et là,
De plus en plus vite,
Toujours essoufflé
Toujours de plus en plus lourd
Des mirages de fils d'homme.

La nuit avala
La folie d'un homme ivre
De la séduction au pouvoir ;
La fatigue d'une mère
Au cœur triste ;
Les restes d'un amour
Qui se dénoue.

La nuit nourrie des poisons de l'humanité
Lave les poumons du monde.

BEZAN PAOUR¹

Bezañ paour bepred,
Ken bresk hag ar bugel on bet.
Bugel c'hoazh hag adarre
Hep fin ebet.
Fiziet'z eus bet ennon un hêrezh re bounner,
Ar yezh-se n'ouzon ket petra ober diouti.
Poan am eus d'ar burzhud-yezh-se
Beureoù 'zo.

Met n'eus distro ebet d'un A-raok ar yezh-se.
Ennon ez eas gwiziennet da vat,
Gerioù azenet, vit lâret
Bruzhumailhoù ma ene.
Enez ar reizor
Bepred alvet, morse salvet.

Perak hoc'h eus, hendadoù.
Kinniget din hentadoù
Ken luziet ?
Ur yezh a oa ganin dija.
Perak ar prof-se n'em boa ket goulennet ?

Ha ret eo bezañ merc'h d'unan bennak ?
Merc'h an avel hag ar mor e oan
Em huñvreoù bugel.
Perak al liamm da vab-den,
D'an Hini a gomz hag a gomzo ken fin ar bed...

Trawalc'h em boa gwechall :
Ar c'hoarzh a oa ma yezh
Ar c'hoarzh hag an daerou.

Nann.
Ret eo din mont pelloc'h kousto pe gousto : distro
ebet.
Ha kerzhout, dorn ouzh dorn, gant ar vaouez-
koz-h-se,
Ma yezh, ma eilvet yezh.
Advabet on bet ganti,
Din-me da reiñ bugale-vihan deshi
Bremañ :
Ma gerioù-toull stlabez war baper ma freder,
Geriennoù paour ma denelezh...

¹ Ce poème a été publié pour la première fois dans la revue *Spered Gouez* (n° 9-10).

ÊTRE PAUVRE

Être pauvre toujours,
Aussi faible que je l'étais enfant,
Enfant toujours et encore
Sans fin jamais.
On m'a confié un héritage trop lourd,
Cette langue-là dont je ne sais que faire.
J'ai mal à cette merveille langagière-là
Certains matins.

Non. Aucun retour possible à un avant
cette langue-là.
En moi sont fichés à tout jamais
Des mots anonymes pour dire
Les miettes de mon âme.
Île au trésor
Toujours appelée, jamais sauvée.

Pourquoi m'avoir, ô mes pères,
Proposé des voyages
Si compliqués ?
J'avais déjà une langue.
Pourquoi ce cadeau que je n'avais pas demandé ?

Faut-il être fille de quelqu'un ?
J'étais fille de la mer et du vent
Dans mes rêves d'enfant,
Pourquoi ce lien à l'Homme,
À celui qui parle et parlera jusqu'à la fin des temps...

J'avais suffisance autrefois :
Le rire était ma langue
Le rire et les larmes.

Non.
Je dois aller plus loin, coûte que coûte : aucun
retour possible.
Et marcher, main dans la main, avec cette vieille
femme-là,
Ma langue, ma seconde langue.
J'ai été adoptée par elle,
À moi de lui donner des petits-enfants
Maintenant :
Mes mots de rien griffonnés sur le papier
de ma pensée.
Quelques pauvres mots de mon humanité...

Lan Tangi

Né en 1951 à Karanteg (Léon), élevé dans un environnement bretonnant. Abandonne ses études en 70 pour parcourir le monde. Retour à l'université en 1990 pour une licence de Celtique. Enseigne aujourd'hui le breton au sein de la coopérative Roudour à An Uhelgoad. A publié en 1997 un recueil de poèmes, *Mousafir* (Prix Xavier de Langlais, 1998). Un recueil de nouvelles, *Da gouz en avaloù* (décembre 2001). Collabore à diverses revues. Poèmes traduits en anglais et publiés dans l'anthologie de la poésie des pays celtiques *Writing the Wind* (New Native Press, USA, 1997), puis, en catalan, à paraître (institució de les Lletres Catalanes). A obtenu le prix *Imram* de poésie en 2001.

PARK AR POUILL

En e sav
E park ar Poull
E penn an arme brikoli
Ur gontell vras en e zorn
Un den o tostaat d'e leve
Dindan oabi divent bro-Leon
Freget
Sloet a-daol-trumm
Gant ur barr-heol en e galon
Park ar Poull
Eizh eur vintin
Oabl ha douar pouez-ha-pouez
Trompilh an didrouz o seniñ a-bouez-penn
Ar bokedou-laezh war ar c'hleuz
Pennologed ar feunteun o filañ
Linenn al louzeier o tiwall an douredenn
Bisigou-haleg hilliget en avel
Garlanteziou evit ur gouel glas
Ur barrad unvez o stabilaat
Koantiz war ar skramm bras
Seizet
Faoutet e dal rak un tarzhad kened
Ouzh gwazienn-lamm an douar
Un den
En entremar dindan e gasketenn
Gant an alc'hweder a-blom
Eñvoriou eus mounounezh e vugaleaj
Kantikou dantelezet an oferenn
Ar banne gwinn da lipat aketus
E Ti Mari-butun er bourk
E sklaerder ar sul vintin
Evel un dra bennak diank
An ibil laosk kroazstaget en e vragou
En e sav e park ar Poull
Ar paotr yaouank kozh.

PARK AR POUILL¹

Debout
À Park ar Poull
À la tête d'une armée de choux-fleurs
Un grand couteau à la main
Un homme à l'approche de la retraite
Sous le ciel immense du Léon
Déchiré
Frappé soudain
D'un rayon de soleil en plein cœur
Park ar Poull
Huit heures du matin
Ciel et terre poids contre-poids
Les trompettes du silence sonnant à tue tête
Les jonquilles sur le talus
Les têtards de la fontaine qui frétilent
La ligne des plantes gardant le ruisseau
Chatons de saule chatouillés dans le vent
Guirlandes pour une fête verte
Une bourrasque d'unité qui se stabilise
Beauté sur grand écran
Saisi
Le front fendu d'un éclat d'harmonie
Contre le poulx de la terre
Un homme
Hésitant sous sa casquette
Avec l'alouette à la verticale
Souvenirs des câlins de l'enfance
Les cantiques dentelés de la messe
Le verre de vin à licher avec soin
Chez Marie-Tabac au bourg
Dans la clarté du dimanche matin
Comme quelque chose d'absent
Le sexe mou crucifié dans le froc
Debout à Park ar Poull
Le vieux garçon

¹ Park ar poull : Champ de la Mare

ANAMOUR

"Anamour, Anamour..."
A randone Mehmet
"Ne'm eus ket disoñjet Anamour"
An hañv e-tal ar mor
Ur roched gwenn hag ur mousc'hoarzh frank
Evit mont da zebriñ war ar porzh
Sardin ha shish-kebab'
E parrez Anamour e chom ar baradoz sac'het
"Mehmet, Mehmet..."
Gwelet em eus evit ar wech kentañ
Un den mezhus o klask kuzhat
Kroc'hen laosk e zremm mezvier
Dazont Mab-Den skrivet war e fas
Te an Istambouliad (pe Paotr Anamour ?)
O c'hoari domino e-touesk Arabed Adana
Sonerezh al lud o fregiñ da galon gizidik
Oc'h evañ te forzh pegement
En ur sñjal er gwin du ha pounner
Boutailhadoù Güzel - Güzel Marmara -
A breñ bremaik gant arc'hant ar c'hoari
Meneziou an Taurus a dreuzez an noz-mañ
Evit klask komz gant da wreg
Degemeret out ganti er gegin da hanternoz
Selaou a ra ouzhit
Harpet ouzh framm an nor
N'eus netra nevez eviti Mehmet
Un den echu out
Emaout o tistreiñ en noz sioul
Gant kontell ar wirionez sanket don ennout
An oabl war elum
Stamboul Konstantinopolis Bizañs
A zo pell er c'hornôg
"Güzel, Mehmet, Güzel!"
Ne'z i ket pelloc'h
"Güle-Güle Kara Deniz!"¹
Ar vag vras az pije gelllet bout
A sko war an aod

¹ Shish-kebab, kig ouzh ar ber
² Güle-Güle Kara Deniz, Kenavo Mor Du

ANAMOUR

"Anamour, Anamour..."
Radotait Mehmet
"Je n'ai pas oublié Anamour"
L'été face à la mer
Une chemise blanche et un franc sourire
Pour aller manger sur le port
Des sardines et des shish-kebab
À Anamour ton paradis s'enlise
"Mehmet, Mehmet..."
J'ai vu pour la première fois
Un homme honteux qui cherchait à cacher
La peau flasque de son visage d'ivrogne
L'avenir de l'homme écrit sur sa face
Toi l'istambouliote (ou le gars d'Anamour ?)
Jouant aux dominos avec les Arabes d'Adana
La musique du luth déchirant ton cœur
sensible
Buvant du thé à volonté
En pensant au vin noir et lourd
Aux bouteilles de Güzel - Güzel Marmara -
Que tu achèteras tout à l'heure
Avec l'argent du jeu
Tu traverses les Monts du Taurus cette nuit
Pour chercher à parler à ta femme
Elle te reçoit dans la cuisine à minuit
Elle t'écoute
Appuyée au chambranle de la porte
Pour elle il n'y a rien de neuf Mehmet
Tu es un type fini
Tu retournes dans la nuit calme
Le couteau de la vérité planté en toi
Le ciel allumé
Istamboul Constantinople Byzance
Est loin à l'ouest
"Güzel, Mehmet, güzel..."
Tu n'iras pas plus loin
"Güle-güle Kara Deniz!"
Le grand bateau que tu aurais pu être
S'échoue à la côte

MOEREB SOAZ EN ENFERN

Ho kwelet am eus
E kevrenn ho pagad daonidi
Evel ur pesk en e bod-gwer
E klaskec'h fiziout ennon kevrenn ar gozhidi

Siwazh, fuzuilhet on bet
Gant va c'houign em dorn

Dilavar er sioulded
E korn ho kenou o krenañ
E varve ar gerioù
Ha dorn ho c'hoar en ho plev
En aner bremañ a glask ho sioulaat

O ma moereb
En ho pac'h gwer leun a c'houlou
Ne gontot ket din marvailhoù ho vuhez
Dirak skramm an ankounac'h
Ho kenelez-kell 'zo bet biñset da vat
War ur gador dir
Pell diouzh ar mouar hag ar malan
Diouzh an heol hag ar glav
Diouzh ar brulu gag ar balan
Pell diouzh ar yer hag ar c'hoari-
domino

En harlu e penn all ar c'horn-bro

Peñseidi dilezet war aodoù an oad
Iferniet

E kazarnioù gwenn-kann ar marv

Et gwenva trelatet an ospitalioù re sklaer
Ne vez ket anavezet an amliv

Nebeutoc'h a c'houlou a vije bet koulskoude
E purgator ar gizioù kozh
E damdeñvalijenn an oaled
Bugale o daoulagad bourbell
Klaskerien-mojennoù bihan

O tommañ en-dro deoc'h
Diwallerien yaouank ur chadenn dibenn

Dirak ho ti war an duchenn
E oa bleunioù roz ha bleunioù ruz
Ar bernioù-kolo a bigne gant an neñv
Tourioù-ged ar goskoriad
Ken melen hag an amann

Chom a ra evel blaz ar gwad
War al leur dilezet

Tredemarzh ar pemoc'h
Ha fest e lidlazhad
Mein-eñvor
E koun devezhioù dousoc'h ha fonmusoc'h
Pa oan er skeudenn
Ha pa oa buhez 'barzh
En ur c'hantved all
Bloavezhioù a-raok ma wintas ar bed
Er c'hrizder
A-raok kavaden ar pod-lastez
Evel sparlañ ar re gozh
Evel disterachou ar vuhez

En toull-kamb, ur glañdiourez dall
A ra he servij efedus evel un tasmant flamm
Kenavo ma moereb
Kenavo, d'ur bed all

TANTE SOAZ EN ENFER

Je vous ai vue
Dans votre section de l'armée des damnés
Comme un poisson dans son bocal
Vous cherchiez à me confier le secret
des vieillards

Hélas, j'ai été fusillé
Avec moi gâteau à la main

Muets dans le silence
Au coin de votre bouche tremblante
Se mouraient les mots
Et la main de votre sœur dans vos cheveux
(mon autre tante)
En vain cherche à vous calmer

Ô ma tante
Dans votre prison de verre illuminée
Vous ne me conterez pas les merveilles
de votre vie
Devant l'écran de l'oubli
Votre compagne de cellule a été vissée
pour de bon

Sur une chaise d'acier
Loin des mûres et des gerbes
Du soleil et de la pluie
Des digitales et des genêts
Loin des poules et des parties
de dominos

En exil à l'autre bout du canton

Naufragés aux rives de l'âge
Enfermés
Aux casernes blanches de la mort

Au paradis frelaté des hôpitaux trop clairs
On ne connaît pas la nuance
Il y aurait eu moins de lumière pourtant
Au purgatoire des vieilles coutumes
Dans la pénombre du foyer

Enfants aux yeux écarquillés
Petits chercheurs de légendes
Se chauffant autour de vous
Devant votre maison sur la colline
Il y avait des fleurs rouges et des roses
Les tas de paille s'élevaient dans le ciel
Tours de guet du clan
Aussi jaune que le beurre

Il reste comme un goût de sang
Sur l'aire abandonnée

Le miracle du cochon
Et la fête de son sacrifice
Pierre du souvenir
De jours plus abondants et plus doux
Quand j'étais dans l'image
Et qu'il y avait de la vie dedans
Dans un autre siècle
Des années avant que le monde ne bascule
dans la cruauté

Avant l'invention de la poubelle à vieux
Pour y mettre les rebuts de la vie

Dans la chambre une infirmière aveugle
Accompli sa tâche efficace comme un fan-
tôme lumineux
Au revoir ma tante
Au revoir, à un autre monde

Bernez Tangi

Né en 1949 à Karanteg. Bretonnant de naissance, il a décidé de courir le monde après ses études. Peintre, chanteur et poète, il a reçu le prix Imram en 1987 pour son recueil *Fulennou an Tantal (SKRID) Rod an Aveliou*, son dernier recueil a été publié en 2001 (SKRID).

STERN AR MELEZOUR

Dirak ar stern emañ ar plac'h
O tenn he c'horfenn
Dirak stern ar melezour milliget
Emañ ar plac'h o troñsañ he lostenn
E toufor an abardaez
Goude glebor ar mintinvezh
Emañ he c'horf o krenañ penn da benn
Ar bleiz a vo ruz e groc'hen
Al loar a savo er reter
Ar c'hizhier a zrebo beler
Ar goumoulenn a ziskargo
Gwad an amann
War toenn ar c'harr-samm
Boked Santez-Nonna
A vo limestra
Feur an avank a luc'ho perlezennet
Betek ar stank
Ar fank a zegemero grakerezh
Ar glesker e-tal ar c'hleger

LE CADRE DU MIROIR

Devant le cadre la fille est là
Elle ôte son corsage
Devant le cadre du miroir maudit
La fille est là qui retousse sa jupe
Dans la chaleur d'orage du soir
Après l'humidité de la matinée
Elle tremble de tout son corps
Rouge sera la peau du loup
La lune se lèvera à l'est
Les chats mangeront du cresson
Le nuage déchargera
Le sang du beurre
Sur le toit du camion
Les jonquilles
Seront pourpres
La fourrure du castor brillera de mille perles
Jusqu'à l'étang
La boue accueillera le coassement
Des grenouilles près du chaos rocheux.

LIÑVADENN AN ASKRE

Barradoù glav hag avel
A oa bet forzhig
E penn kentañ an diskar-amzer-se

beuzet 'oa bet ar c'horf
'barzh e zaeloù

evit chom habask
ha diglorañ
er-maez ar gennad
a zalc'he anezhañ pennasket

skluzioù ar bruched
a vane prenaet
war un enkrezh divuzul

askoù ar blijadur
war ur c'hroc'hen disliv
a oa didalvez
da gas en dro ar vuhez

DÉLUGE SUR LA CONSCIENCE

Les averses et les coups de vent
avaient été nombreux
au début de cet automne

Le corps avait été noyé
dans ses larmes

pour qu'il reste en paix
et éclore
hors du mutisme
qui le maintenait entravé

les écluses de la poitrine
restaient verrouillées
sur une inquiétude démesurée

les encoches du plaisir
sur une peau délavée
étaient impuissantes
à mener le cortège de la vie

(à suivre...)



Ci-dessus
et ci-contre (détail),
*Improvisation
calligraphique sur un
poème de Han Cong*
(8^e s.), Catherine Denis,
Rennes, 1995,
84 cm x 53,5 cm,
pinceau, papier et encre
chinois

Le polyglotte

Christian de Lacour

Brusquement, l'homme au long manteau sombre se retourna vers moi.
– Qu'est ce que vous me voulez ? me lança-t-il, de sa voix grave.
Surpris, je restai figé dans une position à la fois ridicule et inconfortable :
Les deux mains derrière la nuque, ne sachant plus que faire de la lourde
planche qui me tirait les muscles des bras. L'homme au long manteau sombre
ne pouvait pas voir la planche dans mon dos.

– Sauver la langue !
Ma réponse, aussi spontanée qu'elle fût, me redonnait l'avantage. Son
visage dégageait de l'autorité et de la culture. On aurait dit un masque grec ou
quelque chose comme ça, sculpté dans du marbre vermillon comme toute
bonne culture civilisée. Un masque méchant et décontenancé à la fois.

Son regard perçant me dévisageait de toute sa hauteur. J'y lisais aussi la
peur. Je me décidai à frapper. La planche s'abattit sur son crâne sans un geste
de défense de sa part. Il s'effondra. Je sortis mon étui à scalpel de ma poche
et mon scalpel de son étui. Trente secondes plus tard, je pouvais sortir de ma
poche le petit sac plastique dans lequel je déposai une langue chaude et plu-
tôt chargée, presque vivante.

Je revins directement chez moi. Je voulais mettre en œuvre ma petite opé-
ration de conservation le plus rapidement possible. Cette fois, j'avais réussi
un beau coup. Une langue de député, ça ne se trouve pas tous les jours. Je la
disposerai en bonne place dans ma collection, juste à côté de celle de l'ora-
teur. Enfin... j'y réfléchirai. Lors de sa réunion publique, l'orateur m'avait
plus fortement impressionné que le député dans son discours à la mairie, un
peu avant le buffet froid.

Comment oublier cette soirée qui devait changer ma vie ? Je venais à
peine de sortir de l'hôpital et je traînais dans de nombreuses réunions
publiques dont les thèmes me paraissaient aussi énigmatiques qu'excitants. Je
me souviens de certains, comme la mondialisation des mouvements anti-
mondialisation. J'ai oublié la plupart, mais je me souviens parfaitement
qu'elles étaient gratuites.

Et puis, il y a eu la réunion de la "libre pensée". Déjà par leur nom "la libre
pensée" je me suis dit que ça devait avoir un rapport avec la psychiatrie. Pour
moi, avoir une libre pensée, c'est de ne pas être interné dans un hôpital parce
qu'on a de drôles d'opinions sur les autres, notamment les femmes.

Je m'étais en partie trompé.
J'étais au premier rang et j'écoutais ce petit homme aux lèvres pincées et
aux cheveux gris très courts. Il portait de grosses lunettes en plastique mar-
ron, un gilet gris et un large pantalon de Tergal marron. Sa voix n'était ni

Christian de Lacour, né
en 1966, est père de
deux garçons et à ce
titre milite pour
Drwan... Il est aussi
parisien du droit pour
les homosexuels
d'adopter un enfant.
Il apprécie
particulièrement
la littérature
anglo-saxonne
contemporaine.

grave ni aiguë mais il parlait trop fort.

Il parlait, je l'écoutais. Plus je l'écoutais, plus je comprenais. Une langue pure, une langue qu'il nous faut sauver et conserver. Mais pas n'importe quelle langue ! Celle de ceux qui ne la trahissent pas, de ceux qui la défendent chaque jour. Chaque soir aussi. Le lendemain soir, je sauvai la langue qui m'avait tant bouleversé.

Mon infirmier, lors de sa visite hebdomadaire à mon appartement, me parla d'un cadavre mutilé qui avait été retrouvé peu de temps avant, près d'un calvaire. C'était sans doute pour se rassurer, car lorsque je lui ai demandé s'il s'agissait d'une femme, il a changé de conversation. Je lui ai dit que je n'embêtais plus les femmes. Il sembla moins convaincu par cette réponse que par ma question.

Je mis plusieurs jours pour rassembler les pièces de cinq centimes nécessaires à l'achat du journal. Mon tuteur ne me donne que des billets. Le vendeur de journaux était toujours aussi bizarre, il ronchonnait tout seul.

Le journaliste, comme d'habitude, avait tout vu. Pourtant, je croyais être seul avec l'orateur quand je l'ai assommé. Sûrement que ce journaliste était dissimulé dans un coin, caché par l'obscurité, et complètement soûl parce qu'il a vu ce soir là des choses qui ne se sont jamais passées.

Pour la seconde langue, il devait être mieux placé et à jeun car je retrouvai enfin dans cet article la "description" de mon "mode opératoire". J'avais choisi un inspecteur d'académie. Ainsi je n'avais aucun doute sur la qualité de la langue. Pour la troisième, je pris celle d'un étudiant en histoire. Je fis ma récolte à la sortie d'une réunion du Mouvement des Jeunes Socialistes, dont il était un responsable. Il était très intelligent et très cultivé. Il disait que notre langue avait des origines anciennes et nobles.

Pour m'expliquer, j'avais décidé d'envoyer une lettre anonyme à la police dans laquelle j'avais seulement écrit : "Il faut sauver la langue".

Après cela, les choses sont devenues un peu compliquées. Tout le monde s'est mis à accuser les bretonnants. Ce sont des gens complètement fous : les bretonnants, pas la police. Ils veulent que les gens aient deux langues. Pourtant personne ne demande à ce qu'ils soient internés dans les hôpitaux. C'est injuste. Heureusement certains sont mis en prison.

La quatrième langue fut celle d'une femme. J'avais beaucoup hésité, j'avais un peu peur que l'on repense à moi et à mon passé. Personne ne fit de rapprochement entre langue et sexe. Pourtant je sais que ça se pratique tous les jours.

C'était une secrétaire médicale, blonde, mince et très maquillée comme toutes les secrétaires médicales. C'était la première fois que j'allais dans ce cabinet médical.

- Vous avez rendez-vous ? me demanda-t-elle en guise de bonjour.

Ses sourcils bruns étaient froncés et son regard noisette attendait avec impatience une réponse positive sans quoi...

- C'est pour une urgence !

J'étais trempé de sueur et je ne parvenais plus à la regarder en face.

- Et de quelle genre d'urgence s'agit-il ?

Son ton paraissait détaché, comme si ce qu'elle disait était moins important que ce qu'elle regardait.

- Si vous êtes blessé, voyez avec les urgences. Le docteur Bernez ne peut pas vous recevoir aujourd'hui, mais si vous voulez...

- Et l'autre ? demandai-je.

- L'autre quoi ?

- L'autre docteur ! Il peut me recevoir ?

Sa voix se fit douce, mais définitive.

- Je suis désolée. Le docteur Roversky ne travaille jamais le jeudi. Au revoir monsieur. Entrez madame Riou, le docteur va vous recevoir.

Une vieille dame maquillée et récemment coiffée passa à côté de moi en me dévisageant des pieds à la tête. Elle s'adressa ensuite à la secrétaire comme si j'avais complètement disparu.

- Alors madame Viaud et cette diétée ?

Avant de répondre la secrétaire me lança un regard noir, comme si subitement elle venait de me trouver dans la cabine d'essayage d'un grand magasin. Elle se tourna ensuite vers la vieille dame en lui souriant. La vieille dame devait probablement avoir acheté une carte d'abonnement aux consultations du docteur Bernez.

La vieille dame reprit.

- J'ai pensé à vous, vous savez. Je vous ai cherchée sur l'écran pendant toute l'émission de Bernard Pivot. Malheureusement il n'est pas passé à côté de vous pendant sa dictée.

- Non, j'étais trop loin de lui. Enfin, je n'ai fait que vingt-six fautes ! fit la secrétaire.

- Ça n'est pas si mal, dit la vieille dame hypocrite.

- Oui, je le pense aussi.

La secrétaire semblait sincèrement satisfaite d'elle.

- Cela fait de moi, la meilleure de tout le groupe des secrétaires médicales.

Une porte s'ouvrit au fond du couloir. La secrétaire se mit au garde à vous, mais on entendit seulement une voix masculine qui appela : "Catherine, vous pouvez venir avec l'agenda s'il vous plaît !". Ce n'était pas une question, aussi la secrétaire planta là la vieille et se précipita dans le cabinet avec un grand livre noir. Je tournai aussitôt le dos à la vieille en répétant tout bas son nom pour ne pas l'oublier : "Catherine Viaud, Catherine Viaud...".

Ce fut facile de retrouver son adresse. Sa petite langue était belle, rose et fraîche comme celle d'un petit rongeur.

Je me mis à acheter plus régulièrement le journal. Je découvris que la police avait sérieusement étudié la liste des patients des deux médecins, mais n'y avait trouvé aucune piste sérieuse. C'est dans ces journaux que je devais trouver mes prochaines langues. J'avais tout d'abord pensé à un journaliste ou à un éditorialiste. Finalement je choisis celle d'un écrivain dont j'ai découvert la renommée dans ce même journal. Sur la photo du journal, l'homme était figé, l'index tendu, la tête penchée en avant et je pouvais apercevoir dans sa bouche grande ouverte une langue dure et forte à la fois.

L'écrivain répondait aux questions vagues d'un journaliste qui faisait son intéressant...

"Notre société occidentale, non contente d'afficher ses richesses et son train de vie, commet un deuxième crime envers les plus pauvres. Un crime grave, pernicieux et attentatoire à la dignité de ceux qui ne partagent pas la chance d'être bien nés. Notre société s'octroie une prédisposition naturelle, un prétendu talent à la direction du monde. Au lieu de tendre la main, l'Occident est écœurant d'arrogance."

J'écrivis une petite lettre à ce grand écrivain. Mes écrits étaient alors rares, mais au fond de moi je nourrissais le rêve secret de devenir un maître connu et respecté de la langue. J'ai encore honte de ces quelques mots alignés mécaniquement et expédiés à un tel homme. Pour la première fois de ma vie, je dois l'avouer, j'ai fait quelque chose de complètement fou. Cependant, je reçus une réponse du grand homme.

"Monsieur,

L'ambition secrète de tout homme est de s'élever. Tant sur le plan matériel, intellectuel que spirituel. La littérature est un art initiatique essentiel de cette démarche. Je comprends votre désir de participer à cette fabuleuse aventure de la création.

Croyez bien qu'il n'existe aucune école, aucun maître et surtout aucunes techniques dans l'art d'Ecrire. L'art procède du talent et cela nous confère à nous autres écrivains une lourde responsabilité devant l'humanité.

Le talent ne s'apprend pas, comme le génie ne se transmet. Aussi je ne vous serai d'aucun secours. Lire est déjà une étape merveilleuse, ne cherchez pas à passer de l'autre côté de la barrière si cet autre monde vous paraît déjà inaccessible.

Quant aux droits d'auteurs, ne vous méprenez pas. Ils sont ridicules au regard de certaines professions, et ce en dépit des dizaines de milliers d'exemplaires qu'il m'a déjà été donné de vendre.

Vous serez certainement heureux de savoir que mon prochain livre sortira dans deux mois. En espérant, cher lecteur, que vous trouverez autant de plaisir à sa découverte en librairie que j'en ai eu à son écriture.

Salutations littéraires."

Je pris ensuite le train pour Paris où je devins l'héritier légitime de la langue réellement unique d'un grand écrivain.

Et c'est justement à Paris que je fis une découverte bouleversante.

Au cœur de notre belle capitale, la plus belle ville du monde selon ma sœur qui est loin d'être complètement folle, il existe un temple. Le temple de la langue. Pas de toutes les langues : Notre langue à tous.

Si ma langue est à moi, elle n'appartient pas aux autres et je ne veux pas la donner. Mais comme nous n'avons qu'une seule langue, les autres pensent que ma langue est aussi la leur et veulent me la prendre. Je ne veux pas la leur donner. Non ! Ce sont eux qui doivent me donner leur langue parce que... parce que... c'est la mienne. Ah ! Ce mal de tête me reprend, toujours plus fort...

La Bretagne et ses médicaments me manquent.

Je sais maintenant ce qu'ont pu ressentir tous ces Bretons immigrés dans la capitale. Quelle douleur dans ma tête !

En fait, ce n'est pas un temple, mais un quartier général. Notre langue est défendue par des généraux, des vrais. Avec bicorne et uniforme à queue de pie décoré de verdure. Comme j'aimerais avoir un beau sabre comme eux.

Je me mis à fréquenter assidûment les cafés aux alentours du quartier général. Dans un kiosque à journaux, je dénichai un trombinoscope de tous ces généraux et de quelques générales de cette académie militaire si spéciale, où les femmes sont moustachues comme les hommes. Ainsi je pus repérer les quelques membres qui venaient dans les cafés après leur séance du matin. À les observer sans retenue, je me fis vite remarquer moi aussi.

L'un d'entre eux, un vieux beau aux manières grossières et suffisantes me lança un sourire. Je ne savais trop quoi faire, aussi je décidai de lui tirer la langue en espérant qu'il ferait de même. Je fus comblé, il tira lui aussi la langue et j'aperçus de loin un appendice violet.

Il me retrouva bientôt à ma table et me pressa de questions tandis que j'essayais de tenir ma langue.

- Vous ne connaissez pas un endroit plus isolé ? lui dis-je tout à coup.

Les choses les plus simples se font directement. Il m'entraîna aussitôt vers un escalier au fond du café qui descendait vers des toilettes. J'étais sceptique, il le comprit.

- Je connais le patron du café, il ne nous grondera pas ! fit-il goguenard.

Son regard parcourut la pièce aux petits carrelages jaunes et bruns. Il se dirigea rapidement vers les toilettes du fond. J'exultai. Il entra, je le suivis la main tremblante serrant mon scalpel dans la poche. Il ferma brusquement la porte des toilettes derrière moi.

- Que veux-tu ? demanda mon vieux beau.

Décidément j'aimais son esprit direct et pratique, typiquement militaire.

- Votre langue, répondez-je.

J'attendis patiemment sa réaction.

Il sourit, s'assit sur les toilettes et commença à défaire son pantalon. Tout de suite, sa maîtrise de la langue m'époustouffa. Je lâchai définitivement mon scalpel.

Bretagne, janvier 2002



Illustration,
Cortella

À propos d'une photo (2)

Gabriel Quéré

Gabriel Quéré
continue son dialogue
texte-image...

Canicule d'août. 37,38° à l'ombre. L'air brûle. Comme tous les autres mercredis et les dimanches, aujourd'hui est jour d'arrosage pour Olga et Nikolaii. De midi à trois heures de l'après-midi c'est fiesta pour les fruits et légumes de ce petit paradis. Tomates et prunes partagent une même approche de la sphéricité jointe à une identique inconscience des dangereux mastocateurs qui veillent à leur épanouissement. L'eau est rationnée dans Fédoussia où se mélangent les hordes de touristes venues, qui de Peter (Saint-Petersbourg), qui de Moscou, aux Sibériens de Tomsk, d'Omsk, aux Ouraliens d'Ekaterinbourg... Ces noms me font rêver : Pierre et Catherine les Grands, Jules Verne, Lénine, Nicolas II. Ah, Rossia !

Ici on est au bord de la Mer Noire. 60 kilomètres plus à l'est, et voilà Kertsch dernier port face au Kouban. Les touristes musardent dans les rues, fatiguent les vendeurs de glaces qui, par de prestes plongées de la main dans les pots verts, jaunes, roses, chocolat, remplissent d'une rotation du poignet la cuiller et en détachent le contenu dans le cornet. Un demi *grivna* la *marojen-noïé* dont les vertus salivales ne le cèdent en rien aux *gelati* de Rimini.

alentour, sur les plages de minuscules coquillages usés qui font l'effet d'un sable à gros grain, c'est rissolement de dos et ventres. Des nuits de souffrance se concoctent.

Ici de nouveau, dans l'*ogorod*, ce potager slave, Nikolaii et Olga Nizelskaya se penchent sur leur chef-d'œuvre de 500 mètres carrés où, sous la surveillance des prunes, des cerises, des pêches, la gent des plantes - terre - à terre - grosses courgettes violacées, tomates cramoisies, hypocrites patates qui dissimulent leur fausse modestie sous leur pyramide de terre fendillée, cornichons Molossols qui laisseront voir leur vert somptueux piqueté de jaune, au travers des bords polygonaux - s'ensève, gonfle et mûrit. Tout cela au grand "ouf" du porte-monnaie qui connaît l'angoisse de la quatrième semaine de chaque fin de mois. Sans l'*ogorod*, indispensable pour toute famille russe qui ne vit pas dans la sphère des "happy few" (d'autant plus "happy" dans le coin, qu'ils sont peu de "few"), eh bien nos deux amis ne boucleraient pas le mois. Pourtant, Nikolaii qui travaille au service sécurité de l'usine de stockage de pétrole locale, Olga, qui est sous-directrice de "L'École N°1, spécialisée dans l'étude approfondie de la langue française", forment un couple au statut social enviable. Au fond de l'image, habillée couleur vert-pomme, la Volga 1961 nous attend. Menée sans brusquerie, roulant des hanches, passant partout, pilotée par un proprio-mécano-bricolo-ingénieur attentif à l'abreuver de dix litres d'eau aux cent avec essence en sus, elle va nous balader se laissant doubler par les orgueilleux 4x4 Toyota, les ploutocrates Mercedes 500, les BMW au feulement enivrant. Derrière les vitres



teintées des bolides, les "biznesmenofs" tirent une bouffée du Coronas de la réussite en écrasant de la semelle droite ce piédestal de la gloire : l'accélérateur auquel obéissent ces huit cylindres étincelants avec commande desmodromique des soupapes... Une touche d'égalité dans ce monde de la bagnole : la poussière partagée.

"Nitchévo, susurre la Volga, rendez-vous dans quarante ans, les crâneuses !"



Flandre

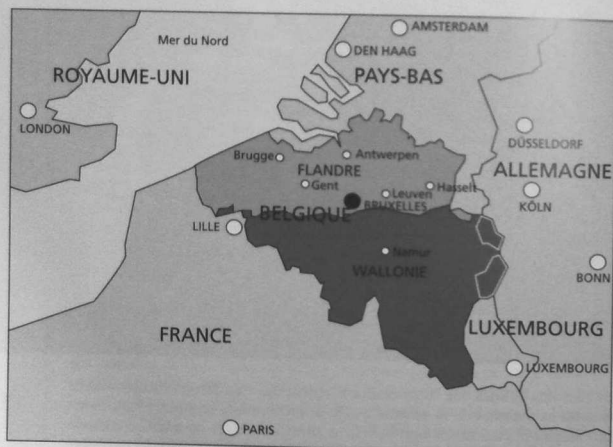
Dossier constitué par Bernard Van Huffel

Chargé de cours en civilisation française et belge francophone à la Lessius Hogeschool Antwerpen (Anvers)

La Flandre en quelques chiffres :

Population (en 1998) : 5 912 382 (Belgique : 10 192 264), soit 58% de la population belge
 Entreprises (en activité en 1998) : 411 576 (Belgique : 694 086), soit 59,3%
 Produit régional brut (1996) : 5 016,2 milliards de FB (Belgique : 8 305), soit 60,4%
 Exportations (1997) : 6 705,7 milliards de FB (Belgique 9 534,2), soit 70,3%

Source : *Flanders in figures* (1999), publication officielle du gouvernement de la Flandre



● BRUXELLES : Région Bruxelles-Capitale (néerlandophone et francophone)

■ Communauté germanophone

■ FLANDRE

■ WALLONIE

Sources : plaquette du Ministère de Flandre et de l'Administration des Affaires Étrangères

Identité et standardisation en Flandre

La perspective sociolinguistique

Paul Gillaerts

Enseignant le néerlandais à des étudiants flamands, je me trouve dans une situation délicate. Suis-je censé enseigner à mes étudiants le néerlandais puisque le néerlandais est la langue standard en Flandre, même s'ils pratiquent une variante parlée et souvent dialectale du néerlandais qu'on appelle le flamand ? Les termes *néerlandais* et *flamand* peuvent être ambigus. Le mot néerlandais laisse croire, à tort, que la langue des Pays-Bas est seule en cause ici. En fait ce terme ne désigne pas seulement la langue standard des Hollandais mais aussi celle des Flamands. De la même façon, le terme *flamand* laisse croire qu'il existe une langue standard flamande alors qu'il ne se réfère qu'à un ensemble de dialectes flamands parlés en Flandre. Par souci de clarté, il est nécessaire de préciser que le terme *Pays-Bas* désignera la nation appelée ainsi aujourd'hui, ou historiquement les Pays-Bas septentrionaux. Quant au terme *Flandre*, il désigne la région nord de la Belgique, c'est-à-dire la Flandre orientale et la Flandre occidentale, Anvers, le Limbourg et la partie flamande de la province de Brabant, une région donc beaucoup plus étendue que le Comté de Flandre du Moyen-Âge.

À cause des difficultés d'interprétation du terme *néerlandais*, certains sociolinguistes préfèrent utiliser le mot *néerlandique* pour couvrir à la fois la langue standard des Néerlandais et celle des Flamands. Personnellement, je ne les suivrai pas puisque le nom officiel de la langue standard en Belgique est *néerlandais* (Pays-Bas). Ce terme est clairement différencié du hollandais (Hollande) qui désigne les dialectes des provinces nord et sud de la Hollande.

Mes étudiants à Anvers parlent une sorte de régiolecte, variante non conventionnelle qui oscille entre le néerlandais standard et leur dialecte habituel. Certains d'entre eux parlent leur dialecte dans presque toutes les situations, officielles ou non, de la vie courante. Les étudiants originaires des villes et des provinces du centre ont tendance à parler le néerlandais standard dans un contexte officiel plus volontiers que ceux des milieux ruraux des provinces périphériques de Flandre occidentale et de Limbourg.

Puisque le néerlandais est la langue-cible exclusive dans la future profession de mes étudiants – ils seront traducteurs ou interprètes – je me dois de leur enseigner une langue standard dont le centre se trouve hors de Flandre. Par conséquent cela soulève le problème de leur identité flamande. On peut donc dire qu'enseigner le néerlandais en Flandre est une entreprise sociolinguistique.

Paul Gillaerts est professeur de civilisation néerlandaise à la Lessius Hogeschool Antwerpen (Anvers).

Pour mieux comprendre la situation en Flandre, il est nécessaire de s'imprégner de son histoire et de celle de la standardisation de la langue.

Ainsi, je suis entièrement d'accord avec la plupart des sociolinguistes flamands qui affirment qu'il est bon de consulter de temps en temps les livres d'histoire. En effet, le statut de la langue standard en Flandre est le résultat d'une longue bataille linguistique qui a dominé presque toute l'histoire du pays.

Je vais d'abord présenter l'arrière-plan historique qui a conduit à la situation sociolinguistique que nous connaissons aujourd'hui. Puis je me concentrerai sur la politique linguistique du gouvernement belge (et flamand). Enfin j'analyserai la position des traducteurs et des interprètes dans le processus de standardisation et de prise de conscience de l'identité flamande.

1. Standardisation et histoire des Flandres

Ce n'est pas un hasard si la standardisation du néerlandais est liée à la naissance d'une nouvelle nation. La standardisation linguistique est l'artisan le plus sûr de l'unification et de l'acceptation des nouveaux États. Dans ce processus, la langue acquiert une position éminemment symbolique.

Il faut savoir que l'histoire de la standardisation du néerlandais nous conduit en Espagne. C'est l'empereur Charles Quint, descendant des Habsbourg et père de Philippe II, qui unifia les dix-sept provinces des Pays-Bas en une seule entité territoriale spécifique, dotée de son propre système législatif et judiciaire et distincte des régions germanophones de l'empire des Habsbourg. La langue a gardé la trace de cette distinction dans l'opposition entre *Nederduits* (néerlandais) et *Hoogduits* (allemand). Dialectologiquement parlant, ce *Nederduits* n'est pas très éloigné du patois parlé au nord d'une ligne Aix-la-Chapelle/Francfort. Au temps de Charles Quint, le centre économique, linguistique et culturel des Pays-Bas se trouvait dans le sud du pays – Anvers, Gand et Bruxelles en étaient les villes principales.

Malheureusement peut-être pour les Flamands, l'histoire ne s'arrêta pas là et Philippe II monta sur le trône. Il envoya le duc d'Albe aux Pays-Bas quand la révolte religieuse monta en Flandre. La furie iconoclaste d'inspiration calviniste, la profanation et la destruction des églises menèrent tout droit à une violente répression du protestantisme. La guerre de quatre-vingts ans avait commencé. Il est peut-être un peu hasardeux de faire un résumé si rapide de la partition du nord et du sud, d'autant plus qu'une grande part de notre mythologie nationale repose sur les conséquences néfastes de la politique de Philippe II en Flandre. Cependant il ne peut pas être rendu totalement responsable de l'éclatement puis du déclin de la région. Après tout, la Contre-Réforme n'a pas été sans un certain mérite culturel, à commencer par Rubens et Van Dyck.

Quoi qu'il en soit, la guerre poussa des milliers de Flamands à quitter les Flandres et à chercher refuge dans le nord du pays. C'est là qu'ils bâtirent la nouvelle république des Pays-Bas et qu'ils purent exercer une réelle influence sur l'élaboration d'une nouvelle langue. Amsterdam succéda à Anvers dans

son rôle prestigieux et dut trouver une langue standard propre à l'ensemble de la république. Au début, les immigrants flamands avaient leur mot à dire sur la conception de ce nouveau standard. Quand il fallut traduire la Bible par exemple, plusieurs lettrés flamands collaborèrent avec les Hollandais. Il faut néanmoins reconnaître que la Hollande a aussi influencé la langue puisqu'elle a finalement assimilé les immigrants flamands et que les Flandres étaient devenues incapables de jouer quelque rôle que ce soit dans ce domaine, étant bien trop isolées. Les Flamands ne pouvaient pas non plus créer leur propre langue dans la mesure où les classes supérieures restées en Flandre après la guerre parlaient le français, devenu langue administrative.

Après la défaite de Napoléon à Waterloo, les Pays-Bas méridionaux s'unirent à la république du nord pour former un royaume uni sous l'égide de Guillaume I^{er} d'Orange. Le néerlandais devint la langue officielle de l'administration centrale mais pour une trop courte durée. En effet les aristocrates francophones et les fonctionnaires protestèrent féroceement contre cette mesure. Malgré tout, la courte période néerlandaise fut suffisamment longue pour donner naissance à une génération de Flamands fiers de leur histoire et perpétuant leur langue.

Avec l'indépendance de la Belgique qui suivit la révolution de 1830, le français devint logiquement l'unique langue du nouvel État. Il était de mise partout : dans l'administration, la justice, l'armée, l'enseignement secondaire et supérieur, le commerce. La cour royale et le clergé eux aussi parlaient uniquement français.

Bruxelles, ville majoritairement néerlandophone jusqu'en 1830 se francisa rapidement au contact de l'administration centrale francophone et grâce au prestige social que véhiculait le français. Ce prestige allait de soi depuis l'industrialisation de la Wallonie, région francophone de la Belgique où Guillaume I^{er} avait posé les bases de l'industrie houillère et de la métallurgie.

C'est à ce moment de l'histoire qu'apparait le *Mouvement flamand*. Son but était de se défendre contre une annihilation plus grande encore du néerlandais au sein de l'État belge. Ses membres faisaient partie de l'intelligentsia flamande qui sous Guillaume I^{er} avait reçu une éducation en néerlandais. Ils étaient professeurs, avocats, écrivains, médecins et membres du bas clergé d'abord préoccupés par le problème de la langue nationale. À coup de décrets, ils réussirent, au moins en Flandre, à transformer l'unilinguisme en un bilinguisme limité. La Wallonie, quant à elle, resta totalement unilingue.

À la fin du siècle, une nouvelle classe moyenne commerçante émergea en Flandre et plus particulièrement dans la région d'Anvers où un secteur tertiaire vit le jour. Ce groupe profita du vote multiple (sur les bases de l'impôt, de la propriété et de l'éducation) et du manque de représentation proportionnelle pour asseoir son influence. Comme cette nouvelle classe n'était pas considérée comme une élite par les classes supérieures francophones, elle se tourna vers les masses, cherchant ainsi à légitimer son prestige social en pensant à d'éventuelles élections démocratiques. Ces Flamands venaient de découvrir que parler le français ne suffisait pas pour gravir l'échelle sociale. Ils avaient donc besoin d'une langue standard qui les différenciait à la fois

des couches sociales flamandes les plus basses et de leurs dialectes, et de la haute bourgeoisie francophone. Par conséquent, ils grossirent les rangs d'inspiration culturelle du Mouvement flamand et militèrent pour le néerlandais des Pays-Bas. Ils considèrent même la langue commune comme un excellent moyen de développer les relations commerciales avec le nord.

Quand la Première Guerre mondiale éclata, le mouvement socioculturel linguistique, soutenu par les aspirations des classes moyennes, devint un mouvement politique radical. Dans les tranchées de l'Yser, les jeunes intellectuels flamands se soulevèrent contre leurs officiers francophones qui donnaient des ordres, souvent avec des conséquences dramatiques, dans une langue que les troupes ne comprenaient pas. Cette radicalisation du Mouvement flamand fut alors appelée le "Mouvement du front".

Plus radicale encore fut la réaction de quelques Flamands dans la partie occupée de la Belgique. Ces activistes choisirent de collaborer avec l'Allemagne, espérant ainsi obtenir les droits que l'État belge leur refusait. Ils discréditèrent le Mouvement flamand jusqu'en Flandre. La guerre terminée, ils durent se soumettre à la justice ou s'exiler.

Pendant les deux décennies qui suivirent, le Mouvement flamand se renforça encore malgré la collaboration des activistes et grâce à l'attitude négative et mal adaptée du gouvernement belge qui, jusqu'en 1931, s'entêta à refuser aux Flamands le droit à l'enseignement supérieur en néerlandais. Pour couronner le tout, les autorités détruisirent les simples pierres tombales que les soldats flamands avaient érigées à leur frais en hommage à leurs compagnons morts au combat. L'indignation générale monta alors en Flandre. En 1930, une tour gigantesque fut construite sur le champ de bataille de Dixmude, commémorant ainsi les morts de la guerre. Depuis, des dizaines de milliers de Flamands sont allés se recueillir au pied de ce monument et ont perpétué la conscience nationale flamande.

En réalité, le Mouvement flamand prenait deux directions opposées : l'une restait fidèle à l'État belge et l'autre se dressait contre lui. La première, appelée minimaliste, choisit de lutter pour l'unilinguisme des Flandres à l'intérieur d'une structure gouvernementale belge, à l'aide de lois linguistiques. La seconde, maximaliste, voulait purement et simplement créer un État flamand.

Le programme des minimalistes devint une réalité dans les années 30 avec l'adoption d'une série de lois linguistiques. Les Flandres et la Wallonie obtinrent un statut unilingue tandis que Bruxelles, la capitale, devint officiellement bilingue. La Belgique avait opté pour deux unilinguismes plutôt que pour le bilinguisme global.

Les maximalistes, eux, prirent très vite une voie anti-démocratique et choisirent la totale collaboration avec la nouvelle Allemagne. Une fois encore, après la guerre, ils furent jugés et condamnés. La tour sur l'Yser fut complètement détruite par une explosion qui ne fut jamais revendiquée. Elle fut reconstruite plus tard.

Bien que la collaboration ne fût pas seulement une prérogative du Mouvement flamand (en Wallonie, la collaboration fût encore plus féroce) et bien

que seule une minorité de ses membres soit coupable, les partis nationalistes furent évincés du parlement pendant dix ans. En 1954, un nouveau parti nationaliste fut créé, mais cette fois il se réclamait de la Flandre démocratique respectable au sein d'une Belgique fédérale. En 1977, après un schisme politique, un nouveau parti d'extrême droite émergea avec un programme populiste anti-immigration. Jusqu'à ce jour, les autres familles politiques flamandes ont réussi à isoler ce parti. Cela ne fut possible que grâce au Mouvement flamand et à son succès dans la transformation d'un État unitaire belge en un État fédéral. Ce n'est qu'en 1993 que la Belgique devint un État fédéral après une longue lutte qui dura tout l'après-guerre.

Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, la frontière linguistique entre Flamands et Wallons fut constamment modifiée par les idéologies ou le contexte socio-économique. Un Flamand peut tout aussi bien être catholique ou libéral, socialiste ou libéral. Naturellement, ceci vaut aussi pour les Wallons. Par conséquent, dans le cas d'un conflit linguistique entre Flamands et francophones, le fait que les Flamands peuvent être catholiques et avoir la même idéologie que les Wallons masque leurs divergences d'opinion. Ainsi, autour de la question scolaire, les Flamands catholiques rallièrent la cause de leurs camarades wallons contre leurs opposants socialistes et libéraux dans les deux régions.

En 1945, du temps de la répression, la frontière linguistique s'élargit et devint une sorte de frontière "communautaire". Les Flamands reprochaient à l'État belge de ne pas être impartial dans ses condamnations.

En 1950, ce fut la "question royale", conflit bien connu sur la position du roi Léopold III pendant la guerre. La communauté wallonne était très critique envers son souverain, lui reprochant d'avoir collaboré au lieu de prendre la tête de la résistance. Au contraire, la communauté flamande, elle, soutenait la décision de son roi de rester en Belgique pendant l'occupation et d'éviter un bain de sang en se rendant avec l'armée dès le début du conflit. Malgré un référendum montrant le soutien total de la communauté flamande, le roi dut abdiquer en faveur de son fils aîné Baudouin. L'hostilité des francophones était trop virulente. Ce compromis permit de comprendre que l'État devait être remanié pour faire face aux contradictions fondamentales qui opposaient Flamands et Wallons. Un groupe de recherche fut constitué qui reconnut finalement l'existence à l'intérieur de la Belgique des deux communautés culturelles. Il déclara Bruxelles propriété commune.

Deux autres conflits confirmèrent les profondes dissensions entre les deux populations belges : la question de l'éducation, concernant les subventions versées aux collèges et lycées catholiques, et la loi unique qui entraîna la diminution des subventions gouvernementales accordées à l'industrie wallonne en pleine récession et qui provoqua de sérieux troubles en Wallonie.

En 1962, la frontière linguistique entre les deux communautés fut officiellement établie, ainsi que celle de Bruxelles-Capitale. À vrai dire, cette législation mit fin aux recensements linguistiques qui avaient toujours été favorables aux francophones et qui avaient causé la perte de plusieurs territoires en Flandre. Pour les Wallons, ce fut aussi la conséquence politique et

démocratique de leur refus d'instaurer le bilinguisme dans leur région depuis les années 30. Au lieu d'accepter le bilinguisme pour tous suivant le principe de personnalité, on préféra l'unilinguisme des Flandres et de la Wallonie suivant le principe de territorialité.

Ce choix explique pourquoi les "revendications démocratiques" de la communauté francophone installée dans la région bruxelloise ne sont toujours pas entendues. Le fondement même de la pacification belge se base sur l'homogénéité des deux territoires. Les Belges francophones qui immigrèrent en Flandre sont supposés s'intégrer ou tout au moins accepter l'identité linguistique de la région dans laquelle ils s'installent. C'est évidemment la même chose pour les Flamands qui partent en zone francophone.

Il ne faut pas non plus oublier le déplacement du centre économique vers le nord du pays et la néerlandisation grandissante de l'enseignement supérieur et des milieux politiques qui eux aussi rendaient inévitable une réforme des institutions. Gardons aussi en mémoire le *Leuven Vlaams* de 1968. Les employés francophones de l'université catholique de Louvain réclamaient des droits linguistiques dans une région flamande. Les Flamands ne supportaient plus ces revendications et obligèrent les francophones à se réinstaller en Wallonie.

En fait, la réforme institutionnelle n'a réellement abouti qu'après un processus long et compliqué de révisions constitutionnelles successives. C'est évidemment un compromis qui en résulte : les Flamands, qui avaient désiré pendant plus d'un siècle leur autonomie culturelle, ont obtenu les communautés, les Wallons, qui voulaient leur liberté économique depuis le désengagement de l'administration centrale, obtinrent leurs régions. Les communautés ont compétence sur les questions dites "individuelles" telles que l'éducation, et les régions sur les problèmes d'ordre "territorial" comme ceux liés à l'environnement.

Les communautés comme les régions eurent leur propre gouvernement et leur propre parlement. En Flandre, les administrations devenues autonomes furent confiées aux mêmes services. En Wallonie, elles restèrent distinctes les unes des autres. Ce n'est qu'au bout de 20 ans, en 1993, que la Belgique devint un État fédéral. Toutefois, les accords de Lambert en 2001 ont accentué le pouvoir des régions.

2. La politique linguistique en Flandre (et aux Pays-Bas)

La standardisation du néerlandais en Flandre ne peut se comprendre qu'à la lumière de certains paramètres historiques et c'est pourquoi j'ai cru bon de donner cet aperçu trop long et à la fois trop sommaire de l'histoire de la Belgique. En Flandre, la langue n'est jamais allée de soi et le néerlandais n'a pu survivre que grâce à une histoire complexe et à un système fédéral sophistiqué et unique en son genre.

En outre, l'histoire du Mouvement flamand montre bien pourquoi les Flamands ne parlent pas tous une langue standard correcte. On pourrait appeler cela une situation de déficit collectif qui n'a été que récemment modifiée par

la démocratisation de l'enseignement supérieur et par l'essor économique des Flandres. Cela explique aussi pourquoi les Flamands ne sont pas tous prêts à accepter l'autorité du nord. Après avoir reconnu la nécessité du néerlandais en Flandre, la classe moyenne et commerçante du Mouvement flamand est susceptible de placer l'autorité au sein même de la société flamande. Elle avait commencé à apprendre le néerlandais pour s'instruire, mais aussi pour se socialiser. Elle a si bien réussi qu'elle va maintenant vouloir déterminer son standard seule.

C'est pour cette raison que les sociolinguistes parlent de l'attitude ambiguë des Flamands vis à vis du néerlandais. D'un côté, ils acceptent la suprématie de la langue standard, identique à celle que l'on parle aux Pays-Bas, et de l'autre ils semblent refuser d'adopter complètement la variante standardisée du nord. Déjà au 19^e siècle, les membres du Mouvement flamand avaient ressenti le besoin d'adopter la prononciation du nord, nettement différente de la prononciation dialectale. Dans le même temps, ils réalisèrent l'impossibilité d'imiter toutes les caractéristiques du hollandais. Cela s'est terminé par deux prononciations standards acceptées par tout le monde : la septentrionale et la méridionale. Les médias ont fait autorité et ont joué un rôle décisif dans l'adoption de la variante méridionale.

Même quand il s'agissait d'orthographe les mots étrangers, de nouveaux désaccords apparaissaient. Les Flamands préféraient une orthographe progressive, autrement dit, ils adaptaient le mot étranger au système néerlandais. Les Hollandais, eux, ne changeaient rien. Très récemment, une nouvelle réforme de l'orthographe a mis fin à la controverse en entérinant officiellement la méthode hollandaise. Ce qui est important dans cet épisode c'est que la réforme de l'orthographe est le fruit d'une décision commune, institutionnalisée par le *Nederlandse Taalunie* (Union de la langue néerlandaise). Cette institution officielle s'est révélée un outil efficace dans la politique linguistique des deux communautés. On a du mal à imaginer pareille chose en France : demander aux Suisses francophones de réfléchir et de décider de l'évolution du français. C'est cependant exactement ce qui se passe aux Pays-Bas. Les *néerlandiques* acceptent la participation d'une minorité flamande dans les décisions concernant la politique linguistique (en matière d'orthographe par exemple). Plusieurs autres programmes sont en cours pour promouvoir le développement d'une langue standard qui réponde aux besoins de la société actuelle.

Sur le plan syntaxique, il existe quelques différences mineures qui affectent l'ordre des mots dans les phrases complexes, mais la plupart des gens les jugent moins importantes. En ce qui concerne le lexique, les Flamands se sont longtemps inquiétés de l'influence indésirable des autres langues et en particulier du français. Une forte tradition puriste a marqué l'enseignement pendant plusieurs décennies. Elle a été relayée par les médias qui ont lutté contre l'influence du français et son intrusion plus ou moins directe *via* les dialectes. C'est pourquoi aujourd'hui encore, quelques-uns de mes étudiants sont plutôt réfractaires à la langue standard. On leur a appris à remplacer des mots inexacts par des mots corrects, et maintenant on leur demande de réfléchir sur

Note :

Cet article est une version remaniée d'une conférence prononcée à l'Université Pompeu Fabra de Barcelone le 28/4/99.

Bibliographie :

Deprez, K. & Louis Vos, *Nationalism in Belgium: Shifting Identities, 1780-1995*, Macmillan Houndmills, 1998

Geerts, G., "Is Flemish different from Dutch?" in Heyvaerts F.J. & Steurs F. (ed), *Words beyond Words. Essays in Honour of Pr. F.G. Droste on the occasion of his sixtieth birthday*, Leuven, Leuven University Press, 1989, p. 287-95

Gillaerts, P., *Verscheidenheid in eenheid. Een bloemlezing taalpolitieke artikelen over normering en standaardisering van het Nederlands*, Leuven, Arnsfoort : Acco, 1986

Kossmann-Putto, J.A., a.o., *Les Pays-Bas : histoire des Pays-Bas du Nord et du Sud*, Rekkem : Ons Ertdeel, 1997

des stratégies traductives et communicationnelles. Ils apprennent à considérer les influences des autres langues comme un enrichissement même s'il convient de continuer à les sensibiliser aux "faux-amis".

Les sociolinguistes ont aussi bien sûr admis que le lexique des Flamands devait être différent de celui des Hollandais puisque les deux populations vivent dans des pays distincts. L'évolution de la langue est obligatoirement différente lorsque les usages, les institutions et les cultures sont différentes. Cette évolution n'est plus une menace pour l'unité linguistique entre nord et sud, ni pour le processus de standardisation en Flandre. Plusieurs projets comme la traduction œcuménique de la Bible se mettent en place. Les nouvelles grammaires et les nouveaux dictionnaires sont prêts à travailler les différences régionales sans pour autant renoncer à l'histoire linguistique de la région.

Tout est aussi une question d'intérêts communs. Les éditeurs se concentrent au nord, les Flamands deviennent donc intéressants pour les Hollandais. De plus, la Flandre représente un marché de plus de 6 millions de consommateurs, non négligeable pour les Hollandais. Les Flamands et les Hollandais appartiennent à un groupe linguistique de moyenne importance et, à l'intérieur de la communauté européenne, ils ne peuvent se permettre de trop grandes variations dans leur langue. Il faut plus que jamais mettre l'accent sur l'unité. "L'union fait la force" et les Belges néerlandophones le savent bien.

3. Comment va évoluer le statut des traducteurs et des interprètes en Flandre ?

En ce qui me concerne, j'envisage trois scénarios possibles.

1. Puisque la Belgique est devenue un État fédéral constitué de régions monolingues, elle va avoir un besoin grandissant de traducteurs et d'interprètes à la fois dans la vie publique et dans les affaires. Les langues sont des instruments. Si on cesse de les parler (parce qu'on vit en milieu monolingue), on perd en aisance, en fluidité et finalement on perd la langue elle-même.

Il y a donc une véritable demande pour des traducteurs et des interprètes professionnels. Les interprètes qualifiés sont aujourd'hui totalement reconnus mais il n'en va pas de même pour les traducteurs qui en sont toujours à prouver que leur maîtrise des langues vaut l'investissement. Malgré tout, leur collaboration dans le domaine de la publicité va maintenant de soi. L'essor du secteur tertiaire demande aussi plus de traducteurs qualifiés. Cela explique peut-être pourquoi il n'existe pas moins de cinq instituts de formation des traducteurs et interprètes en Flandre. C'est d'autant plus étonnant qu'aux Pays-Bas il n'en existe qu'un.

2. La Belgique demeure un pays multilingue avec, au moins en Flandre, une connaissance du français courant. Le bilinguisme de Bruxelles est bien sûr très important, mais l'anglais a aussi pris une ampleur considérable puisqu'il est la langue des jeunes, des médias, sans oublier les multinationales et l'Union européenne. Il est donc de moins en moins facile aux traducteurs et interprètes de se rendre indispensables. Les ingénieurs et les acteurs de l'éco-

nomie pratiquent aujourd'hui plusieurs langues étrangères, les traducteurs doivent se montrer très professionnels, particulièrement dans le domaine de la communication écrite.

3. L'essor économique des Flandres est la conséquence d'un développement technologique considérable. Depuis toujours le gouvernement flamand a favorisé cet essor. On a très souvent entendu le slogan : "Les Flandres ne doivent pas manquer le train de la troisième révolution industrielle" et l'on ne compte plus les salons consacrés aux nouvelles technologies. Pour les traducteurs, cela signifie que la traduction assistée par ordinateur devient une réalité. D'ailleurs, en ce moment même, non loin du monument aux morts de Dixmude, la Flandre développe sa propre "Silicon Valley" linguistique : une véritable concentration de toutes les technologies liées aux langues. De grandes compagnies flamandes comme Lernout et Hauspie (malgré leurs récents déboires) ont démontré leur créativité dans le domaine de la traduction automatique et de la reconnaissance du langage. Cela va transformer le rôle des traducteurs et des interprètes dans les années à venir. L'enseignement de la traduction passera par une maîtrise plus complète de la langue maternelle puisque les traducteurs vont devenir les correcteurs des textes déjà traduits par les machines.

En conclusion, je dirai que la Flandre cultive aujourd'hui sa langue standard et redécouvre ainsi son identité, très proche et aussi très différente de celle des Pays-Bas. Mes étudiants flamands vont apprendre à maîtriser une variante du néerlandais standard qu'ils vont devoir en partie re-définir et qui leur sera propre. Un grand défi à relever !

Traduit de l'anglais par Anne de Cadenet



Plage d'Oostduinkerke, Flandre, photo M. V. C.

Grandeur des petits, petitesse des grands

Ou comment les grands usent et abusent de la langue
et de la littérature des petits

Luc Van Doorslaer

La France me paraît à la fois proche et lointaine. Lointaine, parce qu'en tant que germaniste néerlandophone et professeur d'allemand je suis surtout axé sur les aires linguistiques allemande et néerlandaise. Mais proche aussi, parce que je suis Belge et qu'il y a beaucoup de chances que je passe régulièrement mes vacances en France. Ce qui est effectivement le cas, dans la mesure où j'ai déjà visité Paris, la Côte d'Azur, la Provence, l'Alsace, les Alpes, les Pyrénées, la Charente et la Normandie (mais pas encore la Bretagne...). Toutefois, en tant que Belge néerlandophone, autrement dit en tant que Flamand, il m'est difficile de ne pas éprouver un sentiment ambivalent à l'égard de ce qui tient le plus à cœur à la France et aux Français, à savoir la langue française.

Étant traductologue, je pense par définition en termes transculturels, transfrontaliers, translinguistiques, et par conséquent ma démarche est de type international et internationaliste. Mais en même temps, comme tout traducteur digne de ce nom, je suis particulièrement attentif aux sensibilités intralinguistiques et intraculturelles, et donc également aux susceptibilités nationales et/ou régionales. Au sein d'un petit pays qui a le sens de sa propre relativité, comme la Belgique, le terme "nationalisme" fait généralement sourire. De toute évidence, une telle réaction est due au fait qu'on ignore toujours si la nation belge correspond bien à une réalité. Dans certains cercles en tout cas, on tranchera plus facilement, lorsque la discussion portera sur les différentes nationalités à l'intérieur de la Belgique, c'est-à-dire lorsqu'il s'agira des Flamands, des Wallons et des Bruxellois, des néerlandophones et des francophones. Ce qui est bien entendu indissociablement lié à l'histoire. Quand bien même il estimerait déplacé de se servir de catégories d'inspiration nationaliste, le Flamand "moderne" – toutes tendances confondues – ne peut en effet nier que les conflits, les paradoxes et les contradictions intrabelges aient largement contribué à déterminer le degré de nationalité "du" Flamand. Or, c'est précisément ce degré de nationalité qui pose problème à quantité de Flamands, ne fût-ce que par rapport à l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes à l'étranger. Sans doute cette attitude crée-t-elle une impression de passéisme mesquin, amenant ainsi nombre de mes amis étrangers à s'étonner qu'au début du 21^e siècle on puisse encore tenir en Belgique un discours nationaliste

datant du 19^e siècle. Car n'est-il pas vrai que l'État de droit a assuré à la majorité néerlandophone les conditions objectives de sa non-discrimination, dès lors que la frontière linguistique a définitivement été fixée, que les droits des minorités linguistiques sont clairement établis, etc.? Quel est alors le sens d'un tel combat d'arrière-garde? Si pertinentes que soient ces objections, il n'en demeure pas moins que la formation de l'identité flamande – certes de façon moins précise que naguère – est toujours en cours. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les acquis légaux et les délimitations objectives n'empêchent pas que l'on éprouve quotidiennement toutes sortes de contrariétés et qu'on en revienne de ce fait à des schémas de pensée et de jugement plus conflictuels. Ainsi, ce matin, une charmante employée d'une compagnie aérienne belge m'a appelé à mon domicile pour me communiquer que mon vol avait été annulé. Mais, pas un instant, elle n'a songé à m'adresser la parole en néerlandais, alors que je porte un nom flamand et que j'habite Anvers, la principale ville de Flandre. De même, il m'est arrivé plus d'une fois à Bruxelles – la capitale officiellement bilingue de la Belgique – de commander un taxi par téléphone et en néerlandais, et d'être aussitôt "parqué" sur un jingle à répétition. Il est encore heureux que, jusqu'à ce jour, je n'aie pas dû être hospitalisé dans une clinique bruxelloise. Car ce ne serait pas la première fois qu'on s'y réveille la jambe amputée, après avoir expliqué qu'on souffrait d'une commotion cérébrale. Dans des cas pareils, il est légitime d'avoir des doutes. Vaut-il mieux ne pas s'en faire et se montrer tolérant en parlant français pour assurer la communication? Ou convient-il de signifier à son interlocuteur qu'on appartient à la majorité linguistique du pays et qu'on souhaite être respecté comme tel? Au risque de se voir accusé de nationalisme. Vous comprenez maintenant l'ambivalence de mon attitude à l'égard du français...

La plupart des Français n'ont pas ce genre de problème de conscience. En tant qu'État et en tant que nation, la France a toujours fait preuve de fierté à l'égard de sa langue et ne s'est jamais sentie minoritaire. C'est pourquoi elle a donné une tout autre interprétation au concept de "tolérance". Je vous donne un exemple. L'année passée, à l'occasion de la visite d'un collègue français, nous avons organisé une journée d'étude à Anvers, une ville flamande unilingue. Or, par égard pour notre hôte, il a été décidé que les langues officielles de cette journée seraient l'anglais et le français. On peut se demander s'il s'agit là d'une marque d'hospitalité et de tolérance ou plutôt du signe d'une infériorité culturelle que les Flamands s'imposent à eux-mêmes, ou s'il s'agit des deux à la fois. En revanche, il est difficilement imaginable qu'on organise en France une journée d'étude autour d'un invité allemand et qu'on opte exclusivement pour l'anglais et l'allemand comme langues de travail. Ce qui s'explique par une combinaison de facteurs légaux, historiques, culturels, et sans doute aussi d'ordre psycholinguistique. Il est frappant toutefois qu'à l'intérieur de l'Hexagone le français soit protégé plus énergiquement et plus jalousement que le néerlandais en Belgique, alors que celui-là occupe une position quasi monopolistique, se réfère à une immense tradition culturelle et connaît par là même encore un énorme rayonnement. En Belgique, le néerlandais, il est

vrai, représente également une majorité – de 57% seulement –, mais ne dispose pas d'une conscience culturelle de soi aussi développée et a souvent dû adopter une attitude défensive. Le degré de domination effective n'est donc pas toujours directement proportionnel au degré de tolérance vis-à-vis des minorités.

Une différence importante réside évidemment dans le fait qu'en Belgique le néerlandais a toujours été contraint de lutter pour se maintenir, tandis que la peur de la "disparition" du français ne constitue qu'un phénomène relativement récent, imputable au processus de mondialisation des dernières décennies. Dans un tel contexte, la première réaction consiste souvent à se rassembler et à faire bloc contre les influences extérieures. Et dans le cas de la "Francophonie" – institution politique au sein de laquelle la Belgique se fait représenter depuis un quart de siècle par un Premier ministre flamand – c'est, selon moi, aussi l'incertitude croissante qui nourrit la solidarité ; celle-ci visant avant tout à perpétuer l'affirmation (de soi) mutuelle et à préserver certains privilèges communs. Au demeurant, si, en Occident, les sacro-saints principes démocratiques sont dans toutes les bouches, à tel point que nous voulons les imposer au reste de l'humanité, il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit de politique linguistique. Ainsi l'Union Européenne a-t-elle déjà consacré de nombreuses discussions à l'usage des langues dans le cadre des institutions. En réalité, ou bien on assume pleinement la logique démocratique et on se montre disposé à en payer le prix en acceptant que toutes les langues de l'Union se manifestent sur un pied d'égalité. Ou bien on adopte une attitude radicalement utilitaire et on se limite à une seule langue de travail. Ce qui signifierait sans doute dans une perspective démocratique qu'il faudrait choisir l'allemand, puisque, d'un point de vue quantitatif, c'est la langue la plus importante de l'Union. Ou à la rigueur, on pourrait envisager d'opter pour l'anglais, la *lingua franca* internationale. Mais, en aucun cas, on ne trouvera de raisons objectives pour officialiser le français comme seconde langue de l'Europe.

Nous voilà donc de nouveau confrontés au rôle de l'histoire. S'il est vrai qu'une approche historique et psycholinguistique du sentiment linguistique français ne relève pas de ma compétence, je voudrais toutefois me pencher ici sur une période qui, à plus d'un titre, illustre parfaitement la hiérarchie au sein du paysage des langues européennes : la fin du 19^e et le début du 20^e siècle. Cette période est en effet particulièrement représentative des "rapports de traduction" qu'entretiennent un certain nombre de cultures européennes, tels que je les ai étudiés dans ma thèse de doctorat. Je m'étendrai d'abord sur le cas de l'Allemagne, avant de revenir, en conclusion, à la situation de la France. Nous sommes à l'époque où l'Allemagne s'impose en tant que nouvelle puissance (géo)politique en Europe centrale. Après la victoire des Prussiens sur les Français en 1870-71, c'est à Versailles qu'est proclamé l'Empire allemand, État qui s'avérera très dynamique, et qui se caractérisera par une gigantesque croissance économique et industrielle, mais aussi par l'augmentation continue de son poids politique et militaire. Ce qui mérite d'être souligné, c'est que ce

sentiment accru de supériorité économique, politique et militaire va de pair avec un sentiment d'infériorité culturelle, et plus précisément à l'égard de la France, qui – sur le plan littéraire notamment – constitue l'exemple à suivre. Car c'est la France qui décide des nouvelles tendances littéraires en Europe, la France qui donne le ton et lance les modes.

En l'occurrence, il est assez cocasse de constater que c'est à une "petite" littérature qu'on a dû recourir pour secouer le joug de la culture française. À la fin du 19^e siècle, il y a en effet en Allemagne un engouement sans précédent pour la littérature scandinave. Henrik Ibsen, par exemple, y devient beaucoup plus populaire qu'en France. La politique en matière de traduction, ou du moins le nombre réel de traductions, est nettement favorable aux auteurs nordiques. À quoi s'ajoute la représentation idéalisante d'une nature virgine, qui produit une véritable "scandinavomanie" littéraire et fournit un nouveau modèle ("germanique") servant à établir un contre-poids culturel à l'hégémonie prétendument naturelle de la France.

Un cas analogue, quoique d'une moindre portée, est celui de la réception de la littérature flamande traduite en allemand pendant la Grande Guerre. Ainsi, on assiste à ce moment de l'histoire à une bien singulière augmentation du nombre de traductions allemandes d'œuvres flamandes ; le chiffre passant du simple au triple ou au quadruple par rapport à la période antérieure. Après les hostilités, cependant, la production retombe rapidement au niveau moyen de la période d'avant-guerre. Selon des études consacrées à ce sujet, le *boom* de la littérature flamande en Allemagne serait la conséquence au moins indirecte de la *Flamenpolitik*, c'est-à-dire d'une stratégie politique allemande visant à créer un climat de solidarité mentale entre Flamands et Allemands. Il faut donc bien insister sur le fait qu'il s'agit ici, non pas de la littérature néerlandaise, mais de la littérature flamande, les Pays-Bas demeurant neutres durant la Première Guerre mondiale. La *Flamenpolitik* poursuivait plusieurs objectifs : un objectif d'ordre stratégique et militaire (l'accès direct à la mer du Nord), un objectif économique (le contrôle du port d'Anvers), mais surtout un objectif idéologique, dicté par un discours romantico-nationaliste sur la Flandre et les Flamands. Ce qui veut dire qu'ici aussi sont mises en valeur les qualités d'une vie rurale et d'une pensée inaltérée. En outre, les Allemands étaient convaincus que les Flamands, en raison de leur assujettissement à un État alors dominé par les francophones, souhaitaient au plus vite se libérer du carcan belge et avoir la possibilité de fraterniser, en bons Germains, avec leurs frères et sœurs allemands. Aussi avança-t-on toutes sortes d'arguments linguistiques et nationalistes en vue de réunir Flamands et Allemands à l'intérieur d'une espèce de communauté pangermanique. Dans ce contexte, la Flandre devint forcément l'objet d'un nombre tout à fait exceptionnel de publications allemandes. Ce qui eut à son tour pour effet d'accroître l'intérêt à l'égard de la littérature (traduite) du "cadet" germanique. Seulement, contrairement à la littérature scandinave, les Lettres flamandes ne furent pas utilisées pour introduire de nouveaux modèles, mais bien pour confirmer la

tradition existante des *Dorfgeschichten* ou histoires de village, autrement dit de la prose narrative régionale et rurale.

Pour diverses raisons, les grandes aires linguistiques ont donc plus d'une fois usé ou abusé de leurs petits frères. Mais apparemment pas toutes selon les mêmes principes. A partir de notre aire néerlandophone – de dimension moyenne d'après les normes européennes – et à partir de notre position mathématiquement majoritaire de néerlandophones de Belgique – souvent minorisés –, nous continuerons dès lors à suivre avec beaucoup d'intérêt le comportement de la France en matière de politique linguistique au cours des décennies à venir. En premier lieu, par rapport au développement des langues régionales sur son territoire. Mais également dans le combat qu'elle mène afin de protéger son patrimoine et la position de sa propre langue dans le cadre de l'Union européenne ainsi qu'à l'échelle mondiale.

Traduit du néerlandais par Bernard Van Huffel



LU ET RELU PAR LES VOLEURS DE FEU – Chroniques et critiques –

Pontaniou les barreaux

"...Nous trons tous à Pontaniou / casser des cailloux / comme de braves pioupious

Sous les rangs / et marchons fièrement /

Sous les drapeaux / des machines à carreaux (bis)

Vivre sans soucis, boire du purin, manger d'la merde

C'est le seul moyen de ne jamais crever de faim (bis)

O merde, merde divine

Toi seule a des appâts, a des appâts

La rose a des épines

Toi merde, tu n'en as pas, tu n'en as pas..."

Certains d'entre nous ont certainement braillé cette grossière et scatologique marche militaire lors de retrouvailles festives, chanson à boire du pays de Brest que peut-être chantaient les détenus de Pontaniou. Pouvaient-ils seulement chanter dans cette prison célèbre, construite au 18^e siècle au-dessus de la Penfeld ? Avaient-ils d'ailleurs le cœur et la tête à ça quand on sait les horribles conditions de détention dans lesquelles ils se trouvaient !

Avec la permission de la Direction de la Maison d'Arrêt de l'Ermitage de Brest, le poète morlaisien Jean-Albert Guénégan a pu circuler dans les vestiges de ce lugubre endroit. De cellule en cellule, les graffitis des murs ont nourri son inspiration et, sur les traces de fantômes froids, lui ont permis d'imaginer certaines scènes et moments forts de la vie quotidienne des prisonniers qui broyaient là du noir...

"Il ne faudra pas laisser de traces / Quand nous aurons / Fait assez les humains"

Noir l'horizon des prisons...

Noir cette brûlure des mots griffés dans les enduits de plâtre et de ciment craquelés. Ici la parole s'est fixée à la mémoire du décor. Souvenirs calcinés de cris et de silences. Textes surgis de l'ombre. Cicatrices encore fraîches, enfantées dans la douleur. Poèmes de la délivrance, jusqu'aux extrêmes onctions de l'aube...

De ces murs décrépits, que Paul Bloas a su ranimer de tragiques portraits à l'acide, Jean-Albert Guénégan a puisé la matière de son propos : un témoignage du milieu carcéral à

travers une histoire et des personnages imaginés.

"...Ici, comment se réapproprier ses rues, ses mers, ses îles, son lointain. Et son jardin ? Comment ne pas être de plain-pied dans la vie des autres ? Comment se protéger sous le casque de la solitude ? Ici comment ne pas souffrir ?..."

En saisissant le jaillissement des écritures anonymes, il a promené sa réflexion autour de questions existentielles de l'être humain et abordé le terrain de la foi : se sauver, avec l'aide de Dieu (sauve-qui-peut !) et de l'aumônier... Pierre, l'un des détenus, y croit et se confie en toute impunité...

"...Père, je me confesse à vous... Il n'y a que vous qui pouvez me soulager."

Quatre murs... qu'y a-t-il au-delà, et juste derrière ? Bien sûr la vie, tout près, impossible, éphémère, avec un ciel si bleu chargé de lumières et de goélands crieurs... Faut-il croire à cet impossible ailleurs ? Se battre. La liberté bat de l'aile à côté des barreaux, elle grimpe sur les murs, elle ouvre grand les portes. La clé de l'espoir est toujours accrochée au pan bleu de la nuit.

Pierre se confie aussi à Alain, son ami poète, qui rumine en silence son cauchemar et sa détresse, "ses blessures font le guet sur la taie de son ciel". Puis il y a l'Ancien, toujours là pour semer le trouble et "cassé pour le reste de la vie". Et, comme le souligne généreusement Marylise Le Branchu dans sa préface, "il y a aussi cette guêpe égarée et quelques pauvres mouches... dans le temps suspendu d'un séjour au mitard..."

La gravité de la situation et des drames vécus individuellement, où des hommes doivent affronter la réalité de leurs actes, assumer leur culpabilité, gérer leur solitude et leurs pulsions intimes, leurs angoisses, leurs manques et toutes les absences chères, tout cela aurait dû pouvoir alimenter plus encore la réflexion poétique et dépasser la teneur des échanges. Parfois le langage est abrupt, cru, nécessaire. Parfois l'écriture prosaïque nuit à la profondeur du propos. Une poésie corrosive aurait eu raison des barreaux... En utilisant un style volontairement dépouillé (brièveté de la phrase, économie du verbe) il a toutefois pu rendre, sans doute, un climat oppressant et surtout une urgence à dire, une fulgurance, qui caractérisent les inscriptions murales.

"Marre de l'enfermement"

"Le fond..."

Mains au ciel, pieds en terre. / Aucun toit en attente, pas de cœur ni d'âme. /

Pas de renaissance. / Rien. / Que l'inattent-

IMPRESSIONS



Jean-Albert Guénégan, *Pontaniou les barreaux*, éd. La Part Commune, Graffitis du monde carcéral, préface de Marylise Le Branchu

tion des barreaux et le froid des grilles. /
La vie de ruines reprend ses droits."

La prison est à l'intérieur de soi. Bouche close. Poing serré. Regard baissé. Cœur qui ne veut pas se battre.

Les murs eux s'ouvrent aux baisers fous, aux colères, aux textes lumineux, aux délirés, aux fantômes, aux musiques, aux danses des mains généreuses. Ils parlent, ils écoutent, ils respirent et rêvent sur les empreintes des souvenirs. Il existe toutes sortes de murs, de briques, d'agglôs, de pierre ou béton, tapissés, peints, carrelés ou habillés de tissus, cloisons de bois ou de métal, murs griffés de cris, de traces d'amour, de signes de détresse, murs du plaisir, murs de la haine, de la honte, des lamentations, du silence... murs du son, de l'image, écrans.

Murs, façades, portes, rideaux, derrière s'agitote ou crève ce qui ne se montre pas, ce qui n'est pas dit, ce qui est tu, quelque chose de honteux comme la misère, la pauvreté ou le scandale. Murs, murmures...

Il y a peut-être une cour derrière le mur de la prison, peut-être un jardin où viennent mourir les oiseaux... Et sur ce mur quelqu'un vient d'écrire :

"La marge / c'est ce qui / tient les pages / du livre de la vie".

N'y a-t-il pas un parallèle évident à faire entre le poète face à la page blanche et le déte- nu qui vit en marge et s'exprime sur le mur ? N'est-ce pas le sort du poète de naviguer dans les marges ? Être en dehors et dedans pour jeter sur le monde ce regard en retrait mais brûlant, à nul autre pareil. Tous les deux ne vont-ils pas tenter de (se) sauver et refaire leur vie, et pour cela risquer l'aventure, enfreindre la règle, oser la création... faire le mur ! "La marge, n'est-ce pas ce lieu, par excellence, où s'égarer... elle peut être gouffre, ou planche de salut, voire tremplin... un bel espace de rencontres, ouvert à tous les errants." écrit Jean-Pierre Abraham dans la marge d'un recueil de nouvelles.

Si l'espace de rencontres que nous ouvre ici Jean-Albert Guénégan me semble un peu en décalage par rapport au titre évocateur et ambitieux de son livre, il faut néanmoins reconnaître qu'au-delà des clichés réducteurs et de quelques graffitis, il a su, à travers une démarche très personnelle, solliciter notre propre réflexion sur les problèmes cruciaux liés à l'enfermement.

Jean-Paul Kermarrec

Café Rousseau

Mardi 17 heures - Commence le récit et s'ouvre comme une pompe à bière, à un comptoir de bon aloi, le robinet d'une poésie bien mousseuse, blonde et rousse dansant

dans le soleil breton. Je vous en fais juge : "Les ruines du village se lézardent chaque jour un peu plus. Au moindre tremblement, les arbres serrent les poings, les mûres se couvrent de poussière et les abeilles se cramponnent aux fleurs. Cet après-midi, c'est à cause du camion... A force de chiquer, les vieux ont senti les cuisses râblées des crapauds pousser sous leur langue".

Le camion ? Il est rouge avec des ridelles, disloqué, brinqueballant, hurlant, lancé à toute vitesse comme tous les chiens de l'enfer. Il a une pièce surnuméraire rouille, disloquée, brinquebalante, hurlante, soudée au volant, c'est "Popeye" le chauffeur, ce pourrait être l'Ankou.

Un des vieux se relève péniblement et lâche : "Il a pris la route de Goué-Zegal. A tous les coups, il va livrer chez Rousseau".

Fin de la deuxième page. Avant vous le dire tout de suite, si ce livre ne vous est pas déjà tombé des mains c'est fichu, vous êtes pris : c'est que vous n'êtes pas réfractaire à une vision tendre, généreuse, humoristique, poétique du monde. Vous n'allez plus lâcher ce livre, le lire jusqu'à la dernière page, d'une traite. Après il y a la façon, c'est une question de tempérament. Ou bien vous allez le déguster à la petite cuillère comme un merveilleux odorant miel de blé noir ? Ou bien vous allez le lamper à petites gorgées, comme un bon vin, en faisant éclater la dernière goutte rubis sous la langue qui claque ? Ou bien encore vous allez savamment composer une bouchée faite d'un peu de gras onctueux, de cartilage moelleux et de chair tendre, sur une joue de pomme de terre chaude, et savourer une fabuleuse tête de veau sauce-gribiche ?

Une chose est sûre, vous allez devenir un fidèle de l'écriture de Jacques Josse et, si vous ne l'êtes déjà, un nouveau Rousseauiste tout prêt à signer avec le grand Jean-Jacques, les clients-philosophes et le Patron-ancien-de-la-Marine-Marchande, au Café Rousseau, un nouveau "Contrat social" contre la connerie humaine et pour la liberté.

Pour l'instant : "Il est dix heures du soir. Rousseau git à l'étage. L'ex-marin nage dans les eaux usées de sa conscience (...) Depuis, il a du sang noir dans les veines. Il guette des sirènes dans la pénombre. Là c'est une balise qui hurle, ici un steamer qui croise... Le destin lui a plombé ça en une seule nuit : deux blocs de granit à l'extrémité des membres inférieurs. L'entourloupe lui joue des tours".

Alors depuis, victime d'un foie qui se divise, le corps mal ballasté, la tête de Rousseau roule et tanguent "lui, le corpuent, le gros parleur, le beau bavard du bout des bars décaite désormais de sales histoires en solitaire (...) la faute à sa mauvaise étoile, une de celles qui se pavangent là-haut, au milieu des spectres

stellaires, à la remorque de l'Ourse ou du Chariot, robe scintillante au bas des fesses, ouvrant large les jambes aux âmes branlantes des ténébreux en route... Il renifle, s'insurge. "Ah, elle fait des siennes la salope..."

L'escale est finie, le marin fait son sac, il s'approprie à appareiller pour son dernier voyage. En attendant la marée qui l'emportera il tire ses derniers bords entre Hambourg et Valparaiso, entre Shangai et Zanzibar, entre Suez et Gwin-Zégal.

Et son chevet un curé de choc, l'abbé Inizan, la tête entre deux seins. De temps en temps il émerge de ses rêves manelés pour donner la réplique à Rousseau, faire un commentaire.

Et dans les deux têtes se redessinent des populations, se refont des bordées, des voyages hauturiers ou du cabotage de sentiments, des circumnavigations autour des femmes aimées.

Si je vous parle aussi longuement de ce livre de Jacques Josse - et je me freine - ce n'est pas seulement parce que je suis corpu- lent, ancien marin au long cours et poète, c'est aussi parce que sans avoir une mentalité et une complexion de viveur je me suis essayé, et je continue, à être un vrai-vivant. Et puis les crépuscules étoilés sont les plus beaux.

Le Café Rousseau c'est précis comme du Carlo Lévi, coloré comme de l'Amado, étrange comme du Joyce, drôle comme du Que- neau, beau et poétique comme du Yves Elleouët, c'est du Josse.

Café Rousseau c'est un grand petit livre. Quatre vingt six pages, hors pagination, sous l'achevé d'imprimer du 28 mai 2000, lisez la notice en hommage au Communiste Eugène Varlin fusillé rue des Rosiers à Montmartre le 28 mai 1871.

Façon de saluer aussi Jean-Jacques Cellier, imprimeur à Baye qui co-dirige les Editions de la Digitale et est gardien fervent et prosélyte de la mémoire ouvrière.

Yann Orveillon

Ponge

Ponge 1

Lui, le généreux copiste
Des fagots et des cruches,
C'est logé à l'enseigne
Des matins trempés d'intersaison
Que sa lecture
Donne le meilleur
De son jus.

Ponge 2

Pierre Ponge.
L'araignée Ponge.

Ponge Ponge.
Sa calvitie
Prise pour un regard.
Ponge rage.
Ponge rage.
Exact et minutieux.
Rien que des pierres,
Des galets même,
Des entonnoirs.
Des havres simples.
Et pourtant nous voici
Dans les circulations,
Vibrations, mutations
D'un trafic entièrement neuf
Sous la jupe des choses.

Ponge 3

Sans férocité
Mais avec méthode,
Sur simple oubli des faits :
L'objet,
De poème en poème,
L'objet jusqu'au trompe-l'œil si possible.
Il semble qu'il ne pourrait trouver
satisfaction
Que s'il parvenait
- Ayant pris son objet
En l'état d'une boule chiffonnée -
À en trouver et défaire un à un tous les plis,
Puis l'ayant devant lui mis à plat,
À lui accorder enfin, cérémonieusement,
La purification
Du coup de fer final.
Ponge en repasseur sacerdotal.

Ponge 4

Se diminue celui dont on s'étonne ?
Ce serait bien des complications,
L'ordre des séductions en serait rompu.
Pour terminer
Les deux phrases par lesquelles
Commencent le premier livre :
"Excusez cette apparence de défaut dans nos
rapports.
Je ne saurais jamais m'expliquer."

R.V. Mesdon

Pêle-mêle...

La chronique d'Alain-Gabriel Monot



1. Tro Breizh – En notre faim, notre commencement

"De la belle ouvrage", c'est l'expression – pourquoi est-elle si désuète ? – qui court, qui coule sur les lèvres quand on ferme ce livre. Ce livre : petit carré parfait de papier, de carton, lente déclinaison de gris qu'une peinture de Jean-Claude Faujour éclabousse et traverse, illumine et déchire. Ce livre comme un objet précieux que l'on gagnerait sûrement à abriter mais que l'on brûle pourtant d'emporter avec soi au gré des routes du hasard. Ce livre comme un galet qui roulerait longtemps dans la poche blottie à l'aplomb de notre cœur fragile.

C'est un riche triptyque qui réunit un poète – mais cette prose toujours est mêlée de poésie –, un poète adepte de haïku, un peintre de "la peau de la terre". C'est, comme le rappelle la précieuse et précise préface d'Anne Guillou comme une œuvre "à trois cordes, tressées au fil des rencontres". Et c'est le cœur de l'homme, surtout qui se dit par ces trois voix, ces trois cordes, ces trois expressions singulières et toujours hautes sur le ciel. Nous sommes sur les chemins de Tro Breizh, en route vers l'étape (avec à fleur de bouche ces vers de René Char : "Je n'étais ce jour-là / Que deux jambes qui marchent"), guettant une guérison ou anxieux d'espérer une voix qui préte réponse au permanent mystère de vivre.

Fañch Morvan nous fait don de son "iconostase". Voilà qui mérite explication. "L'iconostase est cette cloison garnie d'icônes qui, dans les églises orthodoxes, sépare le sanctuaire et l'autel de la nef où se tiennent les fidèles". Ample prose spirituelle qui décline à mots poignants "tous les saints" et "l'interminable martyrologe de tous les massacrés de l'histoire humaine [...] dont les milliers de croix dressées dans le ciel de l'histoire entourent celle de Jésus, avec les deux cris : "Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font." ; "Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?"

Pèlerin-poète, Alain Kervern va aussi son chemin d'éternité, ciselant ses haïku comme autant de marches à l'étoile. Les images surgissent, s'insinuent, font cortège à notre lecture, à notre bonheur. Ici une notation quotidienne, banale, une impression dérobée à l'instant, là la quête incertaine d'un métaphysique, poids de la pensée, harcèlement des

questions qui taraudent, et la mort – inéluctable : "Un soir le grand corbeau / par son nom / appellera chacun".

Peintre des crevasses, des sentes et des failles, Jean-Claude Faujour creuse la terre lourde – "matière à nu", "matière à vivre". C'est dans les sillons tracés – sur le ventre de la glaise que demeure, on le devine, l'insondable mystère de notre condition qu'il fouaille et aspire à rendre à sa primitive vérité. Mémoire du tuf, de la boue loamée, sa peinture est cette "archéologie mentale" qui nous mène un peu plus loin sur les chemins où "savoir les nervures du rêve / l'homme dans le bois / aux essences nocturnes".

De la belle ouvrage disions-nous. Oui vraiment. "Achevant ce livre, écrit encore Anne Guillou, on ferme l'armoire à volets où s'abrite le cœur de l'homme".

2. Ma sœur Henriette

Rendons encore hommage à la nouvelle collection Seizh Avel publiée chez Coop Breizh et dirigée par Dominique Leconte. Ces sept vents soufflent des îles Shetland au cap Finistère sur des ouvrages de littérature ancienne et moderne. Chaque ouvrage est amoureux et amoureux présent, nanti du texte-préface d'un auteur contemporain et d'une belle iconographie de couverture.

Ainsi de *Ma sœur Henriette* d'Ernest Renan. On connaissait peut-être l'existence de ce bref récit que Renan ne destinait d'ailleurs pas à la publication : "ces pages ne sont pas faites pour le public, et ne lui seront pas livrées". Mona Thomas procède ici à l'édition minutieuse du texte précédé d'une riche réflexion sur *Les enfants Renan* et suivie d'une éclairante sélection de *Lettres d'Henriette Renan à son frère* entre 1838 et 1850.

Et grâce à ce savant travail en triptyque, nous voici au cœur de la relation passionnée – le mot n'est aucunement exagéré – qui unit Henriette et Renan. "Aide matérielle, soutien moral, Ernest reçoit beaucoup d'Henriette qui, de son côté, lui a délégué sa propre ambition", écrit Mona Thomas. *Est-il pour autant à sa merci ? Il porte le salut d'une famille presque vaincue, il en est le dernier recours et ne peut l'ignorer. Cadet reconnaissant, il exprime sa gratitude dans chaque lettre. [...] l'équilibre repose sur l'échange des deux esprits ; un but élevé les unit, qui excède de beaucoup le lien de fratrie ; l'établissement d'Ernest dans une existence intellectuelle satisfaisante".*

Ainsi, cheminant de la préface de Mona Thomas au texte de Renan lui-même, aux lettres d'Henriette enfin, c'est le chemin de croix d'une exigeante sainte que l'on découvre, implacablement dévouée, effroya-

blement inquiète : "Je t'en conjure, achète des vêtements chauds", tyrannique et déchirée : "il est marié depuis ce matin et il me quitte dans une heure".

"Amnitié extrême", écrit Mona Thomas. Certes. Et de poser les bonnes questions : "Qu'en est-il de l'élan empêché, des penchants réfrénés de cette femme contrainte ? Quel usage à la liberté ? Que s'autorise la fille aux chagrins jamais exprimés, pour qui les épreuves passées laissent place, de plus en plus, à une grande "grande lassitude" ?"

Henriette Renan finira par mourir bien loin de Tréguier, à Amshit, le 24 septembre 1861, dix ans de ce long voyage en Judée sur les traces de Christ avec son frère et sa jeune épouse, mais celle-ci était déjà – qui s'en étonne ? – rentrée à Paris. Paludisme foudroyant ou usage considérable ? Cette mort accable Renan. *Ma sœur Henriette* date de l'année suivante. Lire le livre à 140 ans de distance, demeurer interdit devant la souffrance d'Henriette quand une lettre de son frère est retardée, s'attarder encore au portrait double des enfants Renan brossé par Mona Thomas, c'est assez de bonheur dans le même panier. Et l'ouvrage repose, on rêvera longuement encore sur "la lecture" par Fantin-Latour, dont le détail en couverture suggère tout le repli, le recueillement et la retraite que réclament les vrais lecteurs.

3. Roger Judrin et la Bretagne

En donnant un *Roger Judrin et la Bretagne* aux éditions Blanc Silex dans la collection "Bretagne, terre écrite" qu'il dirige, Marc Le Gros poursuit le patient travail d'archiviste talentueux commencé avec son ouvrage consacré à André Breton en 2001.

On retrouve avec infini bonheur sa langue exacte, grave et douce à la fois, une distanciation délicate, mais surtout un bonheur très sûr d'évoquer un écrivain admiré.

Judrin ici est peint "au bord de l'Oder", dans la proximité de Quimper, à Sainte-Marine, au-dessus de ce petit port, très certainement le plus beau lieu du monde, mais ce n'est évidemment pas cela qui importe. Car il s'agit d'abord du portrait d'un homme à l'intelligence sèche, tendue, à l'écriture pointue, cassante, sans indulgence. Manière aussi de rendre à l'éditeur Bernard Guillemot, animateur aujourd'hui disparu de Calligrammes, l'hommage sobre qu'il mérite. *Bernard le Courageux*, ainsi que le surnommait Judrin, aurait aimé ce livre de Marc Le Gros, qui écrit comme on s'acquitte d'une double dette.

4. Un monde de pierres

Aux mêmes éditions Blanc Silex, les ferments de poésie liront encore *Un monde de pierres*, le dernier recueil de Marie-Josée Christien, préfacé par Pierre Gouletquer. Occasion d'une divagation du cairn de Barnevez à la Roche aux fées en passant par Guischniff, Arzon ou Commana, Glomel et Champ-Dolent, et toujours sous le signe lapidaire, la clarté pure, le temps figé des "Cercles de pierres / encerclés / par les dérobades éparées / des nuages / grignotant le ciel".

5. L'or du Louvre

J'ai la dent dure pour un certain "roman policier breton". Beaucoup de publications récentes m'insupportent par leur insignifiance, leur nullité boursouflée.

Jean Failler, lui, conduit joliment sa façon. Il ne prétend pas à la grande littérature, c'est très bon ainsi. Là où d'autres se complaisent à d'artificielles ambiances glauques de fins de nuit, il propose une intrigue véritable, des personnages plausibles, un amour vrai des paysages bretons, un souci historique, en bref de l'honnête ouvrage.

L'Or du Louvre, la dernière enquête du romancier sud-finistérien, est donc un policier idéal et bien ficelé. Et Mary Lester – comme Failler – y est fidèle à elle-même.

C'est avec plaisir qu'on passera encore quelque temps avec elle en pays bigouden, sur et sous la mer entre Guilvinec et Glénan, et à Quimper, dans son petit appartement de la venelle du Pain Cuit.

Autres impressions...

Les Tempestaires

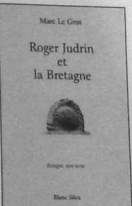
On écoutait déjà Denis Flageul à travers les disques et concerts de Casse-Pipe, le groupe de chanson française pour lequel il a conçu des paroles pleines d'ironie tragique. On peut maintenant lire le roman qu'il a fait paraître aux éditions la Baleine : *Les Tempestaires*. Cette première œuvre en prose connaît une double appartenance, tant générique qu'éditoriale. *Les Tempestaires* est bien un roman policier qui joue avec les ingrédients indispensables : meurtre, louches intrigues ici liées au monde de l'élevage industriel, femme fatale et femme fragile, mystère qui connaît une élucidation dans les dernières pages, sens tragique de la vie... Par ailleurs, l'auteur colle au plus près à la ligne des éditions la Baleine : le roman dénonce une affaire de gros sous alliés



Jean-Claude Faujour, Alain Kervern et Fañch Morvan, *Tro Breizh - En notre faim, notre commencement*, préface d'Anne Guillou, éditions Skol Vreizh, Morlaix, 2001, 16€



Ernest Renan, *Ma sœur Henriette*, (texte-préface de Mona Thomas), éditions Coop Breizh, Seizh Avel, 2001, 11 €



Marc Le Gros, *Roger Judrin et la Bretagne*, éditions Blanc Silex, collection Bretagne, terre écrite, 2001, 9€



Jean Failler, *L'Or du Louvre*, éditions du Paléon, 2001, 7,5€



Marie-Josée Christien, *Un monde de pierres*, préface de Pierre Gouletquer, éditions Blanc Silex, 2002, 9€

à une extrême droite des plus violentes, tandis que la sympathie du lecteur ne peut aller qu'au héros, un brocanteur breton qui célèbre les vertus de l'amitié, vit l'amour en dehors du mariage et participe à l'organisation de concerts dans un bar dont la patronne sue l'humanité à chaque page. Bref, *Les Tempestaires* pourrait n'être qu'un de ces livres formatés selon un idéal libertaire, un de ces romans qu'un militant lit pour se rassurer, bref une œuvre engagée, peut-être déjà un peu datée.

Ce serait faire fi des aspects nettement plus intéressants d'un livre qui joue avec les références pour faire entendre sa voix personnelle. Quelle est tout d'abord cette ville où se joue l'essentiel de l'action et dans laquelle le lecteur peut et ne peut à la fois reconnaître Lamballe ? Où est cette Bretagne si nettement située à l'est mais dont la plupart des habitants portent des noms bretons, au sens linguistique du terme ? Références culturelles ensuite, qui, lorsqu'elles sont issues de la chanson, viennent plomber le texte d'un blues à couper au couteau : Kevin Coyne, Nick Drake, Tom Waits... Mac Orlan, Henri Calet, les ouvrages que vend et parcourt le héros sont de la même eau.

Finalement, *Les Tempestaires* donnent plus qu'ils ne semblaient promettre, mais c'est aussi peut-être la faiblesse de l'ouvrage que de tenter d'allier ainsi une charge idéologique immédiatement reconnaissable à la petite musique crépusculaire que l'on sait être celle de Denis Flageul.

Gilles Commault

Ici, Présent

On connaît Jean-Pierre Abraham depuis *Le Vent* (le Seuil, 1956 ; rééd. Le tout sur le tout, 1989 et 1997), un récit situé dans le Morbihan de son enfance. Longtemps rare, il semble devenu plus prolixe depuis la fin du 20^e siècle et poursuivre cette veine où il se fait l'écho de son expérience singulière d'immersion dans un espace particulier, qu'il s'agisse du phare d'Ar Men ou des collines de Provence. Comme l'indique suffisamment son titre, *Ici Présent* se situe dans cette lignée et se présente comme le compte-rendu d'un séjour effectué dans les environs de la pointe de Penmarc'h.

D'emblée, le livre se présente comme différent et l'étrange disposition d'un texte de prose laissant parfois de larges marges blanches au bas des pages y contribue largement. Mais on ne saurait réduire l'altérité de l'ouvrage à sa seule disposition typographique, si inhabituelle soit-elle, et on voit bien combien ce projet de parcourir lentement, le plus souvent à vélo, un espace limité, ne rentre pas dans le canevas convenu du voyage

contemporain où il importe avant tout de découvrir au plus vite des sites exceptionnels.

Étrange, ce texte est également utopique dans son projet puisque le narrateur semble ici se confondre avec un auteur lui-même attaché à mêler le temps de la vie et celui de l'écriture dans un présent qui livrerait une sorte d'éternité à son lecteur. On mesure la vanité d'un tel projet, ainsi que l'aspect convenu de cette prose, "poétique" dans sa nudité et qui se donne pour ambition de re-dévoiler le monde dans la pureté visuelle que nous regardons dans les jours aurait empoisonnés. Mais ce serait encore une erreur que de restreindre *Ici Présent* à n'être qu'une illustration de cette mode littéraire où le texte ne sert guère qu'à rassurer le lecteur, à lui dire la banalité rassurante de ses impressions sensorielles, à le bercer dans un quotidien où il découvrirait sa complétude. Le livre de Jean-Pierre Abraham est, au contraire, une interrogation inquiète et exigeante sur le devenir et les apparences d'un monde à la fois circonscrit géographiquement, réglé par les activités de la nature et des hommes, et pourtant si étrange. Loin d'être évident, l'univers que l'auteur scrute avec tant d'acuité semble par ailleurs pris de tremblement lorsqu'il se superpose aux mêmes espaces décrits par Auguste Dupouy ou qu'il se confronte au texte ancien de Froissart. Mais s'il est parfois délicat d'être au monde, il l'est encore plus, dans *Ici Présent*, d'être, ou de ne pas être, avec les autres. Et l'histoire que raconte ce livre est sans doute celle de la difficulté d'être en communion avec autrui, que l'on désire embarquer sur un bateau de pêche ou que l'on tienne d'une fête de quartier. Là n'est pas le moindre intérêt de cette lecture.

G. C.

Pierre Éclatée : 2000-2001

La maison internationale des poètes et des écrivains de Saint-Malo publie sous la direction de Dodik Jégou, *Pierre Éclatée*, le cahier des 18^e rencontres poétiques internationales de Bretagne. Au cours de ces rencontres ont été décernés comme à l'accoutumée trois prix : le Grand Prix International de Poésie de Saint-Malo qui, à partir de 2001 prend le nom de Prix Guillevic, le 1^{er} prix Imram, qui recouvre l'ensemble d'une œuvre poétique en langue bretonne, et le Prix Georges Perros, décerné sur concours à un poète pour un recueil paru dans l'année.

Ce petit livre, d'autant plus précieux et émouvant qu'il est à la courte limite du document informel, décrit les échanges et propos tenus lors de ces journées au caractère éminemment convivial, au cours desquelles avaient eu lieu le couronnement d'André Velter pour le Grand Prix international de Saint-

Malo, le couronnement d'Alan Botrel pour le prix Imram et Dagadès pour le prix Georges Perros. C'est donc avec joie qu'on retrouvera les poèmes d'Alan Botrel avec son Kaan ar Gwent et An Delwenn, et que l'on découvrira la poésie sensible et empreinte de quotidienneté de Dagadès. On ne manquera également pas d'être intéressé par la description que fait Claude Couffon du cheminement d'André Velter, qui, au-delà de son statut de notable des lettres, sait voir que "l'espace est un bandeau d'honneur".

Ces rencontres avaient été placées par Dodik Jégou sous l'égide de Jorge Amado dont le souvenir, la présence et l'amitié sont évoqués ici. Les textes de Marc Baron, d'Herod Bihan ainsi que de nombreuses photos contribuent à l'intérêt documentaire de cette plaquette. A quand le livret des rencontres internationales de 2001 ?

Gérard Prémel

Les Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest

Les Annales sont la revue d'histoire des universités bretonnes, ainsi que des universités d'Angers, du Mans et de Tours. De ce riche numéro, on retiendra plus particulièrement de Stéphane Tiron, "La violence et la foi", de Laurence Mosal, "La construction d'un ennemi héréditaire : l'Anglo-saxon et les chroniques bretonnes à la fin du Moyen Âge" ; de Martine Cocaud, "La CUMA et l'innovation technique des campagnes bretonnes" ; et enfin de Pierre Martin, "Le saumon, un poisson convoité. Braconnages et braconniers en Bretagne sous l'ancien régime". L'article de Stéphane Tiron surprendra par ce que l'on pourrait appeler son actualité paradoxale. Il fournit en effet de bien pertinents éléments de réflexion sur ce qui constitue notre brillante actualité et plus particulièrement sur l'opinion dominante par rapport à cette actualité. Ainsi, qui donc a dit : "Au dessus de l'homme... il y a Dieu qui le mène. Dieu qui donne à l'esprit l'éclair du génie et qui soutient les bras vengeurs" Ben Laden ? Son beau-père Omar ? Non ; le chanoine Régent en 1922. De la même manière, à ceux qui vous serinent les oreilles avec le fanatisme de l'Autre, rappelez ces paroles d'un aumônier militaire en 1910 : "(...) pour les soldats victimes du devoir comme pour les martyrs, Dieu tient en réserve des grâces de choix" ou celles de l'abbé Dubois en 1899 "Le vrai patriotisme s'appuie sur la religion et sur le Dieu qui a imprimé au fond des cœurs l'idée de la patrie et du devoir qui en découle. La religion élève le patriotisme... l'entoure d'une auréole toute céleste" ou celles du chanoine Régent en 1922 : "Oui il y a trop de mystère,

de hasards inexplicables dans la victoire de la Marne, pour que nous ne croyions pas aux additions divines". Merci à Stéphane Tison de nous rappeler les immes et molhahs de notre très chrétien passé récent.

G. P.

La terre d'Anjela

Le dernier numéro de *Spered Gouez* (n° 9-10) tire ses "Sources" de la poésie d'Anjela Duval. Souligner d'abord la beauté et la grandeur de force de cette parole.

Anjela Duval m'apparaît comme un point de repère, une borne, dont les transfuges (de pays ou de classe) ont besoin pour s'orienter, parfois se rassurer sur l'existence d'une humanité stable, d'une indignité. Ou encore, pour servir d'alibi et de repoussoir à leur errance, à leur imposture. Inversement, Anjela Duval avait certainement besoin, comme tout être humain, qu'il s'en défende ou non, des vagabonds, des visiteurs, et même des curieux, pour trouver sa "force d'évolution" (cf. Jean Malaurie). Proclamant Dieu, la terre, la terre de Bretagne et la poésie, avec un goût certain pour la forme pure et l'épure, pour un univers circulaire à défaut d'être clos, global à défaut d'être globalisant, le mythe prête le flanc aux critiques des plus vives. Combien doivent être tentés de rejeter cette parole à la raison de passivité ("Il ne me plaît pas du tout de voir les talus de mon pays / - Ossature et fondement des pays celtiques - / analysés sans pitié ni réflexion" extrait "Je ne trouve pas plaisant") ? Ce serait une exécution sommaire, il me semble. Ce serait ne pas aimer la poésie. La confondre avec la propagande. Faire de sa poésie une lecture idéologique, ou au moins politique (ce que provoque en partie Anjela Duval elle-même).

J'aimerais croire que si la poésie d'Anjela Duval est l'expression d'une civilisation en voie de disparition, d'une agonie, elle n'est pas cependant celle d'un cheval couché, et je veux espérer que sa simplicité et sa subtilité trouvent de nouvelles formes dans le présent et dans le futur. Que cette parole continue d'exister autrement, comme l'un des revers de la mondialisation-laminoir, et offre un visage qui ne puisse être qualifié d'identitariste et de réactionnaire.

Un ami me parle de la complaisance de Duval, balancée par sa droiture ("Les gens de rien ? Il leur vaut mieux se taire. / Se taire toujours et souffrir (...). Un jour tout proche, le paquet ! Volera en éclats / Comme un ressort trop écarté / Et malheur pour quelqu'un / Car / Il n'est rien de pire sur la terre / Qu'un mouton en colère..." extrait de "Rage folle")... L'essai de Ronan Le Coadic prêche en ce sens. On y sent une connaissance et un goût



Denis Flageul, *Les Tempestaires*, Éditions la Baleine, Paris, collection Instantané de polars, n° 230, le Seuil, 2001, 5,95€

Jean-Pierre Abraham, *Ici Présent*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 2001, 97F

Pierre Éclatée, sous la direction de Dodik Jégou, édité par La maison internationale des poètes et des écrivains de Saint-Malo

Les Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest, Rennes, PUR, année 2001



Spered Gouez, (Service commandes, Ti ar Vro, BP n°103, 29833 Carhaix cedex), 176 p, 19€

sans faille pour la poétesse. Dommage, le sociologue alourdit son analyse de quelques généralités, comme s'il était pris de tétanie face à la poésie sensible de Duval. L'analyse peine quelquefois à en faire partager le suc, hormis dans l'exercice de la citation. La dernière partie, plus proche du témoignage, est plus parlante, plus émouvante.

Puis "Les pieds sur terre", le dossier thématique de ce numéro, déploie ses chemins et ses routes, petites et sinuées le plus souvent, ses sentes animales et ses ramures. *Spered Gouez, revue d'expressions poétiques de la Bretagne intérieure*, au travers de cette armada pacifique de poètes, livre sa vision plurielle et néanmoins déterminée de la poésie et de la Bretagne : proche d'une essence, à la lisière, souvent, du mythe d'une nature pure, d'un territoire où la ville est peu présente. S'y mêlent, s'y succèdent les approches, les tons les plus divers : le chuchotement, la déclamation (pas toujours légère), le silence, ou presque, le poème lapidaire, souvent préféré aux formes étirées... Parmi les plus réussis, on trouve les poèmes de Le Gouic, Marie-Josée Christien ("Le canal / a froid / de n'être qu'un oubli / déposé dans la fange molle / du sous-bois." extrait d'"Aspects du Canal"), Annaïg Renault ("(...) Il avait travaillé tout au long du jour / à tisser sa forme de fils d'homme. / En lui l'orgueil d'être sali / de la souillure de la glaise rouge et collante (...)") extrait de "Paysan", Bernol, et j'en oublie...

Le texte en prose de Bellec, urbain à souhait, s'aspire alors comme une bonne bouffée de gazoil, réconfortante et nostalgique. Le poème de Prémel ("Un jour ou l'autre") est arant : romantique et concret, juvénile et espérant.

L'entretien consacré à Pascal Bodin, photographe à l'approche "plus artisanale qu'artistique", est une bonne introduction à la photographie, à la fois détaillée, érudite, et réflexive.

À quand la célébration très intérieure des zones industrielles et des cités-pav, à quand l'appropriation sauvage des formes de la ville contemporaine ?

Avec toute la tendresse de mes dix doigts acérés.

Manuel Cortella

Underground Gorazde

Peu de dessinateurs poussent la bande-dessinée aussi loin. Souvent considérée comme un genre mineur parce que ses auteurs ne peuvent ou ne veulent s'y investir plus avant, la BD offre ses bonheurs et ses déceptions.

Joe Sacco est l'un des contributeurs d'une nouvelle approche de la BD qui nous vient des États-Unis, le *New Journalism*, qui mêle

autobiographie et histoire, plaçant l'auteur au cœur du récit. Après Art Spiegelman, célèbre auteur de Maus, (et pourquoi pas avec Fabrice Neaud, auteur de *Journal I, II...* pour le récit intimiste), Joe Sacco tord le cou à la fois aux clichés de la BD et à son cortège de héros rigolos ou musclés, historiques ou héroïques-fantaisistes, en même temps qu'à un certain journalisme de propagande, tout sauf objectif et tout sauf personnel (qu'est-ce qu'il reste ?).

"Entre fin 1995 et début 1996 (...) Joe Sacco s'est rendu quatre fois à Gorazde. L'enclave bosniaque sous contrôle de l'ONU. Toujours encerclée par les forces serbes de Bosnie, une grande partie de la population musulmane de Gorazde endure les assauts et de rudes privations pour s'accrocher à sa ville, tandis que le reste de la Bosnie orientale a été sauvagement "nettoyé" de sa population non-serbe", annonce le texte de présentation.

Le conflit bosniaque apparaît au travers d'un récit autobiographique, celui du séjour de Sacco à Gorazde, pointilleux, détaillé, richement documenté, où l'auteur, seul étranger au pays, parmi ses (bientôt) amis, mène une vie qui n'a rien de spectaculaire, mais où la pétéche et le danger sont omniprésents. Sacco fume des Driina (la cigarette locale), drague un petit peu, recueille des témoignages, fait un saut à Sarajevo, est chargé par deux copines de ramener des "jeans" !... Il se lie d'amitié avec Edin, qui mesure l'importance de ce témoin et lui livre les épisodes dramatiques vécus par la population de Gorazde (l'emprise militaire serbe progressive, les dénonciations de leurs anciens voisins serbes bizarrement au fait des événements avant qu'ils ne se produisent, les errances dans les montagnes en quête de nourriture...), et Riki, chanteur tonitruant et résistant opiniâtre... Le quotidien et l'insoutenable se mêlent.

Bientôt, l'espoir que la guerre finisse se profile.

Le dessin ne cherche pas à séduire. Il cherche à narrer. Le trait est parfois besogneux. Les personnages ont souvent une expression étrange : enfants trop tôt grandis ou adultes à l'air naïf. Regards détraqués par l'horreur.

Gorazde, (après Palestine, du même auteur), c'est la réhabilitation du regard singulier, et donc presque nécessairement underground, dans le compte-rendu du réel.

Enfin, il est toujours bon de rappeler qui est l'agresseur et qui est l'agressé et que dans cette guerre, les crimes serbes et les autres ne sont pas de même nature ni de même ampleur.

"C'est horrible", dit Riki, ce qu'il est advenu de nous. Les malfaiteurs doivent être envoyés à La Haye et jugés pour crimes de guerre." Puisse-nous accorder au tribunal international de La Haye la même légitimité à

juger Milosevic et ses sbires.
À lire et vite.

M. C.

Vers une Afrique retrouvée

Aminata Traoré incarne ce qu'une femme africaine peut apporter de nouveau dans la réflexion sur les politiques conduites sur son continent. Elle l'a prouvé en mettant en œuvre des structures citoyennes de développement artistiques pérennes, bien avant d'avoir été nommée ministre de la culture, au Mali.

Présente à Porto Alegre dès le 1^{er} Forum Mondial en 2001, elle a ensuite essayé d'élaborer, avec d'autres chercheurs africains, une "déclaration de Bamako" lors du 1^{er} Forum panafricain sur le renforcement des capacités en Afrique, en octobre 2001.

Mais la tentation de toujours copier les modèles occidentaux et la soumission d'une "élite" africaine bloquent les initiatives locales, et accroissent la pénurie et la dépendance envers les Institutions Financières Internationales. "Pillée et marginalisée, l'Afrique est invitée par les maîtres du monde à se penser pauvre (...). Or "l'instrumentalisation de la pauvreté consolide les mécanismes de l'aliénation culturelle et de la dépossession". Pour Aminata Traoré, "aucune croissance n'est durable sur la base de l'exclusion de son peuple et de l'alliance avec les formes du marché".

Ce livre fait apparaître, après les attentats du 11 septembre, les clivages, les dangers, et ce "viol de l'imaginaire" aussi intolérable en soi que sans issue pour l'Occident et le monde. Construit, argumenté et clair, mené avec poésie sur le ton de l'entretien, il fourmille de portraits et de situations éclairant à la fois le racisme avéré, le mensonge, mais aussi la joie et la formidable confiance dans l'inventivité humaine.

"Les peuples (...) devront opposer à l'utopie néolibérale la mémoire, non pour nier l'autre ou cultiver la nostalgie, mais pour rappeler qu'ils sont là depuis la nuit des temps."

Danièle Prungnaud

Vu, entendu

Au travailleur inconnu

Francis Verstaen avait tout préparé. Lettres, paiements, clefs. Puis il est parti au travail, comme d'habitude. Il a essayé de parler à ses

collègues, mais ils ne l'ont pas écouté. Il est allé à son poste de travail, devant la chaîne de montage des voitures, il a sorti son revolver et il s'est tiré une balle dans la tête.

"Il aurait pu faire ça ailleurs, dira plus tard un de ses collègues, la balle aurait pu ricocher".

La direction a arrêté la chaîne durant deux heures puis le travail a repris comme si de rien n'était. Le sujet est devenu tabou quasiment tout de suite. Ni les syndicats ni la direction n'ont donné d'informations ni n'ont apporté leur soutien à sa famille.

Agnès Lejeune et Éric Monami sont partis enquêter à Forest, en Belgique, et ont livré cette *Autopsie d'un suicide*. Le documentaire parvient à renouer les fils de ce drame au travers des témoignages de sa famille, d'autres ouvriers, de syndicalistes, de Christophe Dejour (auteur de *Souffrance en France*) et d'extraits du journal de Francis Verstaen.

L'on découvre alors comment, après un accident du travail dont les séquelles ne sont pas reconnues, un ouvrier "combatif" et "rigoureux" s'enfoncé dans la solitude et la souffrance physique. De poste en poste, d'arrêts maladie en reprise du travail brutale, sans discussion possible, l'état se resserre. Il ne peut plus suivre. A un moment donné, la spécialisation ne permet plus de reconversion. Et ses chefs lui demandent toujours d'aller "un peu plus vite, de faire un effort"...

Une scène montre un ouvrier de Volkswagen au travail. Il installe des volants, 48 volants à l'heure. Il pose un volant. Deux coups de clef électrique. Il comptabilise le volant posé. Il prend un autre volant. Il vole. 8 heures par jour.

Un syndicaliste constate : "Quand tu as un problème, tu gènes". Un autre syndicaliste exprime ainsi le désarroi des ouvriers et des syndicalistes : "Où est le capital ? Contre qui lutter ?" Un autre parle de l'incroyable consommation d'antidépresseurs des ouvriers.

Christophe Dejour explique comment l'évolution brutale pilotée par l'organisation du travail, ajoutée à la peur de perdre son emploi, pousse au retranchement sur soi, à consentir à trop de choses. Comment obtient-on le processus de banalisation qui mène au suicide ? "On va demander [à l'ouvrier] des petites choses ignobles".

Le journal de Francis Verstaen parle de sa "dépression nerveuse". De la nécessité de vivre avec ces événements, dans sa mémoire et dans son corps. Enfin, son fils évoque les témoignages de ses collègues moins indifférents qu'il n'y paraît dans un premier temps.

On me reprochera peut-être ma vision "bourdieusienne" : le monde du travail vu comme le lieu de rapports oppressifs entre



Aminata Traoré,
Le viol de l'imaginaire,
Actes Sud, Fayard,
janvier 2002, 208 p.,
17€

Documentaire belge
d'Éric Monami et
Agnès Lejeune,
Autopsie d'un suicide,
1999, inédit, diffusé sur
Arte le 12.10.01

Autres impressions

dominants et dominés. À vrai dire, au vu d'un tel reportage, ou de ce qui se passe dans d'autres branches de l'industrie (agro-alimentaire, textile...), et pourquoi pas, également, dans certains secteurs de la fonction publique, quand le libéralisme atteint ce degré de perfection, d'aboutissement, le nihilisme me tente. Lorsque les dominés ont à ce point intégré le discours et les moyens des dominants, que "les ouvriers humanistes s'en vont les uns après les autres" et que seuls restent "les mercenaires du capital", quel espoir reste-t-il ?

Ne reste-t-il qu'à peindre le crépuscule du monde ouvrier et à contempler l'aurore d'un certain monde du travail libéral, qui semble se porter bien dans nos vieilles nations humanistes ?

"Autrefois, quand on disait qu'on était communiste, ça faisait peur. Aujourd'hui, ça fait rire". Ces propos d'un permanent du PC du Sud-Est, rapportés par Bernard Pudal (sociologue), concernent aussi bien le statut d'ouvrier ou de *travailleur*, dont le PC a été longtemps, bon an mal an, un représentant incontournable.

Il me faut constater que ce suicide est l'une des conséquences de ce "rire".

Ne pas oublier de souligner la qualité du travail, la pudeur et la justesse de l'approche des deux réalisateurs.

M. C.

À venir

2^e Forum des Langues du Monde à Brest le samedi 1^{er} juin 2002

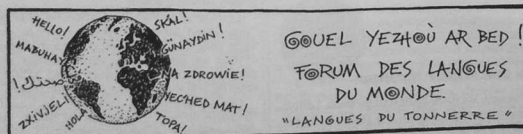
L'association Langues du Tonnerre (fédération de plusieurs associations dont *hopala !*), organisatrice de la manifestation, lance un appel aux particuliers, associations et institutions pour faire de cette seconde édition une grande fête conviviale de la diversité.

Rejoignez-nous !

Participez :

- en tenant un stand (qui représente une langue, une culture, une gastronomie, une association liée à une langue, une culture...)
- en lisant/interprétant/chantant des textes dans une langue étrangère
- en proposant un spectacle où une langue/culture étrangère tient une grande place
- en écrivant un texte court sur Brest ou le Finistère dans une langue étrangère *
- en proposant d'autres activités auxquelles nous n'avons pas pensé
- ou tout simplement en nous aidant à organiser la fête.

D'avance, merci d'en parler autour de vous



hopala ! n° 10 mars - juin 2002

BON DE COMMANDE / URZH-PRENAN

Nom / Anv

Adresse / Chomlec'h

hopala ! n° 0 à 9 : 9€ le numéro (59,04F / L) franco de port
 0 1 2 3 4 7 8 9 (n° 5 et 6 épuisés)

hopala ! n° 10 (mars - juin 2002) 10€ (65,60F / L) franco de port
 Cocher les n° concernés / Lakit ur groaz dirak an niverenn(où) divizet

Montant de la commande / Sammad _____ € TTC

Chèque à l'ordre de /
 Chekenn e gourc'hemenn
 HOPALA !

Bon de commande à retourner à / Urzh-prenan da gas da :
 hopala ! abonnements, 4, rue Diassin, 29800 Plouédern
 Renseignements : hopalaburo@aol.com

ABONNEMENT / KOUMANANT

Nom / Anv

Adresse / Chomlec'h

Début de mon abonnement / adalek : n° / n^{mm}

	Normal	Soutien/ Skoazell	Étudiants Chômeurs/ Studerien Tud dilabour	Institu- tionnels (Biblioth./ Levraouegoù)	Etranger/ Broioù estrenn
1 an / bloaz (3 n° / n ^{mm})	27 € (177,11FF)	35 € (226,56FF)	23 € (150,87FF)	43 € (282,06FF)	32 € (209,91FF)
2 ans / vloaz (6 n° / n ^{mm})	52 € (341,10FF)	70 € (459,70FF)	43 € (282,06FF)	83 € (544,44FF)	60 € (393,37FF)

Chèque à l'ordre de /
 Chekenn e gourc'hemenn
 HOPALA !

Bon de commande à retourner à / Urzh-prenan da gas da :
 hopala ! abonnements, 4, rue Diassin, 29800 Plouédern
 Renseignements : hopalaburo@aol.com

17/05/01
 12H
 095 7014327
 14,00 FRF
 2,13 EUR

Couverture
© *Rencontre de deux poèmes*, recto-verso (de Su Dongpo et Han Cong), 1999,
Catherine Denis, encre, pinceau et papier chinois, 23,5 x 16,5 cm

4^e de couverture
© *Ni caractère ni lettre*, 1993, Catherine Denis,
encre, pinceau et papier chinois, 55,5 x 52 cm

Achévé d'imprimer
sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan
le premier trimestre 2002

Dépôt légal n° 1224

